

530

Bibliothèque de l'Université
de Liège - PÉRIODIQUES

6 Sept. 1938

vendredi 2 septembre 1938
dix-huitième année, n° 24

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

P42C

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOÛT

SOMMAIRE

Les deux « monarchies »
L'orientalisme en Belgique
« Catholiques d'Allemagne »
En Egypte : Memphis
En quelques lignes...
Découverte d'un écrivain : René Bouvier
De Louis de Bourbon à François-Antoine de Méan
Les Etats baltes hier et aujourd'hui
Une triste histoire
Lectures

Hilaire BELLOC
J. COPPENS
Comte Eugène de GRUNNE
P. Martial LEKEUX, O. F. M.
* * *
Philippe de ZARA
Léon-E. HALKIN
Roger de CRAON-POUSSY
Comte PEROVSKY

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489,16

P | E | A | A | S
L | K | X

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES { ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

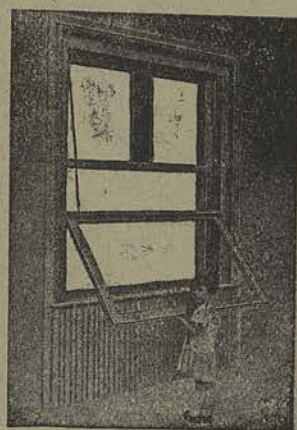
BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulev. Royal



GUILLOTINE
RIGNET

FENÊTRES - RÉVERSIBLES
HERMÉTIQUES

Brevetées en Belgique et à l'étranger

72, rue Vinave, 72
GRIVEGNÉE-lez-LIÈGE
Téléphone : 508.33 Liège

Du remords et du regret
à qui n'a pas de
"Fenêtre Grignet,"

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIÈGE

Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anolens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

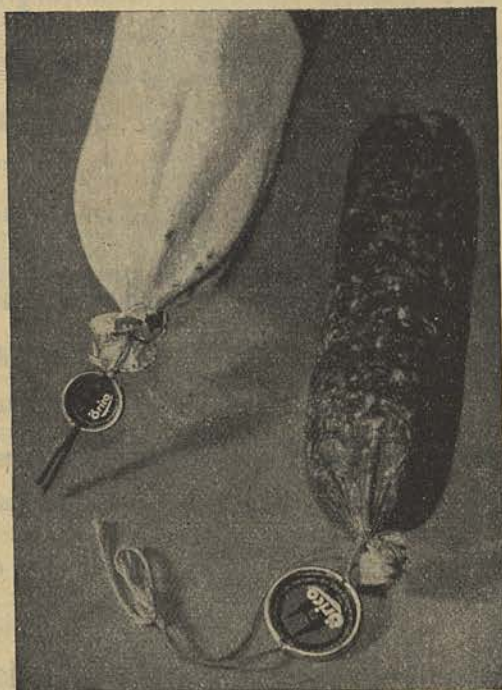
Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



O
R
I
C
O



NAAMLooZE VENNOOTSCHAP

SPECIALITEIT VAN DROGE WORSTEN
EN FRANKFURTERS

ORICO, 77, Grenstraat, Mortsel-Antwerpen.
Telefoon 998.68 (2 lijnen)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE \ COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TÉ} A^{ME}, 99, avenue de France. Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

II 8

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattejar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Olôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en tôles
galvanisées
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^t-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminiers

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

Fers - Aciers - Tôles
Boulons - Rivets
Poutrelles et rails
Sciage de tous profils

Ronds pour beton
Découpage sur spécifications
Poutrelles de clôtures
Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

D. L. C.

TÉLÉPHONE 289 04
3 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :
Rue du Viaduc,
SCLESSIN (Gare)

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Solessin

Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GOSETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chèq. Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poêlerie

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télegr. Demalzine-Sclessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en
toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes Industries.

Machines spéciales.

Machines de ménage et batteurs-mélangeurs, hache-vian-
des, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX

SOLAYN (Province de Namur, Belgique),

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB
TUYAUX — PLOMBES A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — BIPHONS ET OUDRES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des RÉGIONS TOURISTIQUES
du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-
Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance.
— Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région
industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le
château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermitte. — Le
vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chasse de sainte
Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique.
— Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade
de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux;
— L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache;
Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques
de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes,
Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-
MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la
célèbre Abbaye d'Auine.

Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce de Bruxelles : 836 Téléphone 48.07.55 Compte Chèques Postaux : 118.84
Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD
Sous-Toitures Translucides brevetées

CÉRAMIQUES de la Lys



Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 629. België
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Matériaux et Procédés modernes
pour le Bâtiment

ISOLATION

ACOUSTIQUE et THERMIQUE

Alfred G. Labrique
4, avenue Arthur Goemaere
Tél. 757.24 ANVERS

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.
Avenue du Port, 106, Bruxelles

A. SARRASIN

Ingénieur civil diplômé E. P. F. ZURICH
84, rue de la Loi, BRUXELLES

Tél. 11.55.27 Compte chèq. post. 2134.75

BÉTON ARMÉ
DEVIS - PROJETS - EXPERTISES

BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

La Cérabric Fouquemberg

Brevetée et déposée

Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES

Directeur : MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.

SIX COLORIS DIFFÉRENTS

Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique
Géllivité nulle, porosité minime

ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE

Nombreuses références :

Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings

BUREAU D'ÉTUDE

Heylen - Courtois

Ingénieur A. I. A.

LE BÉTON ARMÉ

dans toutes ses applications

184, rue de la Loi, Bruxelles - Tél. 33.88.70

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE

PIERRES BRUTES ET SOIES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brâlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Appliquée facilement et économiquement.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut

S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU

96, av. de Philippeville
MARONELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

Chape d'étanchéité

“ Asphaltic Asbestos ”

à base d'amiante, gomme et huile est insoluble à l'eau,
imperméabilise les terrasses, murs humides, réservoirs,
adhère sur tout

Établissements A. ERNOULD

22, rue du Beau-Site, **BRUXELLES**

Téléphones : 48.00.75 - 48.69.44

FABRIQUE DE CÉRUSE

Procédé hollandais

Société Anonyme ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtrai 151, Waereghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque **LES ÉPERONS D'OR**

ARCONITE

PLAQUE « ISOLANTE »

SPÉCIALE POUR LA CONSTRUCTION

Légère, Ininflammable, Imputrescible

CONTRE : chaud, froid, bruit, condensation.

POUR : cloisons, sous-toitures, sous-parquets, plafonds.

Se scie, se cloue, se plafonne, se décore.

S'emploie dans les : églises, hôpitaux, couvents, pensionnats, écoles,
colonies.

Nombreuses références

Établissements R. ARCOLY

OBAIX-BUZET

Té1 : Luttre 72

TOITURES EN CIMENT VOLCANIQUE
ET EN ROOFING

Travaux d'isolation et d'étanchéité

Bitume — Ciment volcanique — Feutres bitumés — Roofing — Jute
bitumé — Liège aggloméré — Feutres asphaltés pour fondation —
Enduit plastique à froid — **HYDROFUGE « RENSEO »**

Jos. GOESSENS Suc. de Gaston **PRADEZ**

(Licencié Technique)

RUE AUGUSTE HOCK, 7 et 9 — LIÈGE

Téléphone 204.61

Une RÉVOLUTION
dans le **CHAUFFAGE**

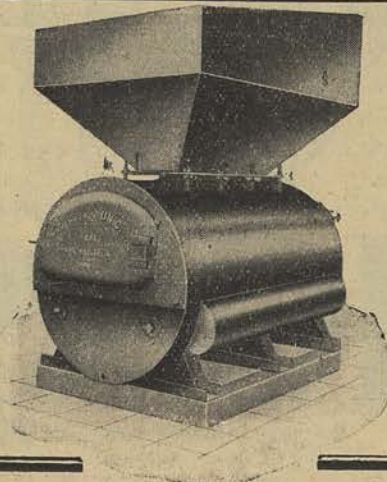
par

l'emploi du brûleur avant-foyer
« UNIC », le **ROI des BRULEURS**
à charbon. Se place devant toutes
les chaudières.

18, rue des Comédiens

PHOTO

3 brûleurs de 400.000 C. H., placés
à l'Asile de la Vieillesse de la
Société La Vieille Montagne, à Liège



SOCIÉTÉ S. E. B. U.

18, RUE DES COMÉDIENS

BRULEUR « UNIC »

Automatique au petit charbon. Le plus parfait de tous les
brûleurs au charbon. **PUISSANCE** : de 50.000 à 400.000 C.H.
ECONOMIES : Sur la qualité et la quantité combustible.
ENTRETIEN presque nul du chauffage. Près de **TROIS**
FOIS moins cher que le mazout. **RÉGULARITÉ. AUTO-**
MATICITÉ parfaite. **IDÉAL** comme **CONFORT** et **FACILITÉ**.
Entièrement en acier soudé.

Chaudière automatique « UNICA », du même principe.
Nombreuses références et **ATTESTATIONS** de nos clients.

Demandez-les-nous. Nous vous visiterons.

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
800.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

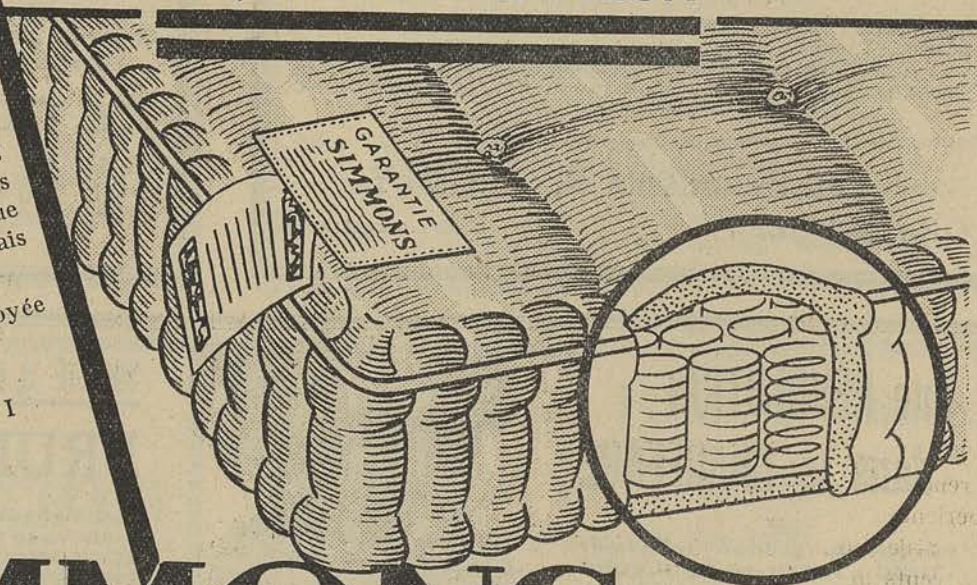
DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensachés mettent la qualité **SIMMONS** à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings fermés », ce qui vous permettra d'être frais et dispos au réveil; vous remplirez avec joie votre tâche quotidienne et vous n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée gratuitement sur demande à la

SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



SIMMONS

Pour mieux dormir!

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Les deux « monarchies »
 L'orientalisme en Belgique
 « Catholiques d'Allemagne »
 En Egypte : Memphis
 En quelques lignes...
 Découverte d'un écrivain : René Bouvier
 De Louis de Bourbon à François-Antoine de Méan
 Les Etats baltes hier et aujourd'hui
 Une triste histoire
 Lectures

Hilaire BELLOC
 J. COPPENS
 Comte Eugène de GRUNNE
 P. Martial LEKEUX, O. F. M.
 * * *
 Philippe de ZARA
 Léon-E. HALKIN
 Roger de CRAON-POUSSY
 Comte PEROVSKY

Les deux « monarchies »

Le retour de la « monarchie » constitue l'événement politique le plus caractéristique de notre temps. Elle est revenue de diverses manières. Aux Etats-Unis — qui furent toujours une monarchie élective, limitée à des « règnes » de courte durée — le retour de l'esprit monarchique a pris la forme d'un accroissement de l'autorité du « monarque », allant de pair avec un effort pour rendre son autorité personnelle plus endurable. En Pologne, le retour a pris la forme de la tradition militaire d'une nation militaire, éliminant le pouvoir parasitaire des gens de loi et des politiciens professionnels. Dans la gigantesque expérience russe, le dit retour a pris la forme naturelle à ce pays : une autocratie non dépourvue de sauvage terreur. Au Portugal, où la chose est observable sous sa meilleure forme, la monarchie est revenue sous l'aspect d'un pouvoir sobre et juste aux mains d'un roi-philosophe : la meilleure de toutes les combinaisons, et donc la plus rare, et, hélas!, celle qui a le moins de chances de durer. Car qui pourrait assurer une succession dépourvue d'ambition et de cupidité?

Mais les deux exemples principaux de l'actuel retour de la monarchie sont, évidemment, le nouveau Reich et la nouvelle Italie. Ce sont bien là, en particulier, les deux « nouvelles monarchies ». Ils forment les types de ce que la monarchie compte entreprendre dans de grandes et actives nations contemporaines.

Les Anglais ont deux très bonnes raisons pour étudier de près les renouveaux de la monarchie : d'abord, parce que de pareilles expériences sont à l'opposé même de l'esprit aristocratique mercantile qui est la caractéristique de l'Angleterre depuis trois cents ans; ensuite, parce que l'éternel antagonisme entre monarchie et puissance financière intéresse surtout les Anglais. Il les affecte tous et il commande leur avenir.

Ici, en Angleterre, nous fûmes traditionnellement, pendant longtemps, et nous sommes encore dans une large mesure, la puissance financière-type du monde contemporain. Nous fûmes pendant longtemps, et nous sommes encore dans une large mesure,

des *banquiers* dont la puissance financière est indéfiniment multipliée parce qu'elle est liquide et immédiatement disponible. En fait, il est permis de dire que la puissance financière sans puissance bancaire est à peine une puissance financière. C'est la banque, grâce au crédit qui crée de l'argent « avec rien », qui fit dans le passé — et qui fera toujours — la force de tout centre de puissance financière. Or, c'est là ce que l'Angleterre fut pendant longtemps et est toujours sur une vaste échelle; exactement ce que fut Venise, et dans une mesure moindre ce que fut Gènes, dans un monde plus ancien; et ce que furent sans doute Carthage et, aussi, en moins grand, Corinthe, dans l'antiquité.

Le heurt entre l'Angleterre et les monarchies nouvelles, plus spécialement entre l'Angleterre et le Reich et l'Italie, n'est que le plus récent exemple de la lutte entre la monarchie et la puissance financière. Le véritable contraste entre les deux grandes monarchies et l'Angleterre est là. Ajoutez-y, évidemment, le contraste entre les formes du droit traditionnel d'une part, et le règne de l'arbitraire d'autre part. Comme aussi le contraste palpable et expérimenté par tout voyageur entre la liberté civique, théoriquement totale et pratiquement assez étendue, d'une part, et son absence de l'autre. L'exemple le plus simple de ce dernier contraste est fourni par la possibilité de faire imprimer une critique politique. A Londres, si vous payez l'impression et prenez soin d'éviter toute vérité déplaisante à l'adresse de personnalités riches, vous pouvez imprimer tout ce qui vous plaît au sujet des lois et de la politique anglaises, étant évidemment entendu que vous ne pourrez vendre votre prose que si vous êtes très riche. A Berlin il n'est même pas possible de l'imprimer.

Notons encore le contraste entre une certaine dose survivante de diversité parmi les Anglais, et l'uniformité imposée chez nos deux grands rivaux. Mais le contraste principal reste bien la puissance financière d'un côté, la « monarchie » de l'autre.

* * *



La fonction primordiale de la monarchie est de protéger le faible contre le fort et donc surtout le pauvre contre le riche. La définition même de la monarchie comporte l'exercice du pouvoir politique par une autorité trop riche pour être « achetée », et trop forte pour être brimée ou dominée. Impossible d'imaginer erreur plus totale et plus ridicule, méprise pire à propos du Reich et de l'Italie nouvelle, que l'idée qu'ils sont, en quelque manière, les bastions du « capitalisme ». C'est exactement le contraire; ils se sont élevés en ennemis du capitalisme tel qu'il se développa pendant le XIX^e et le début du XX^e siècle. Contre la force de ce capitalisme et ses tout-puissants monopolisateurs, les monarchies nouvelles édifient la Corporation, que d'ailleurs elles opposent aussi à la puissance de ce frère jumeau du capitalisme : le communisme.

Mais, bien que les deux monarchies soient similaires en ce qu'elles ont rétabli le principe monarchique en Europe et qu'elles l'exaltent et l'exploitent au maximum, elles sont dissemblables en de très nombreux points, dont certains sont vitaux.

La nouvelle monarchie italienne est conduite par un homme de génie possédant tout le talent politique héréditaire de sa race : comprenant dans le mot « politique » l'habileté diplomatique. La nouvelle monarchie germanique, bien qu'ayant à sa tête un seul porte-parole, ne fonctionne que par l'activité d'une clique. Elle est donc bien moins une monarchie que la monarchie italienne.

De plus, la nouvelle monarchie allemande professe une philosophie sociale des plus extravagantes et tout à fait antitraditionnelle. Elle est fille de la folie nietzschéenne. La nouvelle monarchie italienne n'est pas seulement traditionnelle mais défie la tradition. Elle vit du souvenir réel de Rome alors que la monarchie allemande vit de l'idéal d'une barbarie teutonnes fantaisiste et arbitrairement supposée originelle. La nouvelle monarchie italienne évoque les classiques; la nouvelle monarchie germanique évoque des acteurs wagnériens, vieux et hurlants sous des perruques couleur de chanvre. La nouvelle monarchie italienne comprend ses rivaux, ses amis, les neutres; la nouvelle monarchie germanique ne comprend qu'elle-même — et qui n'est d'ailleurs pas difficile à comprendre.

Mais la différence principale et permanente entre les deux réside dans leur attitude contrastante envers la religion qui fit l'Europe. La monarchie italienne est religieusement homogène et respectueuse de la tradition chrétienne. Un gouvernement absolu se heurtera toujours à l'Eglise, mais le gouvernement italien sait ce que représente l'Eglise et il la maintiendra. Il en va tout autrement avec la nouvelle expérience allemande. Ceux qui ont entrepris cette expérience souffrent de l'illusion commune aux ignorants : ils pensent que le christianisme touche à sa fin. Ils sont persuadés qu'il n'est plus, pour leurs plans, qu'un obstacle rapidement déclinant. L'expérience italienne fait preuve, elle, de beaucoup plus de culture, car elle est romaine.

Et c'est peut-être dans ce contraste-là entre les deux que nous pouvons découvrir les chances de durée de l'Italie nouvelle et les doutes quant à l'avenir de son actuelle alliée.

HILAIRE BELLOC.

L'orientalisme en Belgique

A l'occasion du XX^e Congrès international
des Orientalistes.

Du 5 au 10 septembre se tiendra à Bruxelles, dans le cadre prestigieux des Musées Royaux du Cinquantenaire, le XX^e Congrès international des Orientalistes. Les assises du Congrès grouperont, en neuf sections, des centaines de savants spécialistes, venus — on me permettra l'usage de l'expression; car elle est biblique — des confins de la terre. Les cadres et les travaux du Congrès ont été minutieusement élaborés et préparés par un comité des plus actifs, que présida d'abord le regretté Louis de la Vallée-Poussin, la « perle » des orientalistes belges, et que dirige, depuis le décès du brillant historien de la philosophie bouddhique, un autre orientaliste, M. Jean Capart, l'« entreprenant conservateur » de nos Musées anciens, qui, personne ne l'ignore, unit à sa science égyptologique des talents merveilleux d'organisateur, dont la *Fondation égyptologique Reine-Élisabeth* est, sans doute, le plus éclatant témoignage.

C'est un grand honneur pour un petit pays que de pouvoir organiser un si important Congrès international, que de pouvoir accueillir chez lui les représentants les plus qualifiés d'une des sciences les plus nobles, parce que des plus ardues et des moins lucratives. Si cet honneur nous échoit, après quelques autres pays seulement, c'est que, sans doute, le XIX^e Congrès, tenu à Rome en 1935, s'est inspiré dans le choix de la Belgique, de la part prise par notre pays, jadis comme aujourd'hui, à la naissance et au développement de la philologie orientale. On nous permettra de la rappeler dans cet article, brièvement. Ce sera une manière de payer un tribut de reconnaissance aux pionniers des lettres orientales de chez nous, et d'expliquer pour un plus grand public — *quod abundat, non vitiat* — comment le choix des orientalistes s'est porté sur notre pays.

* * *

Il n'est pas facile de se documenter sur l'histoire de la philologie orientale dans nos provinces. Les notices des dictionnaires et des répertoires biographiques sont brèves et reproduisent presque toujours le même texte. Les sources sont dispersées ou rares, bref d'un accès difficile. Nous avons trouvé les meilleurs renseignements dans les annuaires et les livres mémoriaux de nos universités, ainsi que dans un vieil article, paru dans les annales de la société littéraire *Met Tijd en Vlijt*, dont l'auteur, L. Delgeur, a compulsé et utilisé judicieusement les répertoires bio-bibliographiques de Foppens et de Paquot. Les renseignements que nous sommes ainsi parvenu à réunir, nous avons tenu à les replacer dans un cadre historique plus général, en nous reportant à des ouvrages connus, par exemple ceux de Nève, Renan, Box — pour citer ceux que nous avons eu le plus facilement sous la main — sur le progrès de l'étude des langues orientales depuis la Renaissance.

* * *

La philologie orientale débuta en notre pays à Louvain, dans le *Studium generale* des Pays-Bas, par l'enseignement et l'étude de l'hébreu. Encore que certains théologiens se soient déjà intéressés à la langue sacrée dès avant la Renaissance, le désir

d'apprendre cette langue et de l'enseigner prit pour la première fois une certaine ampleur sous l'impulsion des humanistes. A Louvain, au sein de l'Université, la chaire d'hébreu fut instituée, à côté de celles du grec et du latin, au *Collège des Trois Langues*, la célèbre institution fondée par Jérôme Busleyden, sous l'inspiration d'Érasme, le prince des humanistes chrétiens. C'est là que se développa dans notre pays ce que j'appellerai le *premier orientalisme philologique*. L'élan fut magnifique, le départ, plein de promesses. L'école posséda en la personne du troisième titulaire de la chaire d'hébreu, *Joannes Campensis*, un travailleur et un publiciste de talent, et elle recruta parmi ses élèves de la première heure un des orientalistes les plus originaux de l'époque : *Nicolas Cleynaerts*, de Diest, curieux et original personnage, qui se familiarisa avec l'arabe, se fit le pèlerin du Maroc pour se perfectionner dans la connaissance de cette langue et préparer — beau rêve — la conquête spirituelle du monde musulman. L'enseignement de l'hébreu fut continué au Collège des Trois Langues jusqu'à la Révolution française, mais sans y produire de spécialistes qui aient élargi notablement l'œuvre des pionniers. *Valère André* et *Paquot*, les plus illustres d'entre les successeurs de Campensis, eurent beaucoup trop d'occupations et de publications à soigner, en dehors du domaine de la linguistique hébraïque, pour avoir pu faire accomplir quelques progrès aux études orientalistes. Peut-être le dernier titulaire de la chaire d'hébreu, Étienne Heuschling, l'érudit, eût-il réussi à faire peau neuve dans l'enseignement de l'hébreu, si l'invasion française n'était venue fermer les portes de l'Université et disperser les professeurs louvanistes.

Parmi les théologiens de Louvain, ceux qui avaient l'esprit le plus ouvert, ceux dont le rayon visuel dépassait les œuvres de Pierre Lombard et les murs, blanchis à la chaux, de leurs auditoires, ne manquèrent pas, la chaire d'hébreu une fois établie, de s'intéresser et de prendre goût à l'étude de cette langue. Les uns y étaient poussés par des aspirations foncièrement et généreusement humanistes — le type du théologien cultivé et humaniste, s'il est rare à toutes les époques, ne fait cependant jamais entièrement défaut — les autres y furent amenés par nécessité, la polémique protestante ayant pris l'habitude d'en appeler du texte de la *Vulgate* à celui des recensions originales. Ainsi se forma un second genre d'orientalisme que j'appellerai l'*orientalisme biblique*. Les théologiens de Louvain firent tant de progrès, aussi bien ceux de l'Université que ceux du Collège théologique de la Société de Jésus, qu'en les années 1569-1572 ils purent prêter leur concours à la publication de la célèbre *Bible polyglotte* d'Anvers, une des grandes œuvres, peut-être la première, de l'imprimerie plantinienne.

Parmi les théologiens qui ont collaboré à cette Bible, nous tenons à relever, à un titre spécial, le nom d'un savant jésuite, *André Masius*, de Lennik-Saint-Quentin. Il fut un des premiers à publier un dictionnaire et une grammaire de la langue syriaque. En outre, il inaugura pour notre pays au XVI^e siècle la liste longue et brillante des *orientalistes, diplomates ecclésiastiques ou missionnaires*. C'est à Rome, en effet, dans le milieu international de la Cour pontificale, que Masius fit la connaissance des prêtres maronites qui l'initièrent aux secrets de la langue syriaque. Puis, au fur et à mesure que la propagande étendit le rayon de son admirable activité, nous voyons presque toutes les langues orientales courageusement abordées par les missionnaires et plusieurs de nos compatriotes inscrire leur nom dans le palmarès des apôtres dont les gestes composent les fastes merveilleux de l'Église missionnaire au XVII^e siècle. En 1638, un carme anversoïse, le P. Jacques Wemmers publie le premier dictionnaire éthiopien. Vers la même époque, un de ses confrères, le P. Célestin de Sainte-Lydwine, traduit en langue arabe l'*Imitation de Jésus-*

Christ et donne ses conseils à l'archevêque de Damas sur l'utilisation de la Bible arabe. Puis débute l'admirable épopée missionnaire accomplie en Chine par les jésuites de la province belge, au cours de laquelle les messagers de l'Évangile ont rivalisé de zèle à la fois pour la conquête spirituelle des âmes de ce pays et pour celle, non moins ardue et également pacifique, des vieilles traditions culturelles des peuples qu'ils avaient à évangéliser. Les noms des PP. Nicolas Trigault, de Douai, Philippe Couplet, de Malines, Fernand Verbiest, de Pithem, François Rougemont, de Maastricht, sont tous entrés dans l'histoire, aussi bien dans celle des études chinoises que dans celle des missions catholiques.

Quels que soient les noms que nous ayons pu aligner jusqu'à présent ou les publications dont nous ayons pu faire mention, il faut convenir que depuis le XVII^e siècle la philologie orientale dans son ensemble, surtout dans ses branches les plus anciennes, l'étude de l'hébreu, du syriaque, de l'araméen et de l'arabe, a accompli relativement peu de progrès. Les théologiens se sont contentés trop facilement de ce minimum de connaissances hébraïques que, si je ne m'abuse pas, saint Robert Bellarmin jugeait en son temps suffisant à leur formation. Les missionnaires ont travaillé trop à l'écart des universités; privés le plus souvent d'une initiation scientifique à l'étude des langues, leurs grammaires et dictionnaires sont presque uniquement descriptifs. Ils ont accumulé les matériaux, mais ils ne les ont guère mis en valeur, surtout au point de vue de la philologie comparative. Enfin, les humanistes ont souffert de l'isolement où l'Université de Louvain fut confinée, en partie par les princes étrangers qui ont gouverné nos provinces, en partie aussi par les oppositions presque irréductibles que la Réforme avait créées entre les pays catholiques et protestants. Il faut toutefois reconnaître aux humanistes de Louvain le mérite d'avoir conservé le culte des lettres orientales et celui, non moins grand, d'avoir fait la police critique et d'avoir pourfendu les apprentis-dilettantes de l'orientalisme, qui faillirent en compromettre le bon renom. Rappelons par exemple comment Valère André, en 1612, tourna en ridicule les allégations de Goropius Becanus et de Schrickius, dont l'un prétendit assimiler le flamand à l'hébreu pour en faire la langue du paradis, tandis que l'autre revendiqua pour la même langue le second rang d'ancienneté, immédiatement après la langue sacrée.

* * *

En 1797, l'invasion et l'occupation de nos provinces par les troupes françaises amenèrent la suppression de l'Université de Louvain, suppression qui marqua l'arrêt pour ainsi dire total des études orientalistes. Il est dès lors bien surprenant que les universités, restaurées ou fondées dans notre pays après la révolution de 1830, ont presque immédiatement inscrit sur leur programme le renouveau des lettres orientales. L'Université de Louvain se mit à l'œuvre dès 1836; celle de Liège la suivit de près, en 1837.

A Louvain, le mérite d'avoir entrepris et mené à bonne fin l'œuvre de la restauration revient à trois chefs de file : à Mgr Beelen pour ce qui concerne l'Orient sémitique, à Félix Nève pour l'Orient indo-européen, à Mgr de Harlez, qui recueillit la succession de Nève et y ajouta le domaine de l'Extrême-Orient. Ces trois maîtres ont fait école. Leur œuvre s'est développée magnifiquement. Le principal reproche qu'on peut leur adresser ainsi qu'à leurs successeurs, c'est d'avoir péché par excès de modestie. L'école orientaliste de Louvain n'a jamais abusé de la publicité. Établie dans un coin de province, à bonne distance des académies et des sociétés savantes, elle a peu brigué les postes à panache, elle a écarté toute propagande spectaculaire, elle

a abhorré les travaux de vulgarisation, qui dispersent les forces et nivellent les talents par en bas. Elle a préféré travailler, dans la paix et la solitude, à mettre sur pied quelques grandes entreprises collectives, qui assurent des apports durables à la science orientaliste, surtout à celle de l'Orient chrétien.

Mgr Beelen restaura, en tout premier lieu, les sciences auxiliaires de l'exégèse de l'Ancien Testament. Il mérite, à ce titre, d'être considéré comme le fondateur de l'école d'exégèse historico-philologique qu'ont illustrée les professeurs Hebbelynck, Ladeuze, Coppeters, Tobac, et que domine la figure, taillée en patriarche, du chanoine *Albin Van Hoonacker*. Le même *Mgr Beelen* fonda également à Louvain la section de l'orientalisme chrétien, celle dont le développement a été le plus complet et le plus harmonieux. On sait que l'actif professeur se fit lui-même typographe pour établir dans la ville universitaire une imprimerie orientaliste, renouvelant ainsi une initiative prise pareillement, au XVI^e siècle, par *Thierry Martens*, au XVII^e, par le professeur *Jean Sauterus* (1656-1679).

Parmi les héritiers spirituels de *Beelen*, *Mgr Lamy* fonda notre école de syriacisants, dont *M. le chanoine Lebon* est en ce moment le meilleur représentant; le chanoine *Forget* se dévoua aux publications arabes; *Mgr Hebbelynck* jeta les bases de la section des coptes. On sait comment cette dernière a pris de l'ampleur et a atteint une pénétration unique, grâce au nombre de ses fervents adeptes: *Hebbelynck*, *Ladeuze*, *Paul Van Cauwenbergh*, *Van Lantschoot*, *Simon* et à l'impulsion du plus brillant humaniste de Louvain, le chanoine *Lefort*, qui — la remarque est de *M. Alphonse Roersch*, l'historien des belles-lettres en Belgique — « s'est attaqué à de grands problèmes, a aéré la philologie copte un peu étouffante, et a su faire travailler ses élèves ». Grâce à l'abondance des travailleurs et à la variété de leurs recherches, *M. l'abbé Chabot*, maître de notre Faculté de théologie et membre de l'Institut de France, ne craignit pas de faire appel à l'Université de Louvain pour réaliser en 1902 un rêve depuis longtemps caressé: celui de créer une patrologie orientale sur le type des *Corpus* de Vienne et de Berlin. On sait que la jeune Université catholique de Washington fut associée à cette entreprise et que les volumes de la collection dite *Corpus scriptorum christianorum orientalium* déjà parus occupent plusieurs rayons de bibliothèque.

Le rôle de *Mgr Beelen* dans le domaine des langues sémitiques fut tenu, combien brillamment, pour les langues de l'Orient indo-européen et de l'Extrême-Orient, par *Félix Nève*, élève de *Burnouf* l'ancien, et par *Mgr de Harlez*. A *Mgr de Harlez*, un des prélats au violet éclatant — pour m'inspirer de l'expression *porpore fulgenti* qu'affecte l'*Osservatore Romano* pour mettre en relief parmi les princes de l'Église ceux au mérite éminent — se rattachent d'abord la vocation et la formation d'une pléiade d'excellents linguistes: *Colinet*, *Casartelli*, de la Vallée-Poussin, *Bang*, *Carnoy*, — puis la première pénétration philologique louvaniste dans l'Extrême-Orient, — enfin et surtout la création de la grande revue d'orientalisme *Le Muséon*, qui permit à *Mgr de Harlez* de perpétuer son œuvre et de lui gagner des collaborations du pays entier ainsi que de l'étranger.

Notons encore qu'en sous-ordre diverses autres langues orientales ont été enseignées à Louvain, notamment l'éthiopien, l'arménien et le turc. De 1893 à 1914, la turcologie fut représentée dans notre Université par le maître *Willy Bang-Kaup*. Formé à Bonn et à Louvain, retenu dans notre pays par *Mgr de Harlez*, *Willy Bang* y connut des années de travail joyeux et fécond, puis y traversa la pénible épreuve de 1914. A travers toutes les difficultés, il resta courageusement fidèle et loyal à son Université adoptive, s'inspirant de la noble devise d'une firme orientaliste anglaise bien connue par ses éditions bibliques: *Multæ terricolis linguæ, cælestibus una!*

Nous ne pouvons mieux terminer ce bref aperçu des études orientalistes dans l'Université restaurée de Louvain qu'en évoquant avec reconnaissance la décision de NN. SS. les Évêques de Belgique par laquelle, sur la proposition de S. Exc. *Mgr Ladeuze*, fut fondé, en 1936, l'*Institut Orientaliste*. Cet Institut n'innove presque rien, mais, en coordonnant tous les efforts déployés jusqu'à présent, il couronne l'œuvre d'un siècle de patientes recherches. Groupés dans une même institution, théologiens et humanistes sont appelés désormais à conjuguer leurs initiatives et à perpétuer, s'il plaira à Dieu, les plus belles traditions de notre Université.

* * *

Si, au jugement de *M. Roersch*, l'Université de Louvain occupe la première place dans la restauration des études orientalistes, d'autres foyers d'orientalisme se sont établis à côté d'elles. Nous avons déjà fait mention de l'*École de Liège*, fondée en 1837 par *Burgraff*, élève de *Freytag* et de *Sylvestre de Sacy*. Ici également de belles traditions se sont formées, qui remontent à *Burgraff* lui-même (1803-1881), *Victor Chauvin* (1844-1913), *Auguste Briceux* (1873-1937), et d'autres qui sont encore heureusement parmi les vivants. Si à Louvain le point de vue philologique domine, à Liège l'archéologie orientale, du moins en ces dernières années, paraît l'emporter. C'est elle qui a les faveurs de *M. Capart* et vers laquelle se tourne en ce moment un de nos meilleurs assyriologues, *M. Dossin*, le collaborateur de MM. *Parrot*, *Barrois* et *Jean aux fouilles archéologiques de Mari*, dans la Mésopotamie du Nord.

Un troisième foyer d'importance subsiste près de la célèbre *Compagnie des Bollandistes*. L'école n'est pas nombreuse; elle ne se presse pas d'achever sa besogne. La vocation qu'elle exige de ses aspirants et la discipline scientifique qu'elle leur impose limitent considérablement le recrutement. Mais si saint François de Sales connaissait des âmes qui équivalaient à une paroisse, voire à un diocèse, nous connaissons dans la *Compagnie des Bollandistes* des savants qui valent toute une école. C'est avec reconnaissance que les orientalistes de notre pays se souviennent des services que le R. P. *Peeters* a rendus et continue à rendre à la cause de leurs chères études par ses publications, ses directives, ses conseils et ses interventions nombreuses dans les congrès et dans les académies.

A Bruxelles aussi s'est constituée l'*École des Hautes Études chinoises*, qui groupe nos meilleurs connaisseurs des civilisations de l'Extrême-Orient, ainsi que le centre d'études orientales que *M. Jean Capart* est parvenu à établir autour de nos Musées anciens du Cinquantenaire. C'est la *Fondation Égyptologique Reine-Élisabeth*, qui forme le noyau de cette organisation et qui nous paraît appelée à rendre le plus de services et à produire les travaux les plus conséquents.

Enfin, c'est aussi à Bruxelles, cette fois près de l'*Université Libre*, qu'un *Institut Orientaliste* s'est établi où les études byzantines et slaves semblent tenir la première place et impriment à cette institution le caractère spécial qui la distingue des autres écoles déjà nommées. Nous devons à l'Institut de Bruxelles plusieurs publications collectives récentes, où, s'il faut en croire certains recenseurs, la part aurait été attribuée trop généreusement aux collaborateurs étrangers. Mais ces critiques semblent oublier que tous les débuts sont difficiles et que la science grandit à se faire internationale. Parmi les bons ouvriers de Bruxelles, un mérite spécial revient à un vétéran des études syriaques, *M. Kugener*, ainsi qu'à *M. Henri Grégoire*, pionnier du byzantinisme, la cheville ouvrière de l'Institut, et à *M. Pirenne*, un enthousiaste de l'histoire du droit oriental et, spécialement, du droit égyptien.

Déjà pour un petit pays comme le nôtre la liste des fervents des études orientales se fait longue, et cependant elle n'est pas encore épuisée. Il reste à mentionner d'abord l'*Université de Gand*, qui, tout en se spécialisant, à la différence avec celle de Liège, dans l'histoire des arts, a tenu de tout temps à s'adjoindre quelques bons spécialistes : on sait que *Louis de la Vallée-Poussin* enseigna à cette Université, ainsi que *M. Franz Cumont*, ce philologue à la réputation mondiale. Puis il ne faudrait pas oublier les prêtres ou religieux belges assez nombreux dont l'activité se rattache à des universités étrangères, notamment aux *grandes écoles de la Rome pontificale* : je cite, au hasard, les PP. Delaporte et Suys, de regrettée mémoire, puis Mgr Hebbelynck, le chanoine Van Lantschoot, les RR. PP. Vosté, Simon et Ceuppens. Enfin il faut rendre hommage à *la science orientaliste de plusieurs de nos missionnaires*, notamment aux Pères Jésuites qui ont des missions aux Indes anglaises, et aux Pères de Scheut, qui se dévouent aux missions de Chine. Qu'il me soit permis de saluer parmi tant d'excellents ouvriers la mémoire du *R. P. H. Lammens, S. J.*, historien du monde musulman et arabisant de marque.

* * *

Plus d'un lecteur non initié aux études orientales qui se sera donné la peine de lire cet article se demandera peut-être à quoi tendent dans un petit pays qui n'a pas de colonies dans le monde oriental tant d'efforts dans un domaine si peu fructueux ?

A quoi nous répondrons tout d'abord que *l'orientalisme a une valeur en soi. C'est une école d'alpinisme intellectuel*, une école par conséquent d'énergie par les efforts soutenus qu'elle réclame, une école d'ascension spirituelle avec le double bienfait du silence et de la solitude qui seuls font mûrir la pensée, une école d'évasion vers les origines où l'on apprend à comparer, à mesurer, à estimer les valeurs humaines et à en discerner le substrat éternel. *Scientia inflat, præsertim linguarum orientalium*, répétait jadis un évêque qui avait goûté superficiellement les langues orientales. Mais depuis que l'orientalisme a laissé entrevoir ses profondeurs encore inexplorées, les travailleurs qui s'y adonnent n'éprouvent plus la tentation de la vaine gloire. Telle une cordée d'alpinistes, ils ont conscience de cheminer au bord de crevasses et de gouffres, où la prudence, la circonspection, la solidarité doivent s'affirmer à chaque pas pour qu'ils puissent accomplir la conquête de quelques cimes nouvelles.

A ces premières considérations largement suffisantes s'ajoutera, pour l'orientaliste croyant, la noble ambition de mieux comprendre soit le milieu où la parole de Dieu a pris naissance et où elle s'est nourrie des forces vives des peuples ou individus auxquels elle fut adressée, soit le milieu du christianisme primitif sous son aspect oriental, si complexe, si prenant, si capital dans l'histoire des origines chrétiennes, soit les milieux orientaux d'aujourd'hui que la parole de l'Évangile cherche à pénétrer ou qui peut-être demain frapperont à la porte de notre vieux continent. Car, ne l'oublions pas, le mobile Orient est en marche, et nous aurons peut-être un jour à expier les coupables négligences et les entreprises basement intéressées par lesquelles nous avons péché envers lui.

Bref, il semble qu'il ne faille pas encore songer, surtout en temps de crise et de chômage intellectuel, à limiter les vocations orientalistes dans nos provinces. Toutefois on peut estimer que notre pays, vu ses limites, a ouvert en ce moment un nombre suffisant de chantiers et qu'il importe, si l'on veut faire œuvre utile, de rationaliser et de coordonner les divers enseignements, sinon les recherches. On veillera à ne pas multiplier les chaires des mêmes spécialités, et l'on se préoccupera de provoquer des

vocations variées et d'organiser les diverses écoles de façon à ce qu'elles se complètent mutuellement. N'oublions pas que nous vivons dans un pays et à une époque où les distances ne comptent plus.

A ce premier vœu nous en ajouterions volontiers un second : celui de voir nos missionnaires nouer plus de rapports avec les universités, profiter plus largement de la formation philologique et mettre, en retour de celle-ci, la magnifique documentation orientale dont souvent ils disposent au service de nos diverses écoles.

Puisse le XX^e Congrès des Orientalistes, par l'impulsion qu'il ne manquera pas de donner à l'orientalisme belge, contribuer à réaliser ces vœux ! Il ne nous importe pas de dresser un arc de triomphe, mais de planter modestement sur la voie à parcourir une borne qui marque le point de départ d'une nouvelle avancée.

J. COPPENS,
Professeur à l'Université de Louvain.

Catholiques d'Allemagne

C'est le titre d'un livre du comte Robert d'Harcourt (1). Ce livre, tous les chrétiens et les honnêtes gens devraient le lire.

Car, non seulement en Allemagne, mais dans le monde entier, en face de la religion vraie, une religion fausse est en train de se créer : la religion de la force.

Ses noms varient, mais son attitude générale est partout la même ; et cette attitude est en opposition formelle avec l'essence du christianisme, c'est-à-dire avec la loi de charité.

Selon cette religion, la terre natale, la race ou l'Etat sont l'origine et le principe de toutes les activités humaines.

La vérité, la justice et la beauté n'existent pas en elles-mêmes. Elles ne sont pas filles du Ciel, ainsi que le disait Homère. Elles ne sont pas la parole de Dieu, comme le croyaient les Israélites.

Vérité, justice et beauté ne sont que des produits du sol. Du rang de déesses, elles tombent au rang de légumes. Et cette chute a des conséquences pitoyables.

D'abord, il n'existe rien qui soit absolument vrai. Il n'y a pas de justice, valable pour tous les hommes. Il n'y a que des variétés de justice ; une variété à Berlin, une autre variété à Moscou ; une variété à Sotteghem en Flandre, et une autre à Lodelinsart en Wallonie.

Il n'existe plus de bonté, ni de beauté universelle. Il n'y a que la force, et sous ses coups, il est juste de voir la cathédrale de Reims et la Bibliothèque de Louvain s'effondrer dans les flammes.

Deuxième conséquence : l'individu compte pour rien. Par rapport à la race, il n'a pas plus d'importance que l'ongle ou le cheveu par rapport au corps humain. La seule force souveraine, la seule éternelle réalité, réside dans le grand organisme appelé « Race », « Etat » ou « Nation ».

Que dans la nation l'individu soit réduit à l'imbécillité, qu'on lui arrache sa fortune, ses croyances, ses enfants, et qu'enfin on le conduise comme un mouton à l'abattoir, peu importe, du moment que la nation devient puissante, c'est-à-dire plus grosse et plus lourde que les nations voisines.

Et que personne ne s'avise de protester : « On vous fait, Mes-

(1) *Catholiques d'Allemagne*, par ROBERT D'HARCOURT, chez Plon, à Paris.

ieurs, en vous croquant, beaucoup d'honneur », puisque la nation est Dieu, et que la volonté de Dieu s'exprime par l'Etat.

Malheureusement, l'Etat ne se compose que d'hommes. « L'Etat, c'est moi », disait Louis XIV.

Que l'Etat s'appelle tyrannie, avec Attila — qu'il s'appelle « volonté générale », comme au temps de la Terreur — ou « peuple », comme au temps de la Commune — l'Etat, c'est toujours une ou plusieurs personnes, qui gouvernent les autres.

Et, par conséquent, toutes les exaltations et les adorations de la Race et du Sang aboutissent fatalement à l'esclavage et à la capitulation de l'âme humaine entre les mains de quelques despotes.

* * *

En face de ce monstre, qu'on enjolive au moyen de draperies, et de haut-parleurs, en face de cette idole se dresse l'éternelle vérité, semblable à elle-même depuis l'origine du monde, mais que le christianisme sut mettre en pleine lumière, — et cette vérité la voici :

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Par conséquent, il y a une justice. Il y a une beauté et une vérité suprêmes, et cette vérité règle les actions des hommes selon des lois que personne au monde n'a le droit de changer.

Qui les viole mourra de mort, parce qu'il va contre la force des choses.

Exactement comme un hippopotame éprouverait de terribles indigestions si on ne le nourrissait que de saucisses, et comme un tigre souffrirait d'affreux malaises si on ne lui donnait à manger que des choux de Bruxelles, ainsi les hommes et les peuples subissent de cruels malheurs quand ils s'obstinent à violer certaines lois fondamentales dont l'application varie, mais dont l'essence reste immuable, et dont voici le résumé :

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu (c'est-à-dire la Justice et la Vérité) de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces, et tu n'adoreras que lui seul.

» Tu honoreras ton père et ta mère.

» Tu ne tueras pas.

» Tu ne prendras pas le bien d'autrui.

» Tu ne mentiras pas.

» Tu ne dégraderas pas ton propre corps. »

Ces lois s'appliquent aux grands comme aux petits.

Et le jour où un roi d'Israël fit tuer un paysan afin de s'emparer de sa vigne, ce jour-là un prophète se dressa sur son chemin et lui dit :

« Parce que tu as volé la vigne de Naboth, Dieu te supprimera de dessus la terre — et là où les chiens ont léché le sang du juste, en cet endroit même des chiens viendront et lécheront ton sang, parce que tu as irrité le Très-Haut. »

* * *

Contre ces vérités éternelles, la religion de la force se dresse « en toute brutalité », selon l'expression favorite du maréchal Goering.

Avec une touchante unanimité, les faux prophètes, les Rosemberg, les Goebels, Hitler lui-même (hélas! on attendait mieux de lui) partent en guerre, d'abord contre le Judaïsme, puis contre le Christianisme, enfin contre l'Humanité même.

Afin de séduire le public, ils composent une salade à l'usage des foules. Sur tous leurs adversaires ils collent l'étiquette de « marxiste ».

Ils mettent dans le même sac la Fraternité humaine et l'Internationale — la Justice sociale et la Démagogie — la Bible et Karl Marx.

Ils montrent la parenté qui relie l'Ancien et le Nouveau Testa-

ment. A grand tapage, ils dénoncent l'alliance entre Rome, Jérusalem et Moscou.

A l'humilité de Jésus ils opposent la fierté de Siegfried. — A la miséricorde chrétienne, la dureté germanique. — « A la kakogénique catholique qui transforme le monde en une bouillie de métis et de mulâtres, déclare M. Bergmann, nous substituons l'eugénique et la stérilisation nationale-socialiste.

Enfin, contre l'intelligence de l'Athénien, ils dressent la redoutable stupidité du Poméranien.

* * *

La propagande de la Foi nouvelle use des moyens les plus grossiers mais les plus efficaces.

D'abord, elle s'en prend aux Juifs, parce qu'ils sont les plus faibles et les plus détestés. Puis aux marxistes. Puis aux catholiques politiques. Puis aux catholiques tout court; enfin on coffre tout homme qui ose garder la tête haute et le cœur généreux.

Pour surexciter les passions populaires les moyens sont toujours les mêmes.

D'un côté, on pratique l'adoration, la divinisation du chef. On l'acclame comme sauveur! On l'invoque comme guérisseur! On le prie comme Dieu!

De l'autre côté, on cultive le mécontentement, on prodigue l'insulte et la diffamation!

Quelquefois, cependant, on simule la modération, quand il s'agit de gagner des électeurs ou d'annexer la Sarre.

Comme le dit le chef : « Pour arriver au pouvoir, j'ai besoin des catholiques, mais quand j'y serai, ils ne riront plus. »

Puis, viennent la délation, les fiches individuelles, l'intimidation, le mépris à l'égard des anciens alliés — enfin la violence, l'assassinat de Dollfuss, la séquestration de Niemöller et de Schuschnig.

Et pour finir, lorsque la misère, le désordre et l'impuissance démocratique ont jeté les foules dans les bras du dictateur, alors le masque tombe.

La presse est muselée. Les écoles libres se ferment. La jeunesse est embrigadée. Les tortures secrètes et les camps de concentration brisent les dernières résistances.

Et le chrétien un beau jour se réveille à l'état de citoyen de seconde classe, comme dans la théorie à l'usage des conscrits dans l'ancienne garde :

« D'abord il y a l'empereur. Puis les officiers de la garde. Puis pendant très longtemps il n'y a rien. Puis il y a un énorme tas d'ordures — et puis seulement il y a « Vous ».

En ce temps-là il ne s'agissait que d'une plaisanterie de caserne, mais aujourd'hui la plaisanterie est devenue une sinistre réalité.

D'abord, il y a le chef. Puis les Chemises noires et les brunes. Puis pendant très longtemps il n'y a rien du tout. Puis, il y a un tas de chrétiens et de crétiens, de parlementaires et de marxistes. Enfin, il y a les Juifs, qu'on peut gifler et piller sans danger.

Et voilà :

Voilà la belle façade derrière laquelle se dissimulent l'Hypocrisie, la cruauté, la perversion de l'esprit, et les procédés les plus abjects à l'égard des choses saintes.

Voilà le beau système devant lequel certains bourgeois demeurent pâmés d'admiration, parce qu'ils s'imaginent y trouver un préservatif contre le bolchevisme!

Comme si toutes les tyrannies ne se ressemblaient pas comme deux gouttes d'eau!

Catholiques belges, lisez le livre de Robert d'Harcourt!

Et puis, n'imitiez pas les von Papen d'Outre-Rhin.

Comte EUGÈNE DE GRUNNE.

Jean GUILMAIN

Maison fondée
en 1865

31, Rue d'Ecosse SAINT-GILLES-Bruxelles

Téléphone : 11.48.16

Fabrique de Matériel Avicole

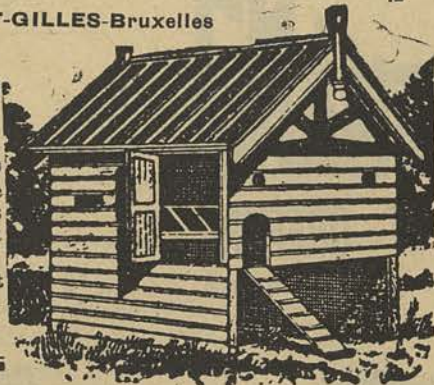
Spécialiste

Garages et pavillons
en bois démontables

Manufacture d'articles en fil de
fer — Grillages en tous genres
Clôtures de parc, de chasse et
de tennis

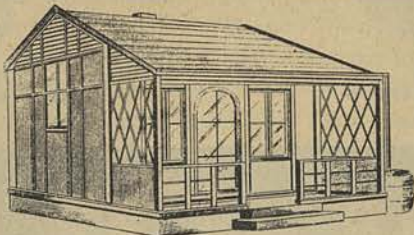
Spécialité de poulaillers et
chenils.

Exposition permanente.



LES
CONSTRUCTIONS
DÉMONTABLES

Jacques Eberhart



269, boulevard Général Jacques, Bruxelles

Reg. Com. : 884.54 C. C. P. : 132.541 Tél. : 48.30.08

Bungalows - Chalets - Garages - Pavillons - Terrasses, etc.

Systèmes Standards

Matériel avicole et d'élevage, poulaillers, chenils, clapiers, etc.
Installations complètes d'élevages.

Grande Exposition permanente. — Projets et devis sur demande

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIO-
DIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'anti-
douleur "LA CROIX BLANCHE,,
trouve sa source dans la "synergie
des composants", c'est-à-dire
l'exaltation des propriétés parti-
culières de chacun des ingrédients
par leur association mutuelle.
Grâce à elle chacun d'eux ap-
porte à l'ensemble son effica-
cité propre et pleine tout en n'y
figurant qu'en dose très réduite
d'où toxicité nulle, tolérance par-
faite, absence de toute réaction
secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent
un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circula-
toire, et provoquent de
la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas
pour l'antidouleur "LA CROIX
BLANCHE,, qui compte aussi parmi
ses ingrédients un élément
tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence dépri-
mante des éléments calmants de
l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLAN-
CHE,, a maintenant plus de 35
ans d'existence. Grâce à ses
qualités réelles il a su conquérir
la confiance des malades et
s'imposer dans la majeure
partie du monde civili-
sés. Quiconque en a fait
l'essai, continue à en faire
sont calmant favori.



LES COMPRIMÉS

EN TUBE CELLULOSE DURÉE
24 COMPRIMÉS 11 Pcs.



LES POUDRES

EN BOITE DE 6 POUDRES 11 Pcs.
24 - 11 -
48 - 20 -



LES CACHETS

EN TUBE ALUMINIUM
12 CACHETS 5 Pcs.

C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

LOI DU 10 JUIN 1937

Extension des Allocations Familiales

ALLOCATIONS ANNUELLES

payables par semestre, sauf modification par Arrêté Royal

Pour un enfant	Frs	247,20
Pour deux enfants		667,20
Pour trois enfants		1,363,20
Pour quatre enfants		2,431,20
Pour cinq enfants		3,919,20
Pour six enfants		5,407,20, etc.

Minimum de Contrainte

Maximum de Facilités

en vous adressant à



"LA FAMILLE,,

Caisse Mutuelle d'Allocations Familiales

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Tél. : 11.81.90 (3 lignes) C. Ch. Post. : 430.14

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus

Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

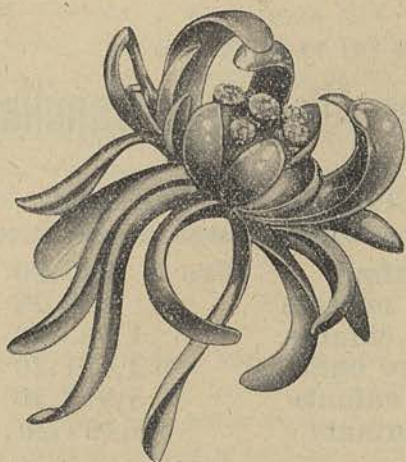
Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

LES NOUVEAUTÉS EN
OR ROSE



CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS

COOSEMANS

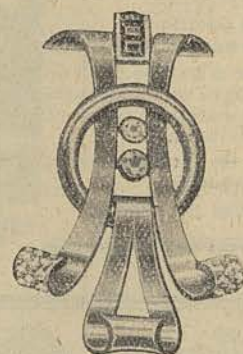
JOAILLIER ET ORFÈVRE

DE LL. MM LE ROI ET LA REINE

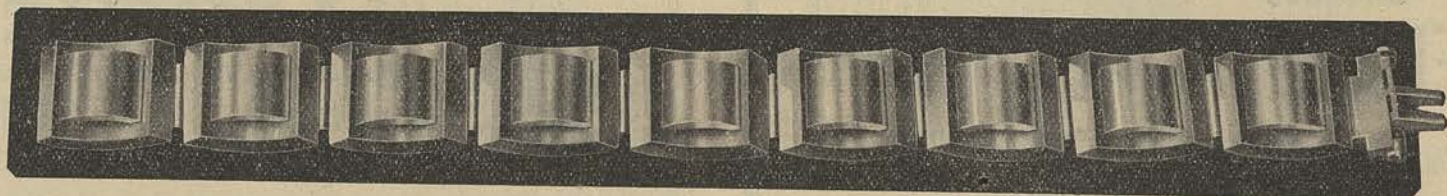


OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS

BROCHES-CLIPS
BRACELETS
BAGUES



OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS



OR ROSE ET JAUNE

25, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES

Instituut Dames van Sint-Niklaas

KORTRIJK - Voortstraat, 47

PENSIONAAT - EXTERNAAT

Lagere, Middelbare en Hoogere Klassen

School voor Verpleegsters

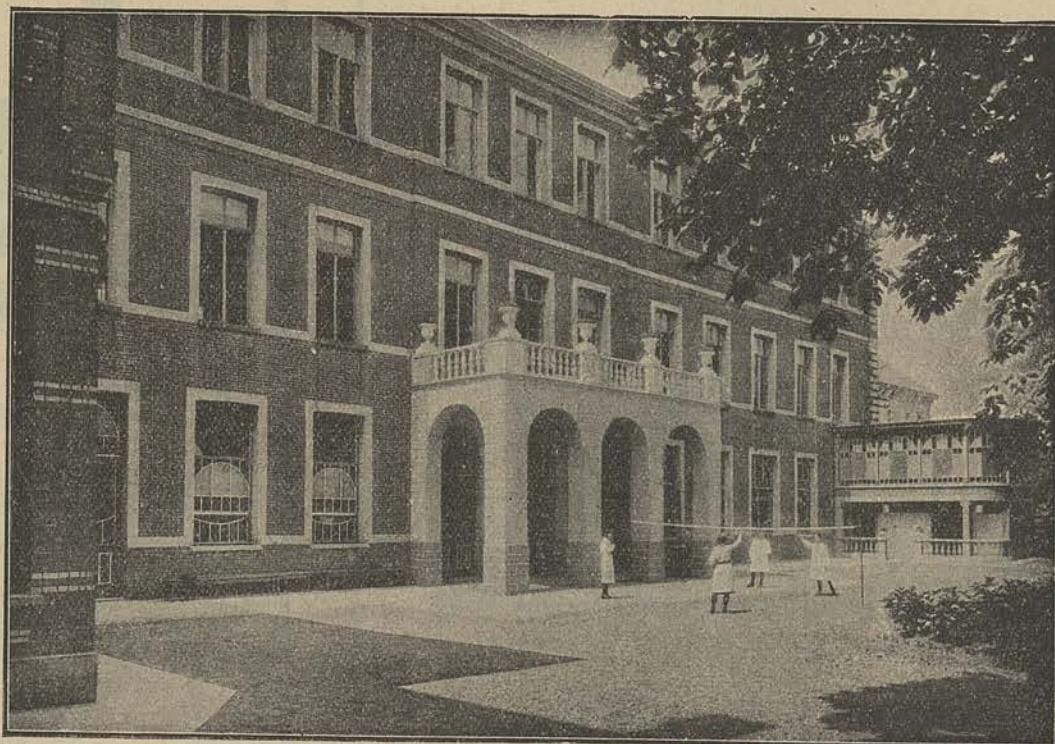
« MARIA MIDDELARES »

Voortstraat, 51

PENSIONNAT — DEMI - PENSIONNAT
EXTERNAT

Cours primaires, moyens, supérieurs - Etudes commerciales - Langues étrangères - Coupe, lingerie, confection, dessin, ménage, piano, peinture - Arts appliqués, callisthénie

Rue Henri Nolf - Externat



EN ÉGYPTE : Memphis⁽¹⁾

Le Serapeum

Il nous reste à voir la « curiosité » la plus étonnante et, il faut bien le dire, la plus affligeante de l'endroit : le Serapeum de Memphis, nécropole des bœufs Apis. Ce sont des catacombes de plusieurs centaines de mètres de développement, creusées dans le roc libyque : la grande trouvaille de Mariette, qui en a exhumé l'entrée. On y a installé des ampoules électriques habilement masquées, qui permettent d'y voir sans leur enlever leur mystère. Un bon point au Progrès : pour une fois il s'est montré soucieux d'esthétique.

Dans le couloir de droite on rencontre d'abord l'énorme couvercle d'un sarcophage en granit noir, et, un peu plus loin, le sarcophage lui-même qui obstrue presque toute la galerie, abandonné là à l'époque où les travaux furent brusquement interrompus. A première vue on se demande comment il était possible de faire tourner ce bloc dans les angles des couloirs; et le guide ne manque pas de faire remarquer au visiteur extasié que c'est là un inexplicable mystère. Mais le mystère ne résiste pas à l'arithmétique : un calcul simple me montre que les dimensions permettaient de tourner *tout juste*, à un centimètre près. Cette exactitude me paraît plus admirable que l'impossible mystère.

Sur la galerie centrale s'ouvrent de part et d'autre des chambres, et dans chacune il y a un colossal sarcophage en granit dans lequel reposait... un taureau embaumé. Tous ces tombeaux ont été violés, comme ceux de vulgaires pharaons. Un seul a été retrouvé intact dans sa chambre murée. Le taureau y était, ainsi que les viscères déposés dans des vases canopes. Quand on pénétra dans le caveau, on put voir les traces des pieds et les empreintes des doigts des Egyptiens qui, quatre mille ans auparavant, avaient fait le travail.

Cette vaste crypte, à l'atmosphère lourde et chaude, ces galeries ténébreuses, la mystérieuse pénombre ménagée par les lampes voilées qui en indiquent les lointains, ces sarcophages gigantesques, et cette énormité : des tombes de taureaux... tout cela produit une sorte d'oppression et de stupeur. C'est puissant, c'est formidable, c'est barbare. Mais ce qui surtout est écrasant, c'est l'incroyable stupidité d'un tel culte. Les esprits distingués me traiteront de philistin : « Vous n'entendez rien aux symboles, vous manquez d'imagination, il faut voir par delà les choses... » Eh bien! non, symbole tant qu'on veut, ce'ui-ci a trop versé dans le réalisme. Rien que cet accouplement de mots : « un taureau embaumé », ne sent-on pas quelle faute contre le goût, quelle monstruosité il constitue? L'imagination? Eh! quand elle me montre dans ces tombeaux précieux de gros bestiaux cornus embaumés comme des rois, et que je me figure des pèlerins y apportant des offrandes, je n'en puis rien, je fais la grimace. Symboles? Il fallait alors s'en tenir à des figures. Les Israélites autour de leur veau d'or, souvenir de leur séjour en ce pays, n'étaient qu'absurdes; les Egyptiens autour de leur vrai taureau sont grotesques. Je vois le solennel cortège dans les rues de Memphis, les foules en fête portant en procession, priant et adorant le ruminant qui n'a d'autre bénédiction à leur donner (mais oui...) que la bouse dont il souille son pavois d'honneur... Et je trouve que c'est triste. Qu'un peuple de braves agriculteurs aime et respecte les animaux et les plantes qui sont sa fortune et sa vie, mon Dieu, je le comprends, et c'est très bien;

(1) Voir *La Revue* des 12 et 26 août.

mais quand il tombe à genoux devant eux, il faut bien avouer que c'est la dégradation de l'homme et de la religion.

Je songe : Il est bien remarquable que l'idée monothéiste, la seule acceptable, la seule évidemment exacte, ne se soit maintenue dans sa nécessaire intransigeance que chez le « peuple de Dieu ». Cela donne tout de même à réfléchir.

Deux conceptions

Au sortir du sombre hypogée nous visitons un dernier mastaba, celui de Ti, haut fonctionnaire de la V^e dynastie. C'est le jour après la nuit : un charmant livre d'images. Mêmes bas-reliefs que dans les autres, mais plus parfaits. La scène du gavage des oies est ici tout à fait amusante : on sent la résistance du volatile sous la main qui lui presse le cou; les autres, l'opération faite, se regardent éberlués, puis se retirent contents d'en être quittes; on voit les battements d'ailes, on devine les frémissements de la queue. Et ce joli tableau des bœufs passant un gué : un jeune veau, trop petit pour suivre, est porté sur les épaules du bouvier, et se retourne vers sa mère qui beugle vers lui. Tout est plein de naturel, de vie, d'humour. Mais que tout cela est loin du calme auguste de la mort...

Au fond, ces gens se sont bornés à aimer éperdument la vie, la vie terrestre; et ils n'ont rien imaginé de plus souhaitable que de la continuer, de prolonger le plus possible le présent. Piètre mystique, en vérité. Au reste, à en croire les textes de leurs mélées funèbres, il faut supposer qu'ils n'y comptaient pas plus que cela, sur le bonheur futur; et leur philosophie s'est rabattue sur l'idée de surtout profiter du plaisir présent : « Faites un jour heureux, chantaient les almées, la vie n'a qu'un moment. Faites un jour heureux : quand vous serez entrés dans vos seringues, vous y resterez éternellement immobiles... Suis donc ton désir et cherche ton bonheur tant que tu es sur la terre, et n'use point ton cœur, jusqu'à ce que vienne pour toi ce jour où l'on supplie en vain Osiris, le dieu qui n'écoute point et dont le cœur ne bat plus. Toutes les lamentations ne rendront point le bonheur à l'homme qui est dans le sépulcre : fais donc un jour heureux, et ne sois point paresseux à t'y réjouir! Il n'y a point d'homme qui ait emporté ses biens dans l'autre monde, il n'y a point d'homme qui y soit allé et en soit revenu! » On ne pourrait mieux rétrécir l'horizon, et fermer à la fois les portes de l'idéal et de l'espérance.

Au retour, on m'indique l'emplacement d'un cimetière de chats. Le chat lui aussi était un animal divin (ô Pouske! ô Pitoutchi!) : quiconque avait le malheur d'en tuer un, même par accident, était puni de mort. Plus loin c'était le crocodile qu'on vénérât. Les crocodiles sacrés, nous dit Hérodote, portaient des anneaux précieux aux oreilles et des bracelets d'or aux pattes. C'était un grand honneur d'être dévoré par un de ces dieux gloutons.

Tandis que je m'émerveille de ces aberrations, nous repassons devant les ruines du monastère chrétien. Quel abîme entre ceci et cela! Des hommes ont vécu ici, non pas pour jouir de la vie, mais pour attendre et mériter la vie éternelle qu'ils espéraient de Dieu. Et ils pouvaient compter sur ce Dieu-là, car ils L'appelaient le Tout-Puissant — et ils L'appelaient leur Père. Cette foi, cette espérance leur a conféré le courage de rompre avec les pauvretés terrestres, et de donner le coup d'aile qui les libérait de toutes les sujétions et de toutes les tristesses. Dominant le temps, ils ont vécu dans la vertu, voués à cette occupation que Platon proclamait la plus haute et la seule digne de l'homme : la contemplation de la Beauté divine. Et ce détachement, et cette pureté, et cet amour qui occupaient leur cœur les ont inondés d'une joie spirituelle sublime et ineffable. Et après avoir vécu

dans la paix ils sont morts dans l'allégresse pour entrer dans la Vie. Au lieu de violenter la nature, ils ont rendu avec simplicité leur corps à la terre, sachant qu'un jour Dieu le ressusciterait, sans qu'ils aient besoin d'embaumeurs.

Cela est simple, cela est logique, cela est beau. Cela seul est parfaitement humain : parce que c'est divin, seule conception digne du Dieu qui a fait le cœur de l'homme.

Le vie à Memphis

Quelques minutes de voiture par une route poussiéreuse qui se déroule sur un tapis d'éclatante verdure, et nous stoppons au milieu d'une vaste palmeraie : nous sommes au centre de Memphis.

Chaleur torride. Le soleil nous cuit à l'aise, à peine coupé çà et là par l'ombre avare des palmiers clairsemés. Sitôt descendus nous sommes assaillis par des enfants déguenillés qui s'attachent à nous comme un essaim de frelons : « *Bakchiche! Bakchiche!* » Apprendre à mendier est, je crois, le premier point de l'éducation dans ce pays. Des hommes accourent à leur tour pour nous vendre des oranges. Tout cela sort d'un misérable village arabe qui se dessine entre les arbres.

Mais... et Memphis, donc? Voici qui est déconcertant : de la fameuse ville qu'on nous montre, en vérité nous ne voyons rien, ce qui s'appelle rien : une suite de collines en terre grise d'où fument les longs troncs effilochés des dattiers. Comment un anéantissement aussi parfait est-il possible? On s'attendait à voir émerger du moins une colonnade, un pylône, un obélisque. Mais non : rien que les masures de ce village, qui a poussé là comme un champignon croît sur une chose bien morte.

Eh bien! c'est lui qui va nous donner la clef de l'énigme : ses petites maisons sont uniquement construites en boue séchée : c'est le matériau du pays. La pierre est rare et d'un transport coûteux; le limon est sous la main et ne coûte que de le pétrir. Quatre murs en torchis; par-dessus, quelques troncs de palmier rejointoyés de boue : et voilà la maison sur pied. Les anciens faisaient de même. Pourquoi chercher autre chose? Le confort? Le soleil en tient lieu. La pluie? Quatre fois l'an quelques gouttes. Deux ou trois fois par siècle, il est vrai, les trombes du ciel se déversaient sur Memphis. Résultat : la ville disparaissait, fondue, lessivée, nettoyée jusqu'au sol, réduite à un champ de boue déliquescence. Désastre aussi complet que passager : quinze jours plus tard elle était reconstruite, avec le même limon repétri, sur les décombres de l'ancienne. Quand on cessa de reconstruire, elle disparut tout de bon. Les alluvions du Nil achevèrent l'inhumation.

La pierre n'était employée que pour les tombeaux et les temples. Les grandes maisons et jusqu'aux murailles de la ville étaient bâties en briques crues — ces grosses briques grises que j'ai vues à Saqqâra, qui s'effritent sous le doigt, et qui, elles aussi, se désagrègent à l'eau. Les palais mêmes des pharaons n'étaient que des constructions légères dont tout le luxe consistait en peintures, tapis et voiles précieux : simples demeures provisoires à l'usage du seul roi régnant : le vraie demeure était la « maisons d'éternité ».

Et pourtant, si, il reste quelque chose : tandis qu'on marche dans cette poussière qui couvre tant de siècles de vie intense, on se rend compte que ces collines grises sont des monceaux de décombres. Les générations successives y ont accumulé tant de détritiques que cette terre est devenue le meilleur des engrais : l'antique Memphis nourrit les cultures qui la supplantent; depuis des siècles les fellahs puisent à cet inépuisable terreau.

Par-ci par-là on découvre encore des restes de murailles en

briques noires; et par endroits on peut vaguement se rendre compte du tracé des rues.

Ces rues de Memphis... je les vois, comme Maspéro et Capart les décrivent si bien (1), telles qu'elles étaient il y a quatre mille ans, grouillantes et pleines de bruits. Des deux côtés s'ouvraient de multiples ateliers : un cordonnier, armé du tranchet et de l'alène en bronze, confectionne de grosses sandales en peau de buffle; un orfèvre, près d'un fourneau à réverbère, martèle un bracelet de cuivre; un menuisier taille les pieds d'une chaise à l'aide de l'herminette, simple lame attachée par des bandellettes à un manche courbe, qui, entre ses mains, vaut une demi-douzaine d'outils; des tisserandes font jouer prestement les navettes... et leur langue; un potier travaille la terre rouge dont il façonne les plats et les vases qu'on voit rangés dans sa boutique. Les bas-reliefs nous ont transmis tous les détails de ces petits métiers, et il est étonnant de voir comme ce pays est resté identique à lui-même.

Des ouvriers à la peau bronzée, un pagne aux reins et un bonnet de feutre sur le crâne, s'en vont au travail, emportant deux galettes de dourah, deux oignons et un peu d'huile. Un contre-maître les suit; son insigne est une trique : « L'homme a un dos, dit le proverbe, c'est pour le faire obéir en tapant dessus. » C'est le bâton qui a construit les pyramides. Il règne en maître du haut en bas de l'échelle sociale, même pour les ministres, et nul ne s'en étonne. Une épitaphe d'un noble signale à la postérité qu'il a vécu toute sa vie sans être bâtonné... Voici un de ces nobles, comte-nomarque et administrateur des biens royaux, qui, porté dans un char, s'en va à sa maison de campagne. Un gros bourgeois, drapé dans son manteau, entre dans une gargote et se fait servir un plantureux repas. Beaucoup d'étrangers dans cette foule : la guerre et le commerce amènent constamment à Memphis des hommes de toutes couleurs, Syriens, Berbères, Ethiopiens, Nubiens, sans compter les Hébreux, qui, depuis le ministère de Joseph, pullulent dans le Delta.

Au bout de la rue est une place de marché, bordée d'échoppes où se trouvent, mêlés aux produits indigènes, les bijoux de Phénicie, les broderies de Babylone, les étoffes de Syrie, les gommés d'Arabie, l'ambre apportée des contrées lointaines par les navigateurs. On examine, on discute, on marchandise à perte de vue, on finit par s'entendre : et l'on achète enfin deux douzaines d'oignons pour un éventail, du parfum contre une paire de sandales, deux poissons pour un collier de verroterie. Au marché aux bestiaux, un fermier acquiert un taureau contre une natte, cinq mesures de miel, onze mesures d'huile et sept objets divers, tout cela soigneusement estimé sur la facture en *outnous* métalliques.

Le marché terminé, ceux qui ont fait de bonnes affaires s'en vont dans les brasseries, où des servantes aux lèvres peintes en rouge, aux yeux fardés d'antimoine, aux cheveux huilés et teints, les excitent à boire, tâchant de leur soutirer leurs bénéfices. Et là, parmi les pots de bière et de vin, ils oublient consciencieusement les conseils des sages : « Ne t'attarde pas dans les brasseries, de peur que si l'on vient te chercher pour tes affaires on ne te trouve vautré à terre, la tête en pièces. » *Nil novi sub sole...*

Dans le vestibule d'une maison de belle apparence, un scribe, accroupi, écrit sur un papyrus le rapport que lui dicte un fonctionnaire : « Je suis arrivé, conformément aux ordres de Sa Majesté Pharaon, v. s. f. (*vertu, santé, force* : la formule était rituelle après les titres du roi), et j'accomplis ma mission : je passe en revue les fantassins et les soldats à char des temples ainsi que les domestiques et surbordonnés qui sont dans les demeures des

(1) G. MASPÉRO, *Au temps de Ramsès et d'Assourbanipal*.
J. CAPART, *Memphis à l'ombre des Pyramides*.

UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

QUELLE CARRIÈRE CHOISIR ?

La plupart des professions sont encombrées, les professions libérales plus que toutes les autres.

Seul, le commerce offre encore de larges possibilités aux jeunes joignant une valeur personnelle et la volonté de percer à une solide culture technique. Dans les affaires il y aura toujours une place pour l'homme ambitieux.

A quelles carrières prépare l'Ecole des Sciences Commerciales et Economiques de l'Université de Louvain ?

L'Université de Louvain, par son Ecole des Sciences Commerciales et Economiques, prépare à toutes les carrières se rattachant au commerce. Dans le haut négoce, la haute banque, dans les carrières coloniales et consulaires, les anciens élèves de l'Ecole des Sciences Commerciales et Economiques occupent des postes directeurs.

COMMERCE. — Chef d'entreprise, commissionnaire, importateur, exportateur, expert-comptable, conseil fiscal, organisateur-conseil, etc.

FINANCES. — Toutes les situations de premier plan qu'offrent la banque et la bourse.

SCIENCES ACTUARIELLES. — Situations offertes dans ce domaine par les Compagnies d'assurances et les Sociétés fiduciaires.

CARRIÈRES COLONIALES. — Toutes les situations lucratives qu'offrent l'administration coloniale et le commerce d'importation.

CARRIÈRES CONSULAIRES. — Toutes les situations du cadre consulaire.

L'Enseignement de l'Ecole des Sciences Commerciales et Economiques de l'Université de Louvain.

Le corps enseignant est constitué d'universitaires, de grands chefs d'entreprises, de financiers, de juristes et d'hommes d'Etat dont le renom est universel. C'est ainsi que le corps professoral compte deux anciens premiers ministres, trois anciens ministres, un membre de la Cour de La Haye, etc.

Un grand nombre de professeurs ont fait des études théoriques et pratiques aux Etats-Unis où ils se sont familiarisés avec les méthodes commerciales américaines. Restés en contact avec les universités et les hommes d'affaires d'outre-Atlantique, leur enseignement se modèle sur l'actualité.

Les étudiants ne se spécialisent qu'après trois années d'études, c'est-à-dire après avoir reçu une culture commerciale complète et pu discerner la branche convenant à leur goût et à leurs aptitudes.

Les études se caractérisent par des méthodes modernes au service d'un programme très étendu. Les cours sont extrêmement variés, leur matière considérée de façon complète. Le programme technique est lié à un enseignement pratique. L'Ecole des Sciences Commerciales organise de nombreuses visites aux installations commerciales belges et étrangères; elle a créé, sur le modèle des universités américaines, un centre de préparation aux affaires par le système des cas (participation des étudiants à la vie pratique des affaires) qui collabore avec le centre identique créé par la Chambre de Commerce de Paris.

Pourquoi choisir l'Université de Louvain pour les études commerciales ?

Le coût des études n'est pas plus élevé à l'Université que dans un institut isolé. Cependant l'Université offre des avantages nombreux.

Seule l'Université délivre les grades universitaires que sont le doctorat et l'agrégation et seule apporte à l'étudiant la satisfaction que procure l'obtention de ces grades. L'Ecole des Sciences Commerciales de l'Université de Louvain forme plus de docteurs et d'agrégés que tous les autres instituts supérieurs de commerce de Belgique réunis, qu'ils soient autonomes ou rattachés à une université.

L'étudiant peut, à l'Université, en suivant simultanément les cours de l'Ecole et ceux des autres facultés, parfaire sa culture générale et même obtenir des grades divers (par exemple la licence en sciences politiques et sociales, la licence en sciences politiques et diplomatiques, le doctorat en droit).

A l'Université de Louvain, qui compte quarante-deux instituts, collèges, pédagogies et bibliothèques, l'étudiant bénéficie de moyens qu'il ne peut pas trouver dans un institut isolé. Il dispose non seulement de la bibliothèque spéciale de l'Ecole, dont la documentation excessivement étendue comporte notamment les revues et statistiques étrangères, mais encore de la célèbre Bibliothèque de Louvain et des bibliothèques des instituts spécialisés.

A l'Université de Louvain, l'étudiant peut se créer de précieuses relations avec les futurs avocats, les futurs médecins, les futurs professeurs. Il participe à la vie estudiantine et peut, à son gré, pratiquer ses sports favoris.

A l'Université de Louvain, l'étudiant mène une vie studieuse dans une ambiance chrétienne.

Cercle des Anciens Elèves de l'Ecole des Sciences Commerciales et Economiques

L'Ecole des Sciences Commerciales et Economiques de l'Université de Louvain a créé une Association des Anciens Elèves. Ceux-ci, qui ont des situations de tout premier plan, font fréquemment des conférences sur des sujets se rapportant à leur activité, faisant ainsi bénéficier leurs jeunes camarades de leur propre expérience.

Bureau de Placement.

L'Ecole des Sciences Commerciales et Economiques de l'Université de Louvain a créé un bureau de placement auquel collaborent, dans un esprit de camaraderie cordiale, les anciens élèves. Ces derniers aident leurs jeunes camarades à trouver dans les affaires une situation d'avenir.

Grades délivrés.

Licence en sciences commerciales et consulaires, financières ou coloniales; licence en sciences économiques agrégé de l'enseignement moyen de degré supérieur pour les sciences commerciales, docteur en sciences commerciales, docteur en sciences économiques.

RÉGIME SPÉCIAL POUR LES DOCTEURS EN DROIT, INGÉNIEURS, ETC. — Un régime spécial, appliqué aux étudiants de la Faculté de Droit, aux Ingénieurs, etc., permet aux futurs docteurs en droit, ingénieurs, etc., de compléter leur formation professionnelle par des connaissances commerciales et d'accroître ainsi, considérablement, leurs chances de réussite.

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat de l'Ecole des Sciences Commerciales et Economiques, rue des Doyens, 2, Louvain, ou au Secrétariat de l'Université, rue Kraeken, 4, Louvain.

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Institut des Sœurs de la Providence de GOSSELIES

Ecoles Normales

AGRÉÉES
DE L'ÉTAT

primaire,
gardiennne,
professionnelle, } Lingerie
Ménagère } Confection
Dessin
(ouverte depuis 1935).

ÉCOLE MOYENNE (programme de l'État).

ÉCOLE MOYENNE PROFESSIONNELLE - MÉNAGÈRE agréée de
l'État avec sections : Lingerie, Confection, Modes, Dessin,
Commerce, Ménage.

ÉTUDES PRIMAIRES.



Pensionnat — Demi-Pensionnat — Externat

Cours facultatifs : Piano, Chant, Peinture, Arts appliqués, Callisthénie, Sténo, Dactylo, Langues

Conditions d'hygiène idéale : Parc 5 Ha. — Éducation et instruction soignées

DEMANDEZ PROSPECTUS AUX DIRECTRICES DE SECTIONS : RUE CIRCULAIRE, 4, GOSSELIES

SANCTA MARIA

PENSIONNAT POUR JEUNES FILLES A RENAIX



Dirigé par les Sœurs de la Miséricorde

Enseignement primaire : 7 années d'études
— Enseignement moyen : degré inférieur :
3 années. — Degré supérieur : 2 années
(sciences ménagères, commerciales, artis-
tiques et littéraires). — Humanités an-
ciennes. — Cours complet de sciences
commerciales. — Sténo. — Dactylo. —
Anglais. — Cours de piano. — Examens.
Les 2 langues nationales sont étudiées
avec un soin spécial. — Education
soignée. — Situation pittoresque sur le
flanc d'une colline, au centre de la ville,
avec vues magnifiques sur les Ardennes
flamandes. — Equipement moderne com-
plet. — Vastes plaines de jeux et par-des-
sus tout des locaux spacieux et baignant
dans la lumière.

Pour tous renseignements, s'adresser à
la Directrice de **Sancta Maria**, à Renaix.

officiers de Sa Majesté, v. s. f. Comme je vais pour faire un rapport par-devant le Pharaon, v. s. f., mon affaire court aussi vite que le Nil; ne t'inquiète donc pas de moi. » Survient un officier : il a une lettre de réclamation à faire écrire pour le roi. Le scribe reprend sa plume et écoute le client. Voici : il a reçu l'ordre d'envoyer des soldats à Memphis pour être rééquipés; il les a envoyés; les soldats ont été retenus huit jours à la ville, et sont revenus... sans équipement. D'où plainte et appel au pharaon. Ce papyrus a été retrouvé à Saqqâra : la plus vieille lettre du monde. Et bien intéressante : elle date de la décadence de l'Ancien Empire. C'est toujours de même façon que s'écroulent les empires et les institutions : en haut l'appareil de l'autorité qui grinçait dans ses rouages, en bas le zèle pour la chose publique qui s'éteint, la maladresse dans les services : et la désagrégation s'opère. Et c'est ainsi que les pharaons de Memphis furent supplantés par ceux de Thèbes.

Sésostris

Le voici, le pharaon de Thèbes : on nous arrête devant une colossale statue en granit de dix mètres de longueur, couchée sur des supports de pierre : Ramsès II, le grand Ramsès, le Sésostris de la légende, qui régna soixante-sept ans et vainquit tous les ennemis de l'Egypte — le pharaon, selon certains, qui commença à persécuter les Hébreux. On a révoqué le fait en doute sous prétexte que la Cour était alors à Thèbes. Et pourtant voici sa statue, qu'on s'étonne à première vue de trouver ici. Mais le roi-bâtitteur a élevé dans toute l'Egypte des colosses de l'espèce. Son successeur Ménéphthah, le pharaon de l'*Exode*, avait un palais à Memphis et un à Tanis dans le Delta (où eurent lieu vraisemblablement les fameuses entrevues avec Moïse). Ramsès aussi, bien sûr; et j'imagine qu'à l'époque des chaleurs, comme font les Egyptiens cossus, il descendait vers le nord et aimait de séjourner à Memphis.

Et le voici, couché et mutilé, parmi les palmiers qui lui font des éventails à sa mesure, crispant vainement son poing sur sa terrible épée, vaincu, comme tout ce qui vit ici-bas, par le temps.

Un Arabe, accroupi dans son ombre, le derrière dans la poussière de Memphis, daigne à peine nous regarder, très occupé à jouer avec ses orteils. Comme nous partons, il tend la main : « *Bakchiche!* »

Un peu plus loin, isolé dans une clairière, un délicieux sphinx en albâtre s'érige, tout blanc, au centre d'une couronne de dattiers. Il est admirablement conservé. Son attitude de chien de garde — la vigilance dans le repos — son beau visage calme, intelligent, éclairé d'un demi-sourire un peu énigmatique, son regard doux et immobile, en font la personnification de la durée, patiente, paisible, indéfinie, qui est le caractère profond de ce pays.

Il devait faire partie d'une de ces allées de sphinx qui précédaient le parvis des temples : le temple de Ptah est à trois cents mètres d'ici. Quels prestigieux propylées devaient être ces larges avenues de pierre où l'on s'avancait, entre les deux rangées de sphinx mystérieux, vers le redoutable sanctuaire du dieu : là officiait le prophète, le seul homme qui eût le droit de résister au tout-puissant pharaon.

Aujourd'hui, autour du beau sphinx isolé, quelques moutons broutent l'herbe de la campagne. Il faut un gros effort pour revivre un passé si complètement enfoui. Eh! faisons-le donc : c'est amusant de vivre une heure à Memphis. Je la vois, la grande allée sacrée. Derrière moi un quartier aristocratique. Des cris éclatent de ce côté dans les rues voisines, parmi des bruits de roues et de pas de chevaux : pharaon vient offrir un sacrifice au dieu. Deux coureurs refoulent les passants et les rangent le long des murs. Des pelotons de soldats s'avancent, avec officiers,

porte-étendard, porte-éventail, massiers, lanciers et auxiliaires barbares. Derrière eux vient Pharaon, seul sur son char, portant la double couronne des deux Egyptes, le *pschent*, sorte de grande tiare rejetée en arrière, qui allonge singulièrement le crâne. Son char est suivi de celui de la reine. L'escorte des princes et des dignitaires ferme le cortège qui s'avance au milieu des acclamations : « Gloire à toi, Pharaon, bon prince aimé d'Ammon! Gloire à toi, fils de Rha, qui possèdes la durée! Gloire à Horus parmi les hommes! »

Au seuil du temple, Ramsès le Grand est reçu par deux prêtres pieds nus et tête rase, qui se prosternent et attendent ses ordres. « Le premier prophète de Ptah est-il dans le temple? — Le premier prophète de Ptah est dans le temple. — Qu'il vienne sur l'heure. — Il ne peut venir sur l'heure : il est devant la Sainteté du dieu. » Et Pharaon, conscient de ses devoirs, attend toute une demi-heure que le grand prêtre ait fini.

... Je ne puis en faire autant. La vision s'évanouit. Il n'y a plus que le sphinx mélancolique qui sourit aux moutons.

Tout près, un second colosse de Ramsès II en calcaire est couché dans un hangar. Le gigantesque visage aux traits purs et doux respire une calme majesté, la puissance énorme, sûre d'elle-même, du redoutable Sésostris. Mais il est trop régulier, trop beau, il donne une impression d'irréel, d'arrangé, de conventionnel. Toutes les statues de l'orgueilleux Ramsès sont flattées et en deviennent inexpressives. Combien est plus frappante, plus humaine, plus belle dans son horreur, la tête de la momie royale que l'on a retrouvée : devant cet étonnant profil d'aigle, impérieux, hautain, un peu m'as-tu-vu, qui « bouge », prêt à parler, à commander de nouveau, on reconnaît Sésostris et, interdit, on se demande presque comment on a l'audace de le regarder en face.

Et voici enfin le temple du dieu Ptah, protecteur de Memphis. Désolation! Un vaste étang couvert de mousse, dans l'eau duquel gisent pêle-mêle de grands blocs de pierre : c'est tout ce qu'il en reste. Plus rien à voir : il n'y a plus ici qu'à rêver, en contemplant ce lac, ce collier de palmiers qui l'enserme, et au delà, à perte de vue, plus écrasantes que la tristesse des ruines, les campagnes vertes qui ont enseveli Memphis, l'orgueil des pharaons.

P. MARTIAL LEKEUX.

En quelques lignes...

Trois ans, déjà!...

Le troisième anniversaire de la mort d'Astrid, la Reine au sourire, a ramené dans nos cœurs de tragiques souvenirs et de claires raisons d'espérer.

C'était un matin comme ceux-là, laiteux et prometteurs, que nous venons de vivre. L'automobile longeait le lac. Il y avait de la neige sur les sommets et de l'azur tout plein le ciel. Il a suffi d'une embardée : et tout l'amour d'un peuple, blessé à mort par cette mort que nous nous refusions à comprendre, ne fut plus que désolation muette, longs cortèges de deuil, fleurs amoncelées, larmes des mères, effroi des tout-petits, désespoir des pauvres... Un jeune Roi demeurait seul, avec l'atroce obsession du coup de volant vers l'arbre fatal; et trois orphelins ne s'endormiraient plus, bordés dans leur lit clos par la tendresse d'une maman...

Mais c'est le privilège des âmes de lumière de créer, autour de

ce qui survit d'elles en nous, un merveilleux rayonnement. Astrid la Reine n'est pas morte. Fixée à jamais dans l'éternelle jeunesse, dans l'éternelle beauté, elle ne cesse de rallier, derrière son sourire comme une devise, des milliers et des millions de sourires et de vaillances. Il convenait que le drame marquât la Belgique patriote dans le geste même par lequel elle se voue à la dynastie au calvaire. Aujourd'hui encore, dans les pires désarrois de la lutte politique ou de la crise qui menace, le nom d'Astrid est un gage de paix, la mémoire d'Astrid l'exemple et la douce remontrance. Et ce troisième anniversaire, sur une tombe où embaument les lys et les roses, n'a rien de funèbre pour qui sait comprendre les réalités ineffables de l'au-delà.

Ceux qui rentrent

Un médecin me confiait, l'autre jour, que sa clientèle n'est jamais aussi nombreuse qu'au lendemain des vacances. On ne compte pas les dyspepsies, rançon de la cuisine de restaurant, les lésions pulmonaires consécutives à des bains de mer ou de soleil témérairement prolongés. Les enfants, quand sonne l'heure de la rentrée des classes, souffrent de toutes sortes de malaises. Tel cardiaque s'aperçoit qu'il s'est affligé, de surcroît, d'une insuffisance hépatique... Et c'est ainsi que le mois d'août, que nous avons baptisé le mois du repos, se révèle le plus calamiteux des douze frères et fort capable de concurrencer novembre et ses brouillards, mars et ses giboulées.

On a chanté si souvent la poésie des départs. Qui dira la désolation des retours ?

Le séjour à l'hôtel s'est traîné sans joie. Après l'heureuse surprise du soleil fidèle au rendez-vous matinal et des relations de la plage ou du bridge, il a bien fallu se rendre à l'évidence : le baromètre baissait et la grosse dame qui défait son tricot et la réputation des baigneurs sévissait, sous le parasol, à longueur de sieste. La roulette s'en est mêlée. On a risqué un louis, dix louis : de quoi supprimer l'apéritif pendant la dernière semaine. Le chef a rendu son bonnet blanc ; et comme l'hôtelier ne faisait pas ses frais, il a engagé un gâte-sauce d'occasion : la mayonnaise a tourné et les escalopes ont perdu toute saveur.

Mais l'aube terne du 31 a bien fini par luire. Sur la note, longue comme ça, les « suppléments » s'étaient, agressifs. La valetaille, main tendue, s'alignait dans le hall. A la gare, l'employé de la consigne affichait le mauvais sourire du « congé payé » qui n'en a pas eu pour son argent...

J'ai vu ceux qui rentrent, dans le train bondé. Des filets à crevettes, des cannes ferrées, des sweaters et des pelures d'oranges jonchaient le couloir. Les valises, en équilibre instable, surplombaient des coups de soleil et des ruines de carêmes-prenants. Parce que l'on avait dû monter en « non-fumeurs », monsieur pestait tout haut ; madame relisait, pour la huitième fois, *Marie-Claire* ; quant à Toto, insupportable et sacrifié, il pouvait être sûr de la conclusion rituelle de ce retour désabusé : une paire de claques.

Bruyère

On assure qu'elle attend, pour fleurir, la Notre-Dame. Cette année, en tout cas, dès le 15 août, la Campine est devenue rose. Mais ce n'est pas assez de dire rose, ni pourpre, ni lilas, ni lie de vin. Accrochée et ligneuse, la bruyère connaît toutes les nuances, tous les tons. Dans le même champ à peine vallonné, vous venez d'admirer une touffe éclatante que, déjà, vos regards s'arrêtent sur des clochettes qu'on dirait décolorées et qui jouent, dans cette symphonie de l'été finissant, un air très chlorotique d'automne précoce.

Gloire des tapis à l'odeur de miel, entre les boqueteaux d'épicéas et les jeunes bouleaux qui tremblent ! Sur la nappe fauve des graminées, les bruyères s'élèvent en bouquets. Car c'est le propre de ces campinoises et de ces ardennaises de composer elles-mêmes l'harmonieuse retombée de leurs rameaux tordus. Pour les ordonner dans une poterie, point besoin de la main experte de la fleuriste. Et le feuillage lui-même, dentelé menu, fait aux clochettes frêles la plus idoine des collerettes.

Bruyère de mon haut-pays, je vous aime aussi, sur le schiste ! Moins luxuriante que votre cousine des sables, vous avez, à vous maintenir aux failles du roc, plus de crânerie. Avec les genêts d'or, qui refleurront au printemps, vous êtes la tenace parure de mes coteaux wallons, aussi chers à mon cœur que les landes de Campine. Peut-être bien que les abeilles font, là-bas, sous l'aile du moulin, de plus capiteuses saouleries, tant se touchent et se confondent les touffes roses dans le champ à l'infini... Mais j'ai comme du respect pour la bûteuse de chez nous qui doit, d'une aile infatigable et diaphane, chercher le suc des clochettes au parfum de miel, d'un versant à l'autre du bois qui penche.

La guerre pour demain ?

Les chancelleries s'agitent. A Prague comme à Londres, au Quai d'Orsay comme à la Wilhelm-Strasse, le téléphone grésille sans arrêt. Une presse incontinent exhibe, sur plusieurs colonnes, des manchettes incendiaires. Et il paraîtrait que, dans les brasseries de Munich, les rondelles de carton qui supportent le litre de « brune » étalent une carte de la Tchécoslovaquie, avec cette légende : « Laisserons-nous opprimer plus longtemps nos frères des Sudètes ? »

Assurément, l'Europe de 1938 respire, aux approches des ides de septembre, une dangereuse odeur de poudre. Il n'y a plus une faute à commettre : plus une seule. Les fortifications que creuse, fiévreusement, derrière la ligne du Rhin, la pelle de l'Allemagne aux travaux forcés signifient, sans aucun doute, que les généraux désirent avoir les mains libres à l'Ouest pour le cas où il leur prendrait l'envie de jeter, du côté des Alpes bavaroises, leurs unités de choc.

Mais qu'il soit encore possible de sauver la paix, c'est ce qui vaut d'être crié sur tous les toits, sur tous les tons. Nous devons sauver la paix, en dépit de l'aveugle acharnement que nous avons mis à préparer la guerre, parce qu'une nouvelle conflagration détruirait, jusqu'en ses fondements, le vieux monde. Nous devons sauver la paix, parce que l'histoire d'hier nous enseigne que rien n'est plus précaire, hélas ! plus ruineux que ce que l'on appelait, devant les monuments aux morts, les fruits de la victoire. Nous devons sauver la paix, en considération de toute cette jeunesse du monde qui vient, joues et genoux bronzés, le regard clair, la chanson aux lèvres, de parcourir, au gré des vacances et de l'étape, les sentiers de la belle aventure.

Mais sauver la paix, ce n'est pas céder aux injonctions de la force brutale. Les vrais fauteurs de guerre s'appellent ceux-là qui ont réarmé la Prusse. Et, aujourd'hui, nous irons les chercher dans les rangs des gueulards imbéciles qui dénie à notre armée belge le droit de faire, aux marches de l'Est, des manœuvres et front à l'ennemi.

Le « Poeske »

Les Flamands, dont il était l'idole, l'avaient ainsi baptisé : le chat. Car il avait du chat la détente féline, ce Jef Scherens, six fois champion du monde de vitesse sur piste et qui, d'une sorte de coup de reins, que les spécialistes appellent le « jump »,

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

INSTITUT DE LA SAINTE-FAMILLE

Helmet — Bruxelles 3

Trams 93-94-56

INTERNAT — EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes — Ménage Sainte-Marthe.

THIELT (Flandre Occidentale)

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes. — Ecole normale primaire. — Ecole normale moyenne.

BRUXELLES

5, rue Guimard, Quartier-Léopold

DEMI-PENSION — EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes.

BERCHEM-ANVERS

95, rue Jan Moorkens

(Trams 7 ou 5).

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur. Humanités anciennes.

COSTERMANSVILLE - KIVU (Congo belge)

INSTITUT ALBERT I^{er}

**INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT
POUR ENFANTS EUROPÉENS**

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire et moyen.

GENVAL

A proximité de BRUXELLES
— Ligne Bruxelles-Namur —

**PENSIONNAT DIRIGÉ PAR LES
SŒURS FRANCISCAINES DE N.-D. DES ANGES**

Etudes primaires et moyennes.

Programmes officiels : Comptabilité. — Sténo-Dactylo — Coupe — Confection. — Piano. — Violon. — Arts d'agréments. Installation moderne : Chauffage central. — Electricité — Bains. — Douches.

Vie de famille. — Soins maternels.

Nourriture saine, variée et abondante.

L'établissement situé dans un site pittoresque sur un point culminant de la contrée, fournit de sérieuses garanties de salubrité.

Communications faciles : Services des Autobus Genval-Ixelles, Place Sainte-Croix (à 3 minutes de l'établissement).

Institut des Religieuses Ursulines

PENSIONNAT : Programme officiel d'études primaires et moyennes — Cours supérieur — Langues étrangères — Commerce — Coupe et confection — Cours ménagers — Dessin — Peinture — Arts décoratifs — Piano, violon, etc.

ÉCOLE NORMALE ET MOYENNE, PROFESSIONNELLE ET MÉNAGÈRE, agréée par l'Etat : Cours moyens. Cours ménagers. Sciences commerciales. Langues étrangères. Cours de lingerie. Coupe et confection. Modes. Dessin et arts appliqués.

Rue de Bruxelles, 76-78, Namur

Pédagogie St-Augustin

DIRIGÉE PAR LES

**Chanoinesses Régulières de la Congrégation
de Notre-Dame de Jupille**

1, rue St-Hubert - LOUVAIN

Reçoit les jeunes filles fréquentant les
cours de l'Université

PAVILLON ASTRID

Cours familial ménager

dirigé par les Sœurs de la Visitation

COUPURE - GAND

Cette section a été annexée à l'Institut pour permettre aux jeunes filles qui ont terminé leurs études de s'initier aux devoirs qui incombent aux mères chrétiennes et aux maîtresses de maison.

Coupe et modes. — Pédagogie familiale et Psychologie éducative. — Croix-Rouge, etc.

Cours scientifiques et littéraires facultatifs.

Collège St-Jean Berchmans

(Ancien Collège Saint-Michel)

Rue des Ursulines, 4, BRUXELLES

Sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.

DEMI-PENSIONNAT — EXTERNAT

Humanités anciennes — Humanités modernes.

Section commerciale — Section préparatoire.

A proximité de la gare du Midi, de la Bourse, du Grand-Sablon et de la place Rouppe.

PENSEZ-VOUS à l'AVENIR DE VOTRE FILS?

Que deviendra-t-il?

Architecte?	Peintre de tableaux?
Architecte urbaniste?	Peintre décorateur?
Dessinateur architecte?	Peintre verrier?
Architecte ensablé?	Dessinateur en tissus?
Entrepreneur?	Dessinateur en papier peint?
Conducteur des travaux?	Dessinateur publicitaire?
Sculpteur?	Illustrateur?
Ferronnier d'art?	Portraitiste?

Adressez-vous alors :

RUE DES PALAIS, 70, BRUXELLES III (près de la Gare du Nord)

ÉCOLE St-LUC - Institut Frère Marès

Là existent : des cours du jour de 8 à 12 h.

des cours du soir, de 18 à 20 h., sauf samedi

des cours du dimanche, de 9 à 12 h.

ENVOI DE PROSPECTUS SUR DEMANDE

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Institut des Sœurs de la Présentation Notre-Dame à Saint-Nicolas (Waes)

1. Enseignement primaire et moyen.
2. Enseignement professionnel. — Ecole de commerce reconnue par l'Etat et la Province — Ecole ménagère — Cours de lingerie, de coupe, de confection et d'arts décoratifs.
3. Enseignements normal.
Ecole normale pour institutrices gardiennes.
Ecole normale pour institutrices primaires.
Ecole normale moyenne pour régentes : sections scientifique, littéraire et germanique.
Réduction pour familles nombreuses.
Missions au Congo Belge (Vicariat de Lisala).

Instituut der Zusters van O. L. Vrouw Presentatie te Sint-Niklaas (Waas)

1. Lager en middelbaar onderwijs.
2. Beroepsonderwijs — Handelsschool erkend door den Staat en de Provincie — Huishoudschool — Leergangen : Snijkunst — Confectie — Décoratieve kunst.
3. Normaalonderwijs :
Normaalschool voor bewaarschoolonderwijzeressen.
Normaalschool voor lagere onderwijzeressen.
Normaalschool voor regentessen : wetenschappelijke - letterkundige afdelingen en voor de Germaansche talen.
Merkelijke reductie voor kroostrijke gezinnen.
Missieposten in Congo (Vicariaat Lisala).

Arts et Artisanat

Métiers d'art
Formation artistique
et artisanale

PENSIONNAT-EXTERNAT

dirigés par les
RELIGIEUSES ANNONCIADES

Institut "MATER DEI"

BANNEUX-NOTRE-DAME
(Province de Liège)

Sœurs de l'Immaculée Conception

(APOSTOLINES)

1. BERCHEM-lez-AUDENAERDE
2. OOSTERZEELE-lez-GAND

INTERNAT — DEMI-PENSIONNAT

Programme officiel d'études moyennes et primaires

Cours de Coupe — Commerce — Ecole Ménagère
Sténo- et Dactylographie — Arts

remontait irrésistiblement, d'un quart de roue ou de dix centimètres ou d'un pneu, ses moins bondissants adversaires.

Et le règne de Scherens paraissait ne devoir point finir. Six ans, il avait promené, sur tous les vélodromes d'Europe, son maillot arc-en-ciel, son casque de cuir bouilli et sa réputation. Le Roi l'avait reçu en son château; il lui avait offert un porte-cigarettes à son chiffre. Le « Poeske » possédait son auto de grand luxe, son avion personnel. De son enfance dure au pays des briquetiers et des arracheurs de betteraves, il ne lui était guère resté que le goût de l'accordéon. Et tout cela — le renom d'invincibilité, le porte-cigarettes royal, l'avion, l'accordéon aux touches de nacre — composait, pour le paysan en sabots qui lit le *Sportwereld*, une sorte d'épopée familière.

Mais Jef Scherens, à son tour, vient de connaître l'amertume de la défaite. Car c'est la loi inexorable du sport que la jeunesse insolente y triomphe des « vieilles gloires ». Pour couvrir les 200 mètres du sprint final en 11 secondes 3/5 (au lieu des 12 secondes qui sont le « chrono » habituel), il faut bander ses muscles dans un effort qui marque la victoire des vingt-deux ans sur les cinq lustres.

Selon l'expression favorite et naïve des journalistes sportifs, on aura pleuré dimanche soir, dans les chaumières de Flandre. Mais il ne faut pas chercher d'atténuation à une défaite qui était dans l'ordre. On a parlé, à tort, des malheureux effets d'une piqûre antitétanique. Et que le « Poeske » national ait réussi à garder, six années durant, sur ses épaules étroites, le maillot de champion du monde : voilà le miracle.

Les proscrits du coup d'Etat du 2 décembre 1851

C'est le titre d'une étude très documentée que le professeur Georges Doutrepoint vient de publier dans les Mémoires de l'Académie de Langue et de Littérature françaises. On y glanera une brassée de renseignements piquants et, en grand nombre, inédits, et noués de ce joli ruban aux couleurs un peu passées qui devrait bien s'appeler « faveur ».

On sait que les proscrits furent obligés de demander à la littérature, à l'enseignement, au journalisme de quoi supporter les nécessités de l'exil. Ils organisèrent aussi des conférences; et l'« inventeur » du genre, si l'on peut dire, fut Emile Deschanel, le père de l'ex-président de la République.

C'est dans la salle du Cercle Artistique et Littéraire, aux Galeries Saint-Hubert, que Deschanel fit ses débuts devant le tapis vert et la carafe d'eau, le 3 mars 1852. Assistaient à cette « première » des célébrités en exil comme Hugo, Quinet, Dumas, le général Lamoricière, Arago, David d'Angers, Victor Considérant, Louis Ménard; parmi les Belges présents, citons le prince de Ligne, Vieuxtemps, Verhaegen, Vervoort.

Le succès fut de si bon aloi que la longue salle des Galeries Saint-Hubert devint bientôt trop exigüe : il fallut passer dans les locaux de la Maison du Roi, sur cette Grand'Place de l'Hôtel de Ville où Hugo, déjà très olympien, tenait sa cour. Des conférences furent annoncées en province : à Gand, à Bruges, à Anvers, à Liège, à Verviers, à Charleroi, à Mons, à Louvain, à Alost, à Ypres, à Tournai... D'autres proscrits suivirent l'exemple de leur compatriote. Et si les Madier de Montjan, les Bancel, les Challemeil-Lacour, les Versigny ne recueillirent pas des applaudissements aussi nourris que ceux qui saluèrent la verve brillante d'Emile Deschanel, on peut affirmer cependant que toute cette pléiade de « parleurs publics » avait contribué à faire fleurir en terre belge une des plus jolies variétés de l'éloquence française.

Découverte d'un écrivain

René BOUVIER

Je reçus un jour un volume, imprimé avec soin, sur un papier solide, mais dont le titre annonçait un sujet à la fois rébarbatif et banal : *Le Commerce franco-colonial*. J'allais glisser le livre dans la cave aux oublis lorsque le démon de la curiosité, qui me fait jeter les yeux sur tout ce qui est noir et blanc, m'engagea à entr'ouvrir le nouveau venu avant de le condamner aux ténèbres. La couverture franchie, j'y lus un intitulé de chapitre qui me révéla la présence d'un homme et d'une méthode : « Un commandement unique bien informé ». Je courus à la dernière page : on y citait de beaux vers de Victor Hugo. De saisissantes épigraphes, tirées des *Instructions* de Colbert, çà et là parsemées, attestaient, en outre, la piquante érudition de l'auteur.

Décidément, le ton de cette *Note sur les relations commerciales de nos colonies entre elles, avec la France et avec l'étranger* décelait tout autre chose que la signature d'un honnête commerçant. J'y reconnus bien vite un esprit familier avec les idées générales, une personne de goût, un écrivain qui pense et qui sait exprimer sa pensée avec vigueur et agrément. Lisez plutôt cette phrase d'une si claire venue classique, — et d'une si violente actualité politique :

« Y aura-t-il en France un homme qu'on laissera en paix, à l'abri des sollicitations et des interpellations, auquel on fera crédit du temps voulu pour agir utilement, dont la santé physique résistera à l'usure du régime, assisté d'un solide état-major, dénombrant en quantité et en qualité les forces dont il dispose? »

Comme il n'y avait sur la page de garde aucun rappel des « ouvrages du même auteur », je m'informai : c'est ainsi que j'eus la joie de découvrir M. René Bouvier, historien d'outre-mer et humaniste, à travers une œuvre considérable d'homme d'action aux lourdes responsabilités. Etre à la tête de puissantes affaires coloniales aux résonances multiples et s'occuper cependant avec passion de Balzac et de Quevedo; passer avec aisance de la Renaissance italienne à la découverte portugaise de la terre; exercer une activité charitable et ordonnatrice auprès de nombreuses associations culturelles, et rester un galant homme, voilà de quoi nous surprendre en ce siècle de brutale lutte pour la vie, de spécialisation bornée, et de manque total de civilité. Mais la France demeure le pays des heureuses surprises et des énergies étonnantes. Explorons donc M. René Bouvier, écrivain.

Les grandes entreprises d'autrefois sur les « mers ténébreuses » ont séduit l'imagination de notre auteur et l'ont porté à scruter le passé. Le regard toujours en éveil, mais l'œil toujours fidèle à la réalité, M. Bouvier apporte à ses évocations un rare mélange de précise comptabilité et de poésie ailée. Souvent aussi l'ironie l'accompagne et lui fait éviter la sécheresse ou bien l'excès de sensibilité romantique. Il manie cette ironie de main de maître, l'exerçant aux dépens de son sujet favori : l'homme et les hommes, lancés vers leur destin.

* * *

Prenons comme points de départ de notre périple ses trois études sur *Albuquerque*, fondateur de l'Empire portugais, — *Colbert*, dans sa création de la Compagnie des Indes Orientales, — et *Francia*, l'extraordinaire dictateur du Paraguay. Trois caractères de premier plan. Autour d'eux, la foule décevante des

hommes. De ce contraste entre le génie des chefs et la médiocrité des collaborateurs naît une sorte de philosophie mélancolique qui médite sur la grandeur et la force de notre race, inséparables de nos misères et de nos faiblesses. L'homme dresse des plans parfaits et grandioses, mais les hommes, ses frères, et ses propres insuffisances, l'empêchent de les exécuter. Le songe de notre écrivain va sans cesse à une créature humaine douée des plus hauts dons, mais à qui une mystérieuse déchéance interdit la réalisation totale de ses projets sublimes.

Alors, en quelques mots, il constate les faillites. Sur l'écroulement de l'Empire portugais, si fortement charpenté pourtant par son bâtisseur, M. R. Bouvier dira : « La plupart des causes de décadence existaient déjà du temps d'Albuquerque, et il avait fallu tout son génie pour neutraliser leurs effets. » Sur Colbert, qui lança si hardiment la Compagnie des Indes Orientales avec le concours inattendu d'une des victimes de Boileau, l'académicien Charpentier, qui en rédigea le prospectus : « Jamais Colbert, jusqu'à sa mort, n'éprouvera un jour de vraie satisfaction de cette entreprise. » Et si Francia, constructeur d'un Paraguay matériellement prospère, fait régner vingt ans de paix dans son pays, le philosophe est là pour souligner que « l'existence du dictateur, comme celle de son peuple, ignore complètement les heures de loisir et de bonheur ».

Ce dernier trait ne pourrait-il pas s'inscrire sous le portrait de quelque potentat, notre contemporain? Aussi bien sommes-nous encouragés à ces rapprochements par le chroniqueur lui-même : Venise, menacée par la concurrence portugaise, ne conseille-t-elle pas au Soudan d'Egypte de pratiquer le « dumping »? Charpentier, l'un des Quarante, ne prend-il pas la précaution de calmer les inquiétudes des futurs actionnaires de la Compagnie des Indes en leur montrant les Hollandais incapables de pratiquer eux-mêmes ce « dumping », terreur de nos industriels d'aujourd'hui? Le gouvernement de Louis XIV n'envisage-t-il pas la colonisation de l'île Dauphine — Madagascar — comme un remède au chômage? C'est ainsi que, sans aucune sollicitation littéraire, M. René Bouvier rajeunit ces vieilles histoires en les rattachant tout naturellement à nos préoccupations présentes.

Telle, par exemple, sa réflexion sur la célèbre bulle papale qui partageait l'univers entre Espagnols et Portugais : « En ce temps-là, le monde était si grand que l'on s'attribuait par des traités des continents entiers avant de les avoir découverts », qui nous fait invinciblement pousser le cri désolé de Paul Morand : « Rien que la Terre! » Rapprochement encore entre « l'une des plus vastes entreprises coloniales de la Royauté mise sur pied, tout compris, en quinze jours! », et cette suite cruelle : « Nous ne sommes pas au temps des ministères responsables... » Quant au dictateur du Paraguay, napoléonien à ses heures, il aura pratiqué le racisme antichrétien avant Hitler, le collectivisme avant Lénine, l'autarchie avant Mussolini. L'homme se retrouve infailliblement dans l'homme.

Le récit de M. Bouvier est empreint à la fois de bonhomie et de profondeur, grâce à un large style lumineux où la sérénité de la pensée s'éclaire constamment d'un sourire de parisienne blague, légèrement voilé d'une mélancolie qui se connaît mais qui ne veut pas se livrer.

M. Bouvier possède également le don de mêler constamment l'homme et la nature; ses descriptions ne sont pas des « morceaux choisis », mais l'éclat même d'un rythme en train de vivre. Il excelle à restituer aux gens et aux choses de jadis l'« atmosphère du temps », par un recours fidèle aux sources authentiques : son art subtil en dégage une poésie intense. Les poussières oubliées s'animent et brillent au soleil car ces explorateurs d'autrefois, s'ils étaient guidés par la soif de l'or, savaient cependant peindre, et sentaient finement.

Mais ne nous leurrions pas : l'homme d'affaires pour qui la mathématique est une réalité quotidienne ne renonce pas pour autant à la poésie des chiffres. L'on dirait que, captif des conseils d'administration, M. Bouvier s'en évade pour quelques heures brèves, et retrouve l'air du large et la belle aventure en racontant les existences qu'il eût peut-être désiré de vivre. Dans des bouquins perdus, son expérience personnelle ressuscite le grand souffle d'épopée qui les parcourut. Et c'est une réussite, car il possède intensément — littérairement aussi, politiquement, économiquement — cette vision « impériale » qui fait défaut à tant d'écrivains, de politiques, d'économistes! Formé à l'école sévère de la colonie, M. Bouvier a complété son horizon par l'aspect panoramique de l'homme, souci et gloire de nos classiques : il appartient à leur illustre lignée.

A cet égard, sa biographie de *Jacques Cœur* mérite une mention particulière. Non seulement à cause de l'importance des sources inédites consultées, mais parce qu'elle révèle la conception — très élevée — que M. Bouvier se fait de l'homme d'affaires. L'ordre même des chapitres : « l'armateur », « le négociant », « l'industriel », « le diplomate », « l'argentier du Roi », indique la vaste étendue de talents que notre auteur exige pour ainsi dire de quiconque veut se consacrer à l'immense labeur des entreprises d'outre-mer.

Le livre s'ouvre sur un large tableau plein de couleur et d'un bel ensemble de la France du XV^e siècle, à la fin de la Guerre de Cent ans, et du commerce européen de l'époque, partagé alors entre Gênes et Venise, à pres et splendides maîtresses de la Méditerranée. Puis, en quelques lignes, voici peint le héros, de pied en cap : « Il possède la ténacité réfléchie et prudente d'un facteur hanséate, ou de l'un de ces grands négociants de Bruges dont nous admirons les visages attentifs dans les œuvres contemporaines de Van Eyck. Il a également la passion de l'ordre, de l'économie, de la bonne administration claire et minutieuse d'un vrai bourgeois de France, et toutes ces qualités de fond s'allient à l'activité inlassable, à l'amour du faste, à l'imagination ardente d'un Italien du Quattrocento. Grâce à son esprit pénétrant, souple et subtil, il se révélera, à l'occasion, un négociateur de grand style ». Ainsi campé, Jacques Cœur est-il si loin de nous? Non, car si l'habit de l'homme change avec les saisons, son cœur est de tous les âges.

La pensée secrète de M. Bouvier, en nous contant la vie de ce célèbre brasseur d'affaires (qui, après avoir enrichi son roi, sera, comme Jeanne d'Arc, abandonné par l'astucieux Charles VII), aura été de nous montrer, par un illustre exemple, que l'existence d'un grand entrepreneur colonial peut être aussi palpitante, aussi multiple, aussi ingénieuse, et même aussi grandiose et pathétique que celle d'un valeureux capitaine, d'un diplomate de haut style, d'un artiste génial. En retraçant les mille épisodes de cette histoire, le biographe de Jacques Cœur se comporte en narrateur fidèle qui ne cèle rien des misères de son héros; de même qu'il ne nous avait pas dissimulé les exactions du grand Albuquerque, ni les cruautés de Francia, de même, il ne tait point les imperfections du « parvenu » de Bourges. Mais sa sévérité est atténuée par des références constantes aux mœurs de l'époque : il évite ainsi de tomber dans le sentimentalisme anachronique des fabricateurs d'Histoire à l'usage des propagandes politiques.

Cette vie de Jacques Cœur nous présente un autre intérêt, plus actuel. A l'heure où par le monde il n'est question, chez nos adversaires et chez nos amis, que de la décadence française, il aura été excellent de souligner comment, en des conjonctures autrement graves et désespérées que nos difficultés contemporaines, une énergie française, presque isolée, sut conquérir sur des rivaux puissants le marché de la Méditerranée et organiser

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

INSTITUT SAINT-BONIFACE

82, rue du Viaduc, Bruxelles
65, rue du Conseil, Bruxelles



Externat
Demi-Pensionnat
Internat

Section
scientifique

Humanités
anciennes

Humanités
modernes

Section
préparatoire

ÉCOLE NORMALE PRIMAIRE AGRÉÉE

sous la direction des Dames de Marie.

Rue de Berlaimont, 34, Bruxelles

INTERNAT - EXTERNAT

Section préparatoire - Section moyenne - Section normale

DAMES DE MARIE

Chaussée de Haecht, 66-76, Bruxelles

INTERNAT — EXTERNAT

Section préparatoire. — Section moyenne avec cours supérieurs.

Ecole normale primaire agréée par le Gouvernement.

Ecole normale moyenne archi-épiscopale pour formation de régentes avec cours préparatoires.

Humanités gréco-latines 6 années. Certificat homologué par le Gouvernement.

Humanités modernes.

Ecole supérieure de sciences pédagogiques et d'éducation familiale annexée à la Faculté de philosophie et lettres de l'Institut Saint-Louis (cours théoriques et pratiques). Certificat et diplôme reconnus par le Gouvernement.

INSTITUUT HEILIG GRAF TURNHOUT

Prospectus op aanvraag.

NEDERLANDSCHE AFDEELING voor franschsprekende meisjes

Instituut Maria Immaculata

Graafsche weg, 232, Nijmegen.

FRANSCH AFDEELING voor nederlandschsprekende meisjes

Institut du Saint-Sépulcre

Rue Général Bertrand, 14, Liège.

INSTITUUT SINTE-AGNES

KATHOLIEKE VLAAMSCHE ONDERWIJSINRICHTING
VOOR MEISJES

Bestuurd door de Religieuzen Ursulinen.

Turnhoutschebaan, 79 Lammekensstraat, 84

BORGERHOUT-ANTWERPEN

EXTERNAAT — HALF INTERNAAT — INTERNAAT

Vakschool van den Middelbaren graad. Onder toezicht van Staat, Provincie en Gemeente. Opleiding voor Kostuumnaaien en -knippen. Opleiding voor den handel.

Normaalschool voor kostuumnaaien en -knippen.

Diploma afgegeven onder Rijkstoezicht.

Middelbaar- en lager onderwijs. — Kindertuin.

TERMONDE

Institut des Sœurs de St-Vincent de Paul

PENSIONNAT POUR DEMOISELLES — ENSEIGNEMENT
PRIMAIRE, MOYEN, PROFESSIONNEL ET COMMERCIAL
— COURS MÉNAGERS — ÉCOLE NORMALE GARDIENNE
AVEC CLASSES D'APPLICATION — HUMANITÉS
ANCIENNES ET MODERNES — COURS DE LANGUES
VIVANTES — COURSPÉCIAUX D'ART APPLIQUÉ —
ÉDUCATION PHYSIQUE

Installations modernes. — Terrasse. — Cours spacieuses. — Plaine
de jeux à la campagne (à 15 minutes de distance).

Section séparée pour garçonnets de 4 à 10 ans.

WEITEREN

Pensionnat du Sacré-Cœur

MAISON D'ÉDUCATION DIRIGÉE PAR LES RELIGIEUSES
APOSTOLINES DE SAINT-JOSEPH

Situation unique. 12 ha. de parc et jardins. Toutes études primaires,
moyennes, commerciales, professionnelles. — Arts d'agrément. —
Éducation physique. — Vie familiale. — Pension : 2.400 fr. —
Réduction importante aux familles nombreuses.

Demandez prospectus illustré à la Rév. Mère Supérieure.

Sœurs de la Charité

À nos chères Anciennes
un séjour d'UN ou de DEUX MOIS en ANGLETERRE

voir du pays et se perfectionner dans la langue anglaise

à des conditions avantageuses

soit à LAKENHAM soit à LETCHWORTH



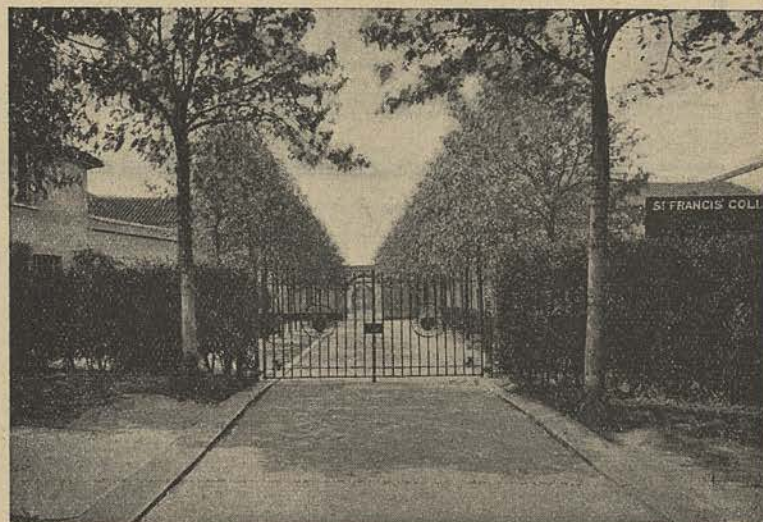
LAKENHAM. — Façade vers la mer.

Lakenham et Letchworth reçoivent des pensionnaires toute l'année
Conditions spéciales pour les Belges]

Lakenham accepte Dames et Demoiselles pour séjour de vacances

Pour prospectus et conditions s'adresser :
à la Mère supérieure
ST-FRANCIS-COLLÈGE
Garden-City Letchworth Herts

ou à la Mère supérieure
STELLA MARIS CONVENT
« Lakenham »
Northam
Devonshire



LETCHWORTH. — Entrée du Collège

é de J.-M. de Gand

●
Départ : séjour des Anciennes vers
la mi-juillet et la mi-août

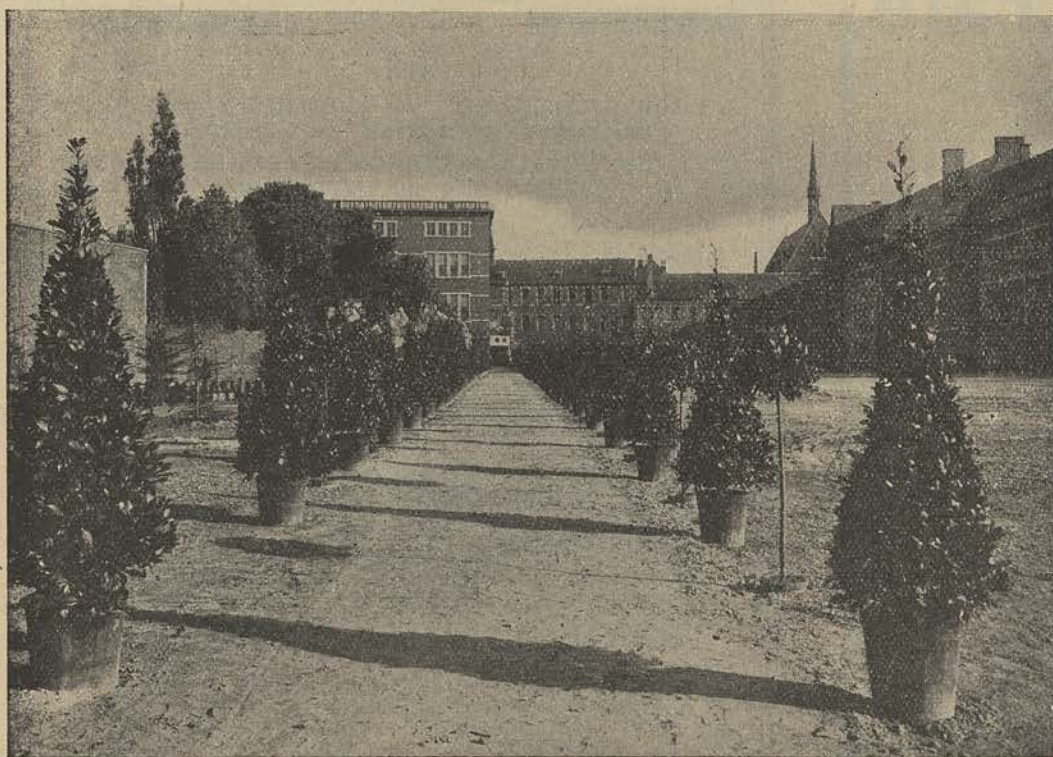
●
Conditions et inscriptions pour le sé-
jour des Anciennes, voir notre revue
« Caritas » n° 3, mai-juin
et consulter la directrice
du pensionnat respectif



LAKENHAM. — Balcon avec vue sur la mer.

NOS MAISONS D'ENSEIGNEMENT EN BELGIQUE

EECLOO, ANVERS, courte rue Neuve, GAND, rue du Séminaire et Quai du Bas-Escaut, COURTRAI, IXELLES, 23, rue du Parnasse, MELSELE, SAFFELARE, BEIRLEGEM, VELM, DILBEEK, Avenue des Roses, AUDERGHEM, Avenue Eglise St-Julien, QUATRECHT, BRUGES, rue Ste-Claire, ST-GENOIS-lez-Courtrai, Verviers, ST-GHISLAIN.



MAISON MÈRE: Rue des Meuniers 50, Gand. — Une allée du jardin.

●
Prospectus sur demande
à la Mère supérieure
de la Maison

●
ANVERS
Enseignement supérieur
de Commerce
Diplôme de licencié reconnu
par l'État
Cours préparatoires

●
IXELLES
Institut du Parnasse
Classes primaires et moyennes
Humanités anciennes

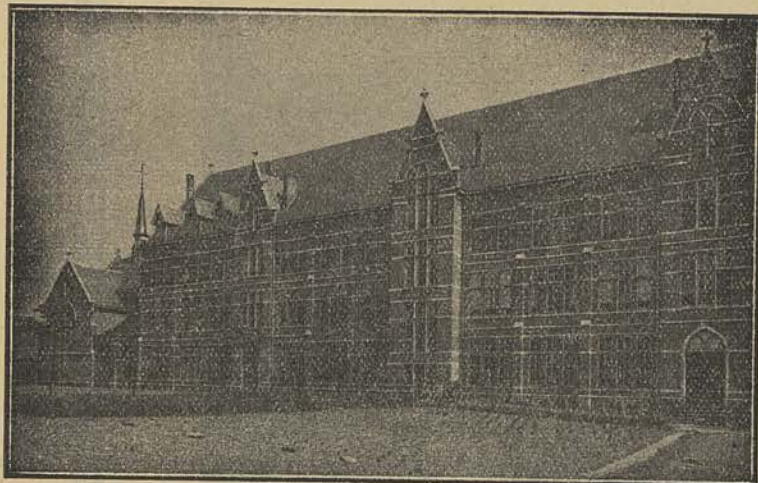
●
EECLOO
Etudes à tous les degrés

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Collège Ste-Gertrude

Faubourg de Mons, NIVELLES

Pensionnat — Demi-Pensionnat — Externat



Humanités anciennes. — Humanités modernes.
Section scientifique. — Section préparatoire.
Ecole moyenne d'Agriculture sous le contrôle de l'Etat.
Situation magnifique. Propriété de 2 hect. 1/2
Pour renseignements demander prospectus.

École Centrale des Arts et Métiers

Agréée par l'État



Ecole Spéciale d'Ingénieurs Techniciens

4 années d'études

Diplôme officiel

Rue du Tir, 14, St-GILLES-Bruxelles

Téléphone 37,69,86

Institut Saint-Louis

38, boulevard du Jardin Botanique, BRUXELLES
(Maison de campagne à Zellick.)

Internat — Externat — Demi-pension

Section préparatoire : 38, boulevard du Jardin Botanique
et 18, rue de Verviers (ancien Institut Saint-Josse).
Les enfants sont admis dès l'âge de 6 ans.

Humanités modernes (commerciales).

Humanités anciennes.

SECTION SCIENTIFIQUE

préparatoire à l'École Militaire
et aux Écoles spéciales des Universités

Enseignement supérieur :

Institut Supérieur de Commerce reconnu par l'Etat (le
soir, de 19 à 22 heures); diplôme de candidat en sciences
commerciales (3 années d'études), licencié en sciences
commerciales et financières (2 années d'études), en sciences
commerciales et consulaires (2 années d'études).

Ecole des Sciences Philosophiques et Religieuses
(quatre soirées par semaine, de la Toussaint à Pâques).

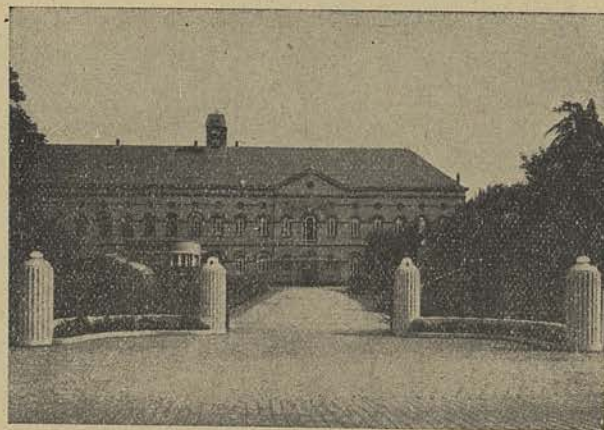
Faculté de Philosophie et Lettres conférant le grade de
candidat en philosophie et lettres préparatoire, au docteur
en droit et à la licence en philosophie et lettres.

Collège de Melle

LEZ-GAND

SOUS LA DIRECTION DES PP. JOSÉPHITES
1837-1937

Section préparatoire Humanités anciennes
SECTION FRANÇAISE ET FLAMANDE
ECOLE SPÉCIALE de COMMERCE et d'INDUSTRIE
SECTION SCIENTIFIQUE



Installations modernes de premier ordre : 350 chambres avec
eau courante, électricité, chauffage central. Chambres communes
pour frères. Soins matériels et sanitaires confiés aux religieuses.
Les élèves, admis dès l'âge de 8 ans, sont groupés en trois collèges
distincts et indépendants. — Vie au grand air. — Terrains de jeux
et de sports. Bassin de natation. Conditions hygiéniques excellentes.
Demandez prospectus et conditions.

ON N'ADMET QUE DES INTERNES

un vaste réseau international de relations économiques. L'autrefois, en Histoire, redevient si aisément l'aujourd'hui sitôt qu'un homme se lève...

Un des chapitres les plus vivants de la biographie de Jacques Cœur est celui où M. R. Bouvier évoque « l'homme et sa demeure » et qui trahit la délection de notre écrivain pour les foyers bâtis et ornés avec soin.

N'écrit-il pas lui-même avec la sincérité d'un bourgeois travailleur et avisé de jadis : « Il est beau qu'un homme, passé la quarantaine et lorsque la fortune lui sourit, fasse construire sa maison, — non point l'édifice banal qui peut appartenir à tel ou tel, et qu'il aurait pu acheter tout construit, — mais le palais de son rêve où il cristallise, pour les générations futures, le fruit de son expérience et de son désir. » Expressions savoureuses de cette vieille sagesse qui peupla notre Occident des plus belles demeures du monde, et qui légua à la France ces « Hôtels » dont s'émerveillent encore les cinq continents. Si vous passez par Bourges, arrêtez-vous-y et visitez le palais de Jacques Cœur : vous comprendrez alors l'enthousiasme de René Bouvier pour ce joyau où le Moyen-âge déclinant enlève une gracieuse et timide Renaissance dans l'incantation des souvenirs exotiques rapportés des mers du Levant.

Hélas! le dernier chapitre de cette merveilleuse aventure sera bien triste. C'est la chute, en effet. La chute qui guette chacun de nos triomphes, même les plus retentissants et les plus solides. C'est dans la Méditerranée qui fut son champ de bataille, dans l'île lointaine de Chio, que, traqué par son roi, Jacques Cœur achèvera, au service du Pape qui l'avait accueilli dans son exil, l'une des existences les mieux remplies de son siècle et les plus utiles à son pays. Pas davantage que les autres grands « coloniaux » étudiés par M. Bouvier, celui-ci n'aura connu une fin paisible et heureuse...

Nous terminerons le cycle des récits d'outre-mer en disant un mot d'un récent petit ouvrage de notre écrivain auquel je dois l'idée même de cette étude : *Sainte-Hélène avant Napoléon*. On y trouve, condensée en quelque sorte, sa manière d'historien colonial : verser un réel charme poétique sur une documentation austère, évoquer à travers la poussière des archives des histoires authentiques au parfum de légende. M. R. Bouvier ranime avec ingéniosité et à-propos les « relations » des vieux voyageurs; il s'en incorpore le texte en homme qui sait lire sur les cartes du monde et qui traduit en faits précis et colorés les signes mystérieux de la géographie. Il ressuscite au moyen des anciennes « Ordonnances » ou « Instructions » cette curieuse et pittoresque existence de l'ancienne Europe qui mêlait jusqu'à les confondre le temporel et le divin, le meilleur et le pire, la liberté et le dur esclavage, avec une puissance d'imagination, un esprit d'initiative, de bonne humeur et d'indépendance, qu'il nous arrive parfois de regretter.

Le sens profond de certaines pérennités historiques et un goût passionné de l'homme, voilà l'essentiel des tendances de notre écrivain.

* * *

C'est ce goût passionné de l'homme, de ses vertus et de ses misères qui va jeter M. R. Bouvier sur une terre tout aussi vaste et aussi captivante que la jungle coloniale. L'Espagne, pays-type de l'homme de passion, le captive par vingt traits divers qui tous se modèlent autour d'un caractère extraordinaire, personnification de l'un des aspects de l'âme espagnole. En Quevedo « homme du diable, homme de Dieu », M. Bouvier saura synthétiser une puissante époque européenne et le destin de tout un peuple.

La décadence d'une nation n'est jamais soudaine, même si elle apparaît telle aux yeux d'un observateur médiocre; des causes

sourdes, toujours morales, en vérité, ont marqué la chute des peuples aussi bien que leur apogée. Il y a pourtant des sommets et des abîmes qui étonnent le philosophe le plus averti. Témoin la détresse où tomba l'Espagne après les gloires de Charles-Quint.

M. Bouvier a été attiré par l'étrange destinée espagnole comme par un gouffre auquel nulle force ne résiste. D'éloquents travaux en font foi. Quevedo en est le centre fulgurant. Quevedo, c'est-à-dire Don Francisco de Quevedo y Villagas, qui naquit à Madrid, en 1580, d'un père, secrétaire de la quatrième femme de Philippe II, et qui mourut des suites d'un cruel emprisonnement sous le règne de Philippe IV. Ce personnage a été l'historien bourru, le peintre inexorable, le poète fustigeur d'un âge qui s'annonçait comme celui de l'« effondrement espagnol », selon l'énergique expression de M. Bouvier. Il vint au monde dans une Espagne fatiguée, appauvrie, exangue.

Par un héroïsme qui confine à l'inhumanité, l'Espagne avait successivement vaincu l'Islam, les Indes Occidentales, et la Réforme protestante, sans rien assimiler de la civilisation musulmane, des merveilles aztèques ou incas qui furent brutalement anéanties, et en dressant contre l'hérésie non point la charité du Christ, mais l'horreur des bûchers. A cet appétit mystique avait succédé la soif desséchante de l'or américain : nobles et paysans, gens des villes et gens des campagnes désertèrent le château, la boutique et la terre. Le châtement fut rapide. Du puissant empire de Charles-Quint, Philippe III ne trouva plus déjà que misères physiques et morales, paresse et pouillerie, énervement et frivolité : Quevedo va porter le fer rouge dans cette chair gangrenée et crier bien haut, trop haut, son dégoût. Ailleurs, les nations s'élèvent; l'Angleterre, la France, la Hollande marchent vers de brillantes destinées. L'Espagne, elle, descend lentement dans les tombeaux souillés de vermine. Certes, le siècle donnera encore quelques grands noms : après Luis de Leon, Jean de la Croix, Thérèse d'Avila, il y a eu Cervantes, Lope de Vega, Gongora; il y aura encore Calderon, Tirso de Molina et Quevedo : mais avec celui-ci nous touchons au terme de ces magnificences.

Elève des Jésuites, Quevedo leur demeurera fidèle, à travers une existence des plus mouvementée, ainsi qu'à Dieu. « Non seulement l'idée de la mort, dit son biographe, ne le quitte pas, mais le remords le guette sans cesse », car il pratique « une religion vigilante qui tient constamment sa conscience en éveil. »

M. René Bouvier analyse finement la doctrine de Quevedo, ou plutôt un état d'âme qui rapproche étonnamment cet écrivain irascible de notre siècle tourmenté : « A-t-il une doctrine politique précise? Non point; qu'importe, une morale rigide et sincère suffit. Le remède n'est point dans le régime, pas même dans les institutions. Niant la valeur des œuvres humaines, Quevedo ne voit le salut que dans la volonté et dans la foi. »

Cette foi ardente lui fera flageller son siècle sans répit, et quel siècle! M. R. Bouvier en trace avec amour le tableau truculent, le reprenant sans cesse pour le compléter, l'approfondir, l'enrichir de nouvelles couleurs ou de scènes de sabbat. Devant ces outrances on rit, bien entendu, mais « d'un rire amer qui ressemble plutôt à un spasme, qui secoue un homme tout entier, qui n'est point digestif, franc et réconfortant comme celui de Rabelais ». Quevedo s'y connaît, dans ces dédales du vice! « Il est descendu dans la rue, a exploré tous les bas-fonds, toutes les Cours des Miracles de la capitale, dont il n'ignore rien. » Sa science de la vie et de hommes se prolonge jusqu'au trône lui-même. La Cour royale lui sera bientôt aussi familière que la cour des miracles et il y trouvera les mêmes aliments féroces à sa satire.

Suivons les traces de Quevedo sur les routes parcourues par M. R. Bouvier : quelle curiosité inlassable, quel esprit de compré-

hension, quelle secrète sympathie pour ce censeur farouche, dans cette marche frénétique! Nous excursionnons, stupéfaits, parmi les personnages « admirablement campés » du « rêve qui délivre l'écrivain des effroyables visions du monde tel qu'il est ».

M. Bouvier voyage avec Quevedo en Italie, où l'écrivain castillan exerce les fonctions de premier ministre *in partibus* de son ami, le vice-roi, duc d'Osuna, puis à travers le Languedoc et le Roussillon que Quevedo traverse chargé des tributs prélevés par les Grands d'Espagne dans le royaume des Deux-Siciles.

Le séjour de Quevedo à Naples nous vaut un parallèle savoureux de réalisme entre la civilisation castillane et cette étourdissante et désarmante fantaisie méridionale, sans compter de nombreuses investigations « dans le labyrinthe compliqué de la politique italienne ». Quelles fêtes brillantes, quelles considérations politico-psychologiques, quels décors, quels panoramas, ciselés en un style qui se veut solide, étincelant, parfois secret, souvent ironique, toujours plein de mouvement!

La mort de Philippe III ramène Quevedo en Espagne et l'oblige à une retraite forcée tandis que le nouveau roi et son premier ministre, le fameux Olivarès, vont tenter de sauver le pays. Quevedo revient à la Cour, plaît au souverain dont il fournit le théâtre et les mascarades. Mais la guerre est là, et Quevedo reprend sa verve satirique et ses fièvres d'indignation, notamment pour militer en faveur de saint Jacques de Compostelle que l'opinion voulait déposséder de son titre de patron de l'Espagne en faveur de sainte Thérèse d'Avila, récemment canonisée. « Quevedo, conclura M. Bouvier, eut raison des Carmélites, des Jésuites, du ministre, du Roi, et du Pape lui-même. »

Mais Olivarès le guette dans l'ombre. Rien ne sort désormais de la plume de Quevedo qui ne soit immédiatement sali par ses ennemis. Pour faire taire ses détracteurs, il consent à se marier, à l'âge de 54 ans! Quelques mois après, voilà le ménage dissous par le départ du mari qui ne peut rester muet. Chacune de ses publications est maintenant suivie de périodes d'exil, loin de la Cour. Les pamphlets succèdent aux pamphlets, jusque sous la serviette du Roi. C'est alors l'exil brutal et définitif qui l'atteint : deux ans et demi d'une affreuse captivité.

Ce ne fut pas un mince esprit que Quevedo. M. R. Bouvier a été séduit en l'étudiant non seulement par la grandeur expirante et le pittoresque échevelé de son époque, mais par les idées mêmes de l'écrivain sur l'Europe, sur l'Espagne, sur la comédie humaine. La violence sincère et pathétique des invectives de Quevedo, cette passion de la « politique de Dieu » qui le dévore, cette langue que rien ne peut faire taire lorsqu'il s'agit de faire entendre la vérité ont prodigieusement intéressé l'attention et le sens politique de M. Bouvier lui-même. En fin de compte, tout ce carnaval picaresque et pouilleux s'achèvera — comme il sied en pays catholique et espagnol — sur les plus hautes et les plus graves pensées. « L'Espagne mourante nous a montré comment un grand peuple dénué de tout peut se distraire, et ce que la fantaisie et la foi peuvent construire dans un désert. »

Quevedo meurt après sa sortie de prison non sans avoir décrit lui-même son cachot et la vie dure qu'il y mena : « Sa lente agonie, sa piété, son courage, sa confiance en Dieu édifiant tous les assistants. » René Bouvier, qui l'a accompagné jusqu'à son dernier soupir, s'attachera maintenant, rendant hommage à sa mémoire, à nous faire connaître ses œuvres. Aidé du style élégant et précis de M. Jean Camp, il complète son volume par une anthologie de Quevedo.

Mais on n'en a jamais fini avec l'Espagne. M. René Bouvier y reviendra souvent : avec *l'Heure de tous*, chef-d'œuvre de Quevedo, traduit par M. Jean Camp et pour lequel il écrit une saisissante préface; il y revient aussi avec un splendide volume.

L'Espagne de Quevedo, pour l'illustration duquel il fait appel à Vélasquez, à Zurbaran, à Murillo, au Greco, à Goya, à Ribera, à une brillante et nombreuse iconographie. L'Espagne et Quevedo l'ont conquis et nous voici repartis avec lui dans ces voyages extraordinaires « au monde caduc ». Reprenant sous une forme imaginative la vie de son héros, M. Bouvier le choisit comme camarade de route et tous deux se frayent un passage à travers les chefs-d'œuvre de l'art. Étonnante évocation, faite d'or et de sombre velours, par les ruelles du vice et de la misère, à la lueur des torches de l'Inquisition. Et le voyageur de conclure de cette fantastique randonnée : « Alors peu à peu se dissipèrent nuages et poussières; les vitraux bleus s'agrandirent; les étoiles fuyant dans le vent se fixèrent, nettes, innombrables... Les blanches clartés sorties des cloîtres mystérieux et mystiques de ce pays pétri de sang chrétien lentement se groupaient et la terre exhalait de muets cantiques.

» Réveil de la conscience après les luttes, sérénité retrouvée, recueillement après les excès épuisants et les splendeurs éphémères : j'avais assisté à la grand'messe espagnole; elle m'avait fortifié et sanctifié. L'homme qui venait de mourir — Quevedo — m'en avait appris, par ses paroles et par son exemple, le sens profond. »

L'art, l'érudition, l'image, la pensée sont heureusement fondus par un style qui vous tient constamment le cœur en haleine.

La Renaissance, et l'Espagne toujours, dominant la présentation d'une traduction, par M. Milner, du *Héros*, de Balthazar Gracian. Nous devons, en effet, à M. Bouvier une étude sur le *Courtisan*, peint par l'Italien Castiglione, sur *l'Honnête Homme*, selon le Français Faret, et sur le *Héros*, décrit par Gracian l'Espagnol : « ... trois personnages profondément indépendants, appartenant à des périodes où, en dépit d'apparentes servitudes, la scène était libre pour ceux qui voulaient et savaient s'imposer. »

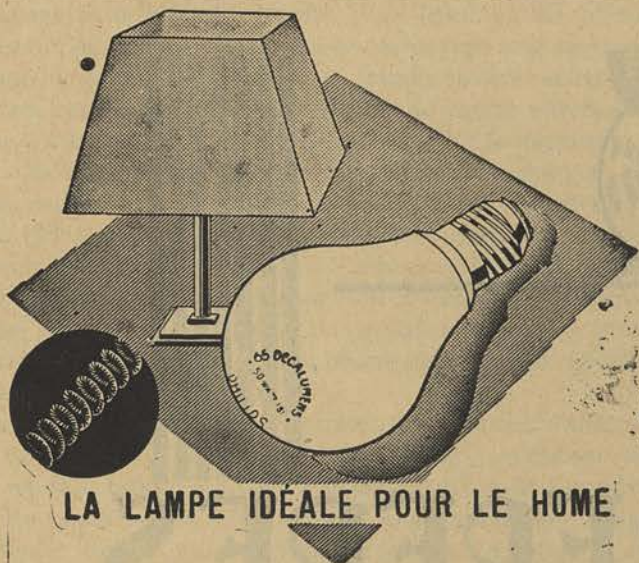
Les XV^e et XVI^e siècles italiens, le XVIII^e siècle français, le XVII^e siècle espagnol du jésuite Gracian, le père du pessimisme, quelle matière plus délectable pour un esprit tourné vers la réflexion historique et psychologique! Toutes les ressources d'une culture délicate, nuancée, et qui jamais ne s'étale, nous offrent en ce triptyque une fête de l'esprit qui clôt magistralement ce que nous appellerons la partie espagnole de l'œuvre de M. Bouvier. Peu de Français auront pénétré aussi avant, avec autant de liberté pure de préjugés, que M. Bouvier, dans l'âme espagnole.

Habitué aux vastes horizons de la géographie et de l'histoire, conscience impartiale et scrupuleuse qui ne cache rien des faiblesses du clergé, mais qui respecte profondément la foi catholique (en dépit d'une ou deux erreurs doctrinales), épris d'art et de beaux vers, souriant et philosophe, étonnamment humain, tel est le guide que nous proposons à ceux qui voudraient essayer de déchiffrer cette énigme merveilleuse et tragique qui s'appelle l'Espagne.

* * *

Nous avons insisté à diverses reprises sur la curiosité essentiellement humaine de M. R. Bouvier. Cette curiosité devait fatalement l'amener à Balzac, dont l'audace psychologique n'a pas encore été dépassée. Mais René Bouvier, homme d'action, mêlé intimement aux batailles de l'argent, approchera l'auteur de la *Comédie humaine* par un côté peu connu, mais où sa compétence sera indiscutable : c'est ainsi que nous avons eu *Balzac homme d'affaires*, et que nous aurons bientôt les *Comptes dramatiques de Balzac*.

Le « Règne de l'Argent », tel est le titre du magistral chapitre qui ouvre la première de ces études. Plus loin, M. Bouvier appelle l'argent le « maître de l'heure ». Cette puissance, à ses



LA LAMPE IDÉALE POUR LE HOME

PROTÉGEZ VOS YEUX
PROTÉGEZ LES YEUX DES VOTRES
N'UTILISEZ POUR VOUS ÉCLAIRER QUE DES

PHILIPS

SUPER

SUPER-ARLITA

SUPER-FLAMME

SUPER-SPIRALE

A FILAMENT DOUBLEMENT SPIRALÉ
20 % d'économie de courant

Radiobell
"538"

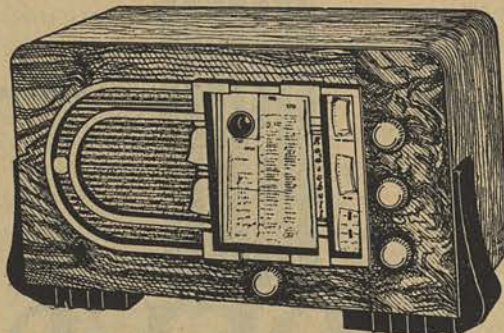
(PRIX :

Altern.

2.490 frs

Universel

2.565 frs



Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE
"TUNOGRAPH"

C'EST UN PRODUIT DE LA

Bell Telephone Mfg. Co

rue Boudewyns - ANVERS

AUTOMATIQUE
ELECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —

Rue du Verger

ANVERS



Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.



LA MARQUE MONDIALE

DEMANDEZ UNE DOCUMENTATION GRATUITE A

TELEFUNKEN

40, rue Souveraine

BRUXELLES



DEVROYE-FRÈRES
ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

Quand
on dit :
"ERY"

on dit :

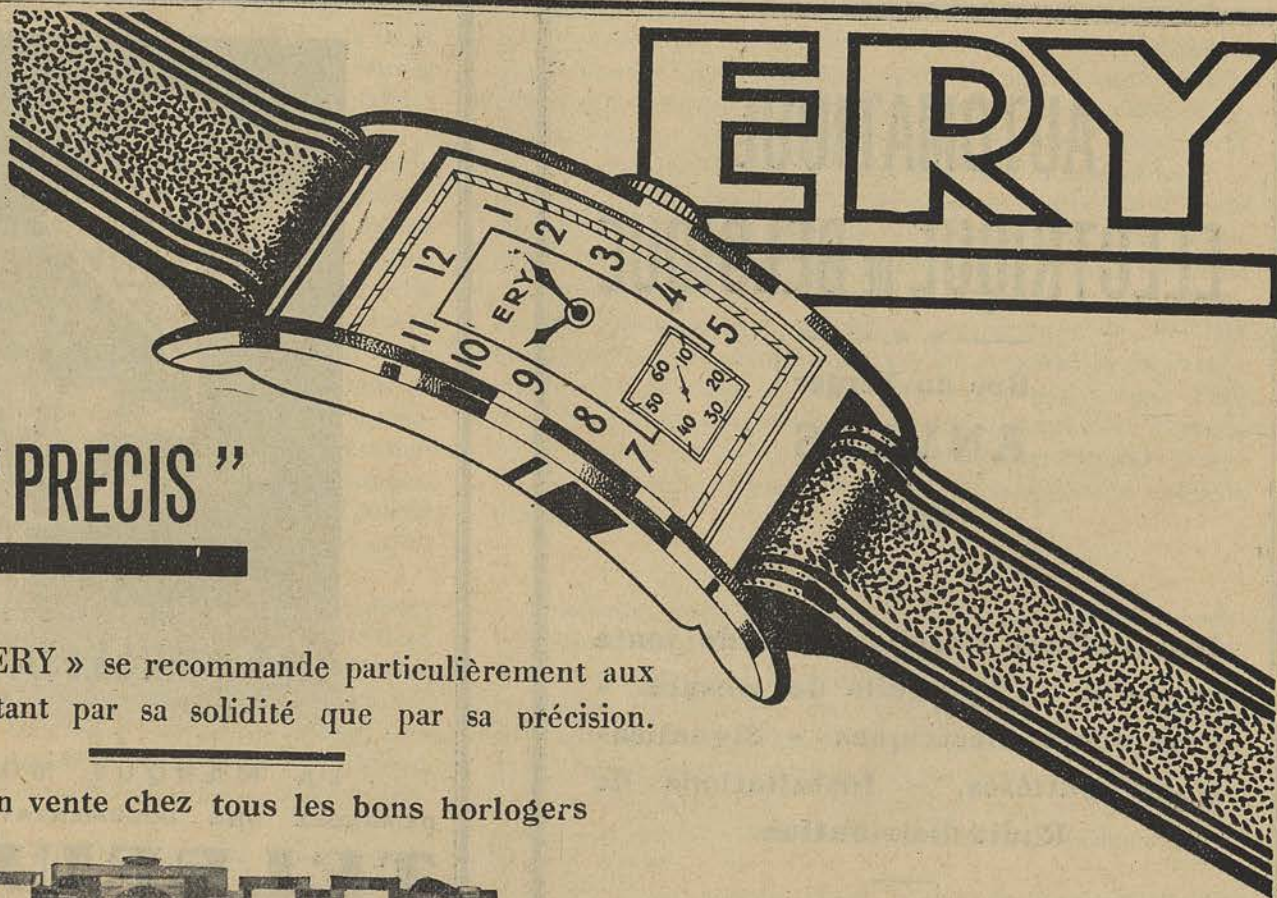
"PRECIS"

La montre « ERY » se recommande particulièrement aux missionnaires tant par sa solidité que par sa précision.

Elle est en vente chez tous les bons horlogers



ERY



débuts sous Balzac, ne diffère pas essentiellement de celle que nous avons actuellement sous les yeux (bien qu'elle présente maintenant des signes manifestes de déclin sous une apparente, inattaquable omnipotence) : « Jeu, fraude, misère, délits, voici les autres caractéristiques de ce régime de course effrénée à la fortune. » « L'argent crée cette atmosphère de fermentation, de bluff, d'avidité, de haine qui règne, trouble et chargée, dans l'œuvre de Balzac. » Ce tableau ne vaut-il point également pour l'année 1938 ? Les chapitres se suivent aussi éloquents de vérités cruelles : « Les Profiteurs et les Victimes », dit le chapitre II. « Tous finissent plus ou moins par être contaminés », constate le critique, et il passe à une série de peintures ramassées, gravées à l'eau-forte, pour décrire, d'une plume digne de son modèle, ce monde, si semblable au nôtre.

Venant à des opérations concrètes, M. Bouvier étudiera de main de maître la Faillite Birotteau, allant — éclatant hommage rendu à Balzac — jusqu'à dresser le Bilan de Liquidation de cette malheureuse affaire avec une exactitude d'expert-comptable. Sur ce sec document de la ruine il épinglera cette note mélancolique : « Les deux colonnes en présence (l'actif et le passif) vont se combattre avec acharnement... Les armes mises en œuvre ne brillent pas au soleil, ne font pas vibrer l'air; ce sont machines occultes, munitions perfides, exploits d'huissiers, effets de commerce, qui sèment la désolation et la mort sans bruit, de la main à la main ou sous enveloppe. »

Voici maintenant un autre aspect du règne de l'argent : le coup de Bourse et la naissance de la spéculation moderne. Mais il faudrait tout citer de cette passionnante revue : Balzac industriel, Balzac agriculteur, Balzac prospecteur de mines.

Un autre ouvrage sur le même thème sortira cet automne, qui aura pour titre, nous l'avons dit, *Les Comptes dramatiques de Balzac*. Ce sera Balzac étudié dans sa vie : plus de dix mille fiches et sept années de travail, telle aura été la préparation consciencieuse de l'œuvre qui va bientôt paraître et qui sera l'une des maîtresses pièces non seulement de l'activité littéraire de M. Bouvier, mais du monde même des « balzaciens ».

* * *

Nous terminerons ce voyage littéraire consacré à l'un des écrivains les plus studieux et les plus séduisants de notre époque, par là-même où nous avons commencé à le connaître, par le domaine colonial, qui est proprement le sien, et où il excelle. Deux livres encore, de date et d'esprit différents, nous donneront deux autres images de M. Bouvier, si multiple en son unité.

Thi-Cau, où les débuts exaltants d'une affaire industrielle aux colonies. C'est l'hymne du créateur en pays lointains; les strophes en sont d'un lyrisme net et ferme, hardi et confiant. La machine ne détruira pas, comme on pourrait le croire, la main-d'œuvre, et quelque part M. Bouvier dira de son *Village du Papier* (car il s'agit de cette industrie) : « Je n'ai jamais rencontré de plus braves gens, plus soigneux, plus travailleurs. Le soir, après leur bol de riz, ils tiraient la grille de bois de leur paillotte, psalmodiaient des prières, brûlaient quelques bâtons d'encens afin de complaire à leurs ancêtres. Un silence total s'établissait alors. Les coups sourds et rythmés du pilon reprenaient le lendemain dès l'aube. »

Ce travail heureux de la création est daté de 1914. Depuis, en mai 1937, M. R. Bouvier a pu écrire d'une plume à la fois documentée et émue : *Richesse et Misère du Delta tonkinois*. Il dira de ce pays, qu'il aime de toutes les fibres de son âme, qu'il est « l'un des plus riches et des plus misérables de la terre ». Son imagination, hardie et prudente, étudiera les causes de la misère et les réformes nécessaires pour faire donner le maximum à la richesse naturelle — la terre et les hommes — de cette

ardente contrée. Car, de son bureau de Paris, M. R. Bouvier n'oublie jamais les enseignements de ses voyages, il n'oublie jamais le travail et la peine des hommes. D'où la densité de ses observations et la tendresse secrète qui anime tout ce qu'il écrit.

* * *

Ecrivain d'une espèce rare, dont nos lettres françaises ne sont pas suffisamment fières, cet homme d'action honore grandement la pensée et l'art; il concentre en lui ce qui, trop souvent, est, de nos jours, dispersé. Par sa culture, par son activité, par l'étendue de ses facultés et par sa puissance de travail, M. Bouvier s'apparente à ces esprits de la Renaissance qui ne connurent point les bornes desséchantes de la spécialisation.

Sa langue est d'une belle limpidité. Sa phrase est chargée de rêve comme celle de tout vrai réaliste. Sans doute, son style, dans son passage à travers les cargaisons dorées des galions, les églises de Naples et les splendeurs de l'Inde, s'est-il chargé, çà et là, d'ornements plus riches et rares et qu'élégants; mais bien vite la clarté de l'Ile-de-France met un ordre impeccable dans cette opulence de couleurs.

Cette langue si pure et si franche nous repose de tant de proses prétentieuses et tarabiscotées à qui vont, trop souvent, hélas! les faveurs de la critique officielle. Pour nous, nous ne louerons jamais assez ces œuvres solidement fixées sur le roc classique sensibles et flexibles, cependant, sans raideurs et sans obscurités,

Vive, souriante et spirituelle, l'intelligence de M. René Bouvier est éminemment française; elle lui a permis d'aborder et de traiter avec bonheur les genres les plus divers. Nous remercions les dieux — et Dieu — de nous l'avoir fait connaître. Et puissent nos lecteurs partager notre joie (1)!

PHILIPPE DE ZARA.

De Louis de Bourbon à François-Antoine de Méan

Animés par un parti pris indéfendable, des historiens ont tenté d'effacer les princes-évêques de Liège de nos annales. « Autant vaudrait, s'indigne justement de Gerlache, supprimer les consuls de l'histoire de la République romaine par amour du tribunal! » En effet, les princes-évêques occupent une place éminente dans l'évolution historique du pays. Au Moyen âge ils sont les véritables fondateurs de la principauté. A l'époque moderne, tous participent, plus ou moins, de loin ou de près, au courant centralisateur qui pousse vers l'absolutisme les petits princes comme les grands monarques.

Dix-huit prélats se sont succédé sur le trône de saint Lambert de 1456 à la Révolution. Les uns appartiennent aux plus grandes familles d'Europe, tels Louis de Bourbon, Georges d'Autriche et les cinq princes de la Maison de Bavière; d'autres portent des noms qui sont bien du diocèse, Hornes, Berghes, Elderen, Oultremont. Divers par la naissance, ils le sont plus encore par la valeur

(1) Les ouvrages de M. René Bouvier ont été édités à Paris, partie chez Honoré Champion, quai Malaquais, partie chez Fernand Sorlot, 7, rue Servandoni.

morale ou la fortune politique, de Louis de Bourbon, qui périt assassiné, à Hoensbroeck et Méan, chassés de leur siège par les révolutionnaires. Un Erard de la Marck, politique génial et prince populaire, incarne le siècle de la Renaissance, comme François-Charles de Velbruck, évêque « éclairé » et homme de Cour, rappelle la pacifique et redoutable invasion du philosphisme.

* * *

Louis de Bourbon monta sur le trône de Liège en 1456. L'honneur de posséder un prince-évêque de la Maison de France n'éblouit et ne trompa aucun Liégeois, car le nouveau venu devait tout à son oncle Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et n'était rien pour le roi de France Charles VII, son cousin. Jean de Heinsberg (1419-1455) venait d'abdiquer, adroitement circonvenu par le tout-puissant Philippe le Bon. Les chanoines électeurs de Saint-Lambert n'eurent pas à lui donner un successeur : le Pape avait accédé aux vœux du grand duc d'Occident et s'était empressé de désigner lui-même Louis de Bourbon. C'était un jeune homme de moins de vingt ans, incapable de résister à l'influence bourguignonne qui, au même temps, façonnait les Pays-Bas. Quoi qu'il fût, il resta aux yeux de ses nouveaux sujets le lieutenant chargé par Philippe de mettre fin à leur autonomie et de préparer l'annexion. Les Liégeois n'hésitèrent pas à prendre l'offensive et, dans la capitale, les métiers s'emparèrent du gouvernement. L'évêque, déconcerté, se ligua avec Philippe le Bon et Charles le Téméraire pendant que les Liégeois rebelles acceptaient les ouvertures captieuses de Louis XI.

Lorsque le conflit franco-bourguignon s'éleva à la hauteur d'une lutte décisive et sans merci, Liège fut sacrifiée par les deux rivaux. Sa mise à sac en 1468 ouvre douloureusement les annales de son histoire moderne. La cause principale du désastre n'est pas à Liège; il ne faut pas la chercher dans l'inexpérience du prince ou dans les provocations de ses sujets, mais bien dans le heurt des deux centralisations française et bourguignonne. Dans la formidable partie d'échecs engagée entre ces deux grands voisins, Liège fut — l'image est de Karl Hanquet — la pièce d'attaque, sacrifiée d'avance, le « fou ».

En 1477, la mort imprévue du Téméraire délivra le pays de Liège de la plus humiliante des sujétions. Louis de Bourbon et les Liégeois, assagis par les épreuves communes, entreprirent l'œuvre de salut public, le relèvement de la nation. La persistance des luttes féodales compromit les résultats de cet effort. Louis de Bourbon lui-même mourut à la tâche, attiré dans un guet-apens par un grand rebelle, Guillaume de la Marck.

* * *

L'élection de Jean de Hornes, en 1483, fut un cuisant échec pour le parti français qui eût voulu voir Jean de la Marck, le fils de Guillaume, monter sur le trône épiscopal. Le nouvel évêque, plus mondain encore que son prédécesseur, vengea la mort de Louis de Bourbon en faisant exécuter traîtreusement le père de son rival. Ce crime déchaîna une guerre civile de plus, qui ne devait se terminer qu'avec la réconciliation des la Marck et des Hornes et la reconnaissance de la neutralité liégeoise.

La principauté connut alors les ruineux effets de la carence gouvernementale et des guerres incessantes. En fin de compte cependant, les divisions intestines ne profitèrent qu'au pouvoir princier dont elles préparaient la prééminence.

* * *

Erard de la Marck en recueillit les fruits. Elu en 1505 par la faveur de la France, appartenant à une famille qui avait tenu

en échec Louis de Bourbon et Jean de Hornes, il allait rompre opportunément avec les traditions d'aventure des siens.

Le cardinal de la Marck fut le plus grand des princes-évêques de Liège, un homme de génie et de goût, d'une imposante beauté, le regard vif dans le visage empâté, la bouche ironique et volontaire. En lui, les dons du soldat, de l'évêque, du prince et du mécène s'unissent sans se nuire.

Premier prince « moderne » de Liège, Erard accomplit l'œuvre d'unification et de centralisation qui se justifiait assez après les luttes intestines et la persistante anarchie du XV^e siècle liégeois. La principauté bénéficia de réformes politiques analogues à celles que Charles-Quint implantait dans le même temps aux Pays-Bas.

Evêque, le cardinal de Liège eut à lutter, pour la Réforme catholique, contre les protestants et contre son clergé. A tous il voulait imposer le respect et la crainte de l'autorité épiscopale. Il prétendait introduire dans le domaine spirituel les méthodes d'unification dont s'était inspiré son gouvernement temporel. Les conflits de juridiction, les retards et les faiblesses de la réformation morale compromirent le succès de cette réaction urgente et méritoire qui exigeait trop de sacrifices. Néanmoins, le règne d'Erard de la Marck réussit à définir les principes et à poser les premiers jalons de la Contre-Réforme, pendant que, dans le domaine politique, l'alliance conclue avec les Pays-Bas en 1518 orientait pour de longues années la politique étrangère de la principauté.

* * *

On sait combien il est difficile de succéder à un grand homme, Corneille de Berghes, Georges d'Autriche et Robert de Berghes, — imposés par voie de coadjutorerie sous la pression espagnole, — sont manifestement très inférieurs au cardinal.

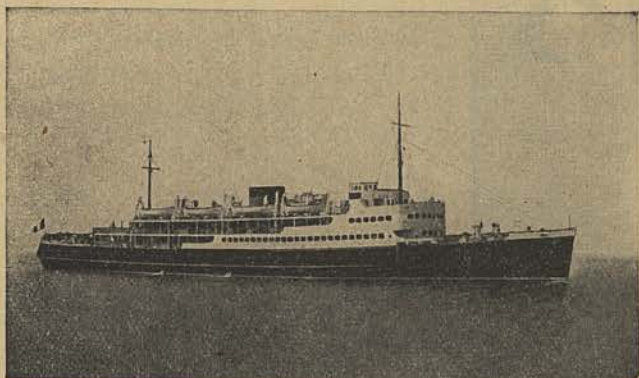
Les deux de Berghes sont deux malades, deux incapables, sans caractère, sans vocation, sans prétentions d'ailleurs, des créatures de Charles-Quint tout simplement, appartenant à cette vieille noblesse des Pays-Bas, d'autant plus chère au cœur de Charles qu'elle était plus fidèle à la dynastie. Corneille (1538-1544) particulièrement avait été peu favorisé par la nature. L'examen de ses portraits confirme le jugement le plus sévère : les yeux dilatés, les longues oreilles, le poil hirsute donnent à la physiologie un aspect hagard et peu sympathique. Sans doute, il ne fut ni un tyran, ni un débauché, mais il n'était pas plus capable que désireux de jouer un grand rôle. Robert de Berghes (1557-1564), son cousin, donna quelques espérances au début de son règne, mais sa complexion délicate l'obligea, comme Corneille, à démissionner.

Quant à Georges d'Autriche (1544-1557), c'est un tout autre homme. Mal encadré par ces Berghes pitoyables, il a pâti de ce voisinage, même dans le jugement des historiens. Ce bâtard de l'empereur Maximilien fut un prince intelligent, fin et avisé qui a connu les aventures les plus extraordinaires. Il a été évêque de Brixen au Tyrol, archevêque de Valence en Espagne, ambassadeur de Marie de Hongrie au Danemark, détenu politique pendant près de deux ans en France, enfin prince-évêque à Liège où il défend les intérêts de sa Maison. Il ne fut pas un homme de génie, un esprit original et puissant comme Erard de la Marck, mais personne ne lui ressemble moins que Corneille de Berghes.

L'époque des Berghes et de Georges d'Autriche — sinon leurs personnes — mérite de retenir l'attention. Un des aspects caractéristiques de ces trois règnes, et, à cet égard, il faut y joindre celui de Gérard de Groesbeeck, paraît être un effort persévérant de codification, de mise au point, de réglementation; en 1541, c'est le concordat conclu entre Corneille et Charles-Quint, l'acte essentiel qui commandera, durant toute l'époque moderne, les

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s *Prince-Baudouin* (1934) et *Prins-Albert* (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ
NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

LIQUIDATION

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

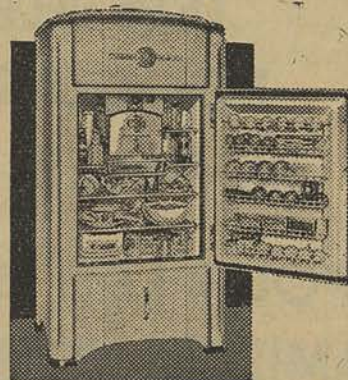
Prix les plus bas

Crosley 

 **Shelvador**

avec

SA PORTE CREUSÉE BREVETÉE



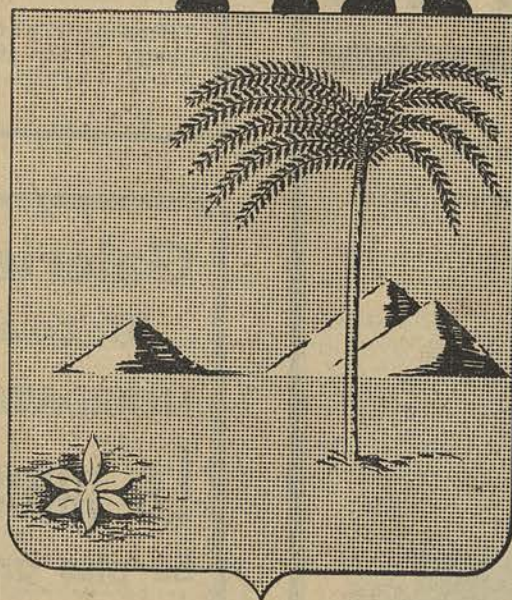
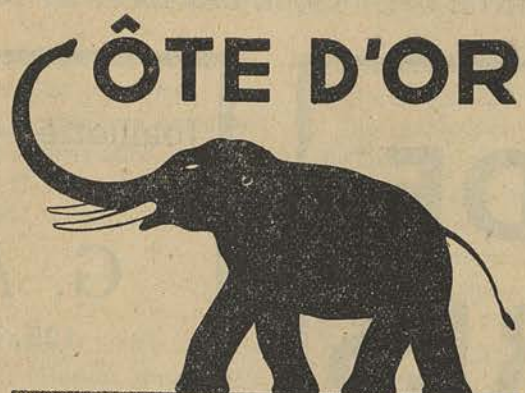
NL 61

La Distribution Crosley

30, avenue Louise

BRUXELLES

Téléphone : 12.44.12



1883

**LE BON
CHOCOLAT BELGE**

**QUINZIÈME CONCOURS
DE FAMILLES NOMBREUSES**

**LE 25 DÉCEMBRE 1938 DEUX CENTS PRIX DE
500 Fr. SERONT DISTRIBUÉS À DEUX CENTS
FAMILLES NOMBREUSES DE BELGIQUE**

**POUR LES MEMBRES DE LA LIGUE DES
FAMILLES NOMBREUSES, 30 CARTONS PRIMES
DU BON CHOCOLAT "CÔTE D'OR" DONNENT DROIT:
1° À UN PAQUET "CÔTE D'OR" FONDANT OU LAIT DE 425 GR.
2° AU SUPERBE COFFRET JUBILÉ CONTENANT 700 GR. BONBONS FINS**

relations de l'Eglise et de l'Etat; — en 1545 et en 1562 se précise la législation libérale antiprotestante; — en 1548 se publient les Statuts synodaux; — en 1551 une triple réforme assure les progrès des cours scabinales, féodales, et spirituelles; — en 1553 paraît le premier Rituel imprimé du diocèse; — à partir de 1559 s'opère le démembrement de l'évêché et le regroupement des circonscriptions archidiaconales et conciliaires; — en 1572, enfin, Gérard de Groesbeeck publie les importants Statuts et Ordonnances touchant le style et la manière de procéder dans les Cours séculières.

* * *

Le cardinal Gérard de Groesbeeck (1564-1580) est homme de grande valeur et de caractère, montrant un visage austère qui fait songer à saint François de Sales. Il est, par ailleurs, capitaliste avisé et fin diplomate comme Erard de la Marck. Son règne fut obscurci par les « guerres de religion » au cours desquelles les Gueux durent être délogés de la principauté, non sans peine. Finalement, l'ordre régna, mais à quel prix!

La Réforme catholique fut l'objet capital de la politique religieuse de Groesbeeck, Allié des Jésuites, il s'efforcera de leur ouvrir la principauté. Ce n'était encore qu'un heureux début. Chose étrange, constatation ironique, c'est le licencié Ernest de Bavière qui sera le principal artisan de la Réforme catholique.

* * *

Par un curieux hasard, la famille de Bavière, qui avait joué dans les Pays-Bas du Moyen âge un rôle éminent, s'installe dans la principauté de Liège, au cours de l'époque moderne, pour près de deux siècles.

Ernest est le premier de ces cinq princes bavarois qui régneront, à Liège comme à Cologne, les deux premiers avec l'appui discret des Pays-Bas espagnols, les autres par la grâce de la politique française.

Ernest de Bavière (1581-1612) réalise parfaitement le type du prélat mondain et jouisseur, croyant sincère, élève reconnaissant des Jésuites, persuadé avant tout de l'importance politique de la religion. Très libre pour lui-même, il ne négligea rien dans la mise en œuvre de la Réforme catholique. A l'occasion, il sut faire preuve des solides qualités d'un homme d'Etat.

Ce que les Liégeois aimaient en Ernest de Bavière, c'est que ce prince étranger, archevêque de Cologne, évêque de plusieurs diocèses d'Allemagne, s'intéressa réellement à Liège, où il résidait souvent. Les membres de la famille de Wittelsbach qui lui succéderont sur le trône de Liège, vivront loin de leurs sujets; ils se feront remplacer par des ministres naturellement antipathiques aux Liégeois.

Ferdinand de Bavière (1612-1650), qui succéda par voie de coadjutorerie à son oncle, forme avec lui un contraste très frappant. Ferdinand manqua de bonheur dans sa politique, à Liège comme à Cologne. Il suffit de rappeler le nom de La Ruelle pour évoquer le drame de son règne. Mais, au moins, il fut un évêque digne de ce nom s'il fut un prince médiocre.

Son neveu Maximilien-Henri (1650-1688), coadjuteur lui aussi, eut des débuts plus favorables. Il tomba ensuite sous l'influence de ses conseillers, fait qui serait sans importance si ses conseillers n'avaient été les princes de Furstenberg, gagnés à la cause de Louis XIV : il inaugura ainsi l'alliance franco-bavaroise qui durera jusqu'à Napoléon I^{er}. Maximilien-Henri de Bavière fut le plus impopulaire des princes de sa Maison. C'est à son nom qu'est attaché le souvenir du trop fameux

Règlement de 1684, pivot de la politique intérieure liégeoise à la fin de l'Ancien Régime.

* * *

Coup de théâtre en 1688. Le Chapitre, écartant résolument les candidats français et allemands, fit choix de son doyen, un Liégeois, le vieux Jean-Louis d'Elderren (1688-1694). Ce beau zèle patriotique ne dure pas longtemps. Le nouvel évêque fut moqué par Louis XIV et l'empereur le contraignit à déclarer la guerre à la France. Liège fut bombardée et, à la mort du prince, après un règne agité de six ans, le Chapitre revint aux puissants Wittelsbach.

Joseph-Clément de Bavière (1694-1723) est un jeune débauché, archevêque de Cologne depuis l'âge de dix-sept ans. Cet Allemand est le prince le plus français, et le plus gaulois aussi, que Liège ait connu. Saint-Simon, qui l'avait vu à Versailles, ne l'a pas manqué et dit de lui : « Blond, avec une grosse perruque, cruellement laid, fort bossu par derrière, un peu par devant, mais point du tout embarrassé de sa personne ni de ses discours. »

Son successeur fut encore un Liégeois, Georges-Louis de Berghes (1724-1743), élu d'ailleurs avec l'appui de la France. C'était un prince autoritaire et bienfaisant qui eut la gloire de réunir Herstal à la principauté et qui couronna sa carrière en instituant ses légataires universels « les pauvres de la cité de Liège, ses frères en Jésus-Christ ».

* * *

Avec Jean-Théodore de Bavière (1744-1763), Liège revient pour la dernière fois aux Wittelsbach. Trois évêchés et le cardinalat récompensent, de façon imprévue et choquante, une carrière toute de médiocrité et de plaisir.

On comprend, dès lors, le nouveau sursaut de patriotisme qui lui fit donner comme successeur le vieux Liégeois Charles d'Oultremont (1763-1771), contre le gré de Louis XV et de Marie-Thérèse, les deux ennemis de la veille, réconciliés par le « renversement des alliances ».

* * *

Voici enfin les derniers princes de Liège, les trois princes de la Révolution. L'Allemand Velbruck (1772-1784), candidat de la France, prince philosophe, père de la révolution liégeoise. Puis les deux victimes de cette révolution, deux prélats sérieux, modestes et malheureux, Hoensbroech (1784-1792), et son neveu, le dernier prince-évêque de Liège, Méan (1782-1794), qui devait trouver, sous le nouveau régime, une brillante fin de carrière comme cardinal-archevêque de Malines.

* * *

En 1794, le pays de Liège est définitivement acquis à la République. La Convention décrète son annexion le 1^{er} octobre 1795. Au cœur de la cité, la cathédrale Saint-Lambert s'écroule sous la pioche des jacobins liégeois. Le despotisme français fait regretter bientôt celui des évêques. La principauté millénaire n'est plus qu'un souvenir historique, le « ci-devant Pays de Liège ».

LÉON-E. HALKIN,
Chargé de cours à l'Université de Liège.

Les Etats baltes hier et aujourd'hui

Depuis le haut moyen âge, l'Allemagne est mue d'un irrésistible penchant à étendre son influence sur la vaste plaine située à l'est de ses frontières : c'est le *Drang nach Osten*. Au début du XVIII^e siècle, la Russie a ressenti une poussée analogue vers l'ouest, qui ne s'est jamais démentie depuis, malgré les changements de régime qu'a subis l'antique terre des Rurykides. La colonisation germanique a eu lieu dans toutes les directions, nord-est, est, sud-est. L'impérialisme russe s'est également exercé sur toute la longueur du front, depuis l'océan Glacial jusqu'à la mer Noire. Entre les deux colosses, une troisième nation s'est longtemps efforcée de réaliser à son profit et sous sa direction l'harmonie entre l'Orient et l'Occident, le Septentrion et le Midi : c'est la Pologne, qui a grandi dans la lutte contre le germanisme agresseur et qui est arrivée à l'apogée de sa puissance quand elle a cherché à dominer à son tour les terres de l'est.

Par suite de ces impérialismes rivaux, les quelques provinces qui se trouvaient sur le chemin des trois ont successivement subi l'emprise allemande, polonaise et russe. C'étaient les pays baltes, habités dans leur partie sud par un peuple de langue indo-européenne apparentée au Slave; au nord de ces Baltes proprements dits, quelques tribus d'origine finno-ougrienne, donc mongole, étaient venues s'installer et avaient imposé leur parler aux « aryens » autochtones. Avant le début de la colonisation tudesque à l'est de l'Oder, nous trouvons ainsi, le long de la Baltique : des Slaves jusqu'à la Vistule, puis les trois peuples de langue balte, Prussiens, Lithuaniens (à partir du Niémen) et Lettons; au nord du golfe de Riga, les Livoniens, les Esthoniens (autour du golfe de Botnie) et les Finnois représentent l'élément finno-ougrien. Sur la rive occidentale de la mer, il y avait comme aujourd'hui les Suédois, les Danois et les Bas-Allemands. Depuis le IX^e siècle, le christianisme pénètre lentement dans ces parages; les derniers à se convertir, ce seront les Lithuaniens (1386). En même temps ou presque, car cela commence au XII^e siècle, les Allemands entreprennent la conquête de la zone Baltique orientale; des ordres de chevalerie s'installent et appellent des bourgeois souabes et saxons qui fondent des villes, créent un commerce et un artisanat. Riga, en Courlande lettone, est une cité allemande et l'une des plus actives de la Hanse. Au XIV^e siècle et plus encore au XV^e, la Pologne affirme sa force, retrouve le chemin de la mer et détruit au cours de longues guerres l'omnipotence des chevaliers teutoniques (bataille de Grunwald : 1410). Toute la Prusse passe sous la suzeraineté des Jagellons, rois de Pologne et grands-princes de Lithuanie. En 1525, le dernier grand-maître de l'Ordre Teutonique, Albert de Brandebourg, passe au luthéranisme et érige la Prusse Orientale en duché vassal de la couronne polonaise. Au cours des temps, les Prussiens avaient peu à peu été germanisés, et leur parler primitif s'éteint au XVII^e siècle : ils font désormais partie de la nation allemande. Les Lithuaniens se maintiennent, mais ils ne sont plus qu'une race de paysans; toute la noblesse s'est polonisée depuis que le grand-duché est relié aux Sarmates par une union personnelle qui deviendra bientôt réelle (1569). Même chose pour les Lettons et les Esthoniens, où les classes dirigeantes sont toutefois allemandes ou suédoises. La Suède aussi a en effet connu sa période d'expansion, sous les Wasa (XVI^e et XVII^e siècles); elle conquiert alors le pays qui s'appelle aujourd'hui Esthonie et la Finlande.

Pierre le Grand survient cependant (1689-1725), le tsar qui « ouvre à la Russie une fenêtre sur l'Europe » : il enlève aux Suédois l'Ingrie et la Carélie, où immigre une population russe qui fait disparaître le parler finno-ougrien du lieu. Par les partages de la Pologne, l'Empire des Romanoff s'annexe toutes les terres riveraines de la Baltique, depuis le golfe de Botnie jusqu'à la Prusse, soit qu'elles fussent vassales de la royale République, — comme la Courlande —, soit qu'elles fussent directement partie de l'Etat sarmate, comme la Lithuanie. 1815 enfin donne à l'empereur Alexandre I^{er} la Finlande. Désormais, et jusqu'à la Grande Guerre, les côtes de la mer Baltique seront partagées entre quatre Etats : Russie, Prusse, Suède et Danemark. Des trois vieilles rivales pour la maîtrise de la « mer de l'Est », l'une a complètement disparu, et l'autre exerce une prépondérance quasi incontestée; la quatrième nation qui y joua jadis un rôle capital, la Suède, s'est repliée sur elle-même et ne songe plus à aucune conquête.

Le XIX^e siècle voit la montée d'un mouvement qui fera sombrer la puissance russe dans l'espace balte : c'est la renaissance des nations opprimées. De Lapponie en Samogitie, les aborigènes reprennent conscience de leur individualité ethnique, et ils haïssent dans le Russe un triple ennemi, religieux, national et politique. Le Moscovite est orthodoxe, et le Finlandais, l'Esthonnien, le Letton de Courlande sont luthériens, une minorité des Lettons et les Lithuaniens sont catholiques. La Réforme a été introduite soit par les Suédois, soit par les Allemands, par ces barons baltes qui étaient devenus protestants pour posséder à titre héréditaire les domaines qui leur revenaient en tant que moines-chevaliers; les populations autochtones sujettes sont restées jusqu'à nos jours très fidèles au luthéranisme. Puis, tsarisme signifie absolutisme et refus des moindres libertés civiles; quand elles viennent, après 1906, il est trop tard, et le fossé entre l'opresseur et ses victimes ne peut plus être comblé. Enfin, le gouvernement de Saint-Petersbourg persécutait les artisans du renouveau national dans les provinces baltes au même titre qu'il sévissait contre les patriotes polonais. A côté de l'adversaire commun, chacun des petits peuples avait sa bête noire particulière parmi les anciens maîtres de sa terre natale. Les Finnois de Finlande avaient à se débarrasser du vernis suédois, et à reléguer au second plan, dans leur pays, la minorité suédophone. Les Esthoniens et les Lettons combattaient la germanisation exercée par les barons et les bourgeois allemands de Livonie et de Courlande; les Lithuaniens, eux rejetaient tout l'apport du polonisme.

* * *

La guerre vint au milieu de cette lutte intellectuelle générale. Empires centraux et Alliés s'intéressèrent pareillement au sort des nations baltes rajeunies et tâchèrent de les gagner à leur cause. Après la Révolution bolcheviste, l'Entente était quitte de tous égards envers les Russes et put soutenir sans réticence les revendications baltes. Les traités de paix amenèrent la création des quatre républiques indépendantes de Finlande, Esthonie, Lettonie et Lithuanie. Quatre nations avaient recouvré leur liberté, mais elles durent chèrement la défendre, dans une lutte armée contre les Soviets qui se déroula d'une façon intermittente (coupée entre autres par une guérilla des Germano-Baltes) jusqu'en 1921. Malgré leur considérable infériorité numérique, les Baltes remportèrent plusieurs glorieuses victoires, qui leur assurèrent la tranquille jouissance de leur indépendance. La situation diplomatique n'en était pas moins assez délicate pour eux. Ils avaient tout intérêt à s'assurer la bienveillance britannique et leur attitude anglophile a persisté jusqu'à ce jour. Mais Londres est loin, et il s'agissait de s'accommoder avec les pays plus rappro-



Un conseil aux "fines bouches."

SI VOUS N'AVEZ DÉGUSTÉ JUSQU'ICI QUE DEUX OU TROIS SPÉCIALITÉS DE SUPERCHOCOLAT, NE DITES PAS, MADAME, QUE VOUS CONNAISSEZ « JACQUES ».

La gamme si variée des gros bâtons de Superchocolat « Jacques » vous réserve encore bien des découvertes agréables, bien des plaisirs raffinés que vous ne devez pas chercher ailleurs que chez « Jacques », soyez-en persuadée.



Achetez donc, Madame, six, huit, dix, vingt bâtons **DIFFÉRENTS** de Superchocolat « Jacques ». Ils ne coûtent qu'**UN** franc et représentent la plus haute valeur alimentaire que vous puissiez acquérir pour ce prix. « Jacques » a un passé, plus de

40 ans d'expérience lui ont permis d'atteindre le sommet de l'art du chocolatier.

Parmi la gamme de « Jacques », il existe certainement plusieurs spécialités qui vous raviront. C'est vraiment du Superchocolat.

1 FRANC LE GROS BATON DANS TOUTE BONNE MAISON D'ALIMENTATION

PÈLERINAGES — et — VOYAGES

Lourdes, 8 jours : 12 septembre, 5 octobre. Depuis 695 francs.

Sans parcours de nuit, 9 jours, 22 septembre : 930 francs.

Rome : 13 jours, dernier départ : 17 septembre.

Lisieux, Mont-Saint-Michel, 5 jours, 12 septembre : 575 francs.

Italie en car, 17 jours, 14 septembre : 2.625 francs.

Rhin : 575 francs. — **Lisieux, Lourdes** : 1.375 francs.

Voyages de nocés : programmes divers.

Brochures gratuites au 23, avenue Mont Kimmel, Bruxelles.

Les Grands Pèlerinages

Directeur : **Voyages Viator**
M. CAUCHIE

FINANCIÈRE D'ENTREPRISES

Société coopérative. Reg. comm. 103016.
204, rue Royale BRUXELLES

Ses départements :

Offices immobilier : Achats, ventes de terres, terrains à bâtir, immeubles, constructions. Crédit hypothécaire. Financement des achats.

Industrie et commerce : Recherche, étude, création, administration d'affaires industrielles et commerciales.

Ses correspondants à l'étranger, ses services financiers, juridiques (recouvrement de créances), d'assurances, de publicité, d'imprimerie sont à la disposition des coopérateurs. **Ouvertures de crédit** pour escompte de papier commercial et de ventes à tempérament.

Demandez tous renseignements : 204, RUE ROYALE, BRUXELLES

LOURDES LE 6 SEPTEMBRE

En autocar grand tourisme — hôtels premier ordre, 12 jours, tous frais, boissons, service : 1.500 francs.

Aller : Rouen, Lisieux, Alençon, Saumur, La Rochelle, Bordeaux, Biarritz.

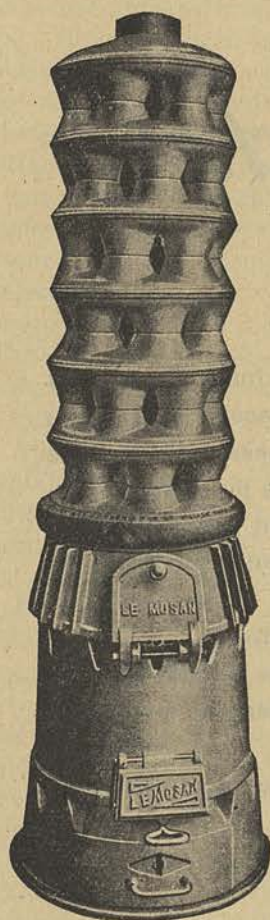
Trois jours de séjour à Lourdes.

Retour : Saint-Girons, Carcassonne, Narbonne-Millau, les Gorges du Tarn, Mende, le Massif Central, Clermont-Ferrand, Vichy, Nevers-Auxerre-Reims.

VACANCES ET LOISIRS 13, rue de la Madeleine

BRUXELLES. Tél. 11.01.33

Téléphones : Charleroi 126.91 et 112.87. Mons 2653



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

SOUBRY

Le bon MACARONI

Établ. Joseph SOUBRY, S. A. - Roulers
PATES ALIMENTAIRES — SEMOULERIE

APPAREILS de CINÉMA

— KINGSTONE —
(VAN MARCKE)

Tél. 15.54.54 — 10, rue James Watt — Bruxelles

Installations complètes — Postes itinérants
Sonorisation d'appareils muets
LES MEILLEURES RÉFÉRENCES



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17 35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

chés, alliés ou adversaires éventuels de demain. Les royaumes scandinaves avaient tout droit à l'amitié balte, puisque leur volonté pacifique n'a jamais fait le moindre doute; les meilleurs rapports se sont aussitôt établis entre la Suède, la Norvège et le Danemark d'une part, l'Esthonie, la Lettonie et la Lithuanie de l'autre. Mais il y a eu une difficulté psychologique à vaincre entre la Suède et la Finlande. Fiers de leur jeune souveraineté, les Finnois l'ont fait sentir très nettement aux dix pour cent de Suédois qui vivaient chez eux; il y a eu, au surplus, un conflit entre Helsinki et Stockholm pour la possession des îles Åland. Le malentendu n'a pas duré; l'affaire des îles s'est arrangée à l'amiable et l'antagonisme finno-suédois en Finlande a perdu tout caractère inquiétant. Les Suédois se sont résignés à perdre la prépondérance culturelle et politique dans le pays; ils jouissent, par contre, d'une parfaite égalité des droits linguistiques et civiques, qui les protège contre la dénationalisation. Enfin la République a su harmoniser son caractère finnois avec une certaine solidarité scandinave; elle se sent tellement reliée aux pays qui lui ont apporté la civilisation chrétienne qu'elle se considère presque comme un Etat plus scandinave que balte. Elle a signé le Pacte d'Oslo, et le Président Kallio s'est trouvé aux côtés de Christian X et de Haakon VII pour célébrer les quatre-vingts ans de Gustave V.

La prochaine question à examiner par les Etats baltes a été la réglementation de leurs rapports réciproques. Dans ce domaine plus que dans les autres une coopération intime était indispensable. Elle n'a pas tardé à se réaliser. Depuis plusieurs années, une « Entente balte » groupe les gouvernements de Tallinn, Riga et Kaunas. Conçue sur le modèle de la Petite-Entente, elle est beaucoup plus solide, car aucune divergence d'intérêts essentiels ne sépare plus les trois pays. Jusqu'il y a peu de mois, il y avait le conflit polono-lithuanien, fort gênant pour Riga et Tallinn; maintenant que les rapports entre Varsovie et Kaunas redeviennent normaux, rien n'empêche les républiques baltes d'agir en parfaite... entente.

Pour un petit pays, sauvegarder son indépendance constitue le point cardinal de sa politique étrangère. Deux solutions possibles en principe : se mettre sous la tutelle d'une grande puissance qui défendra la petite alliée, ou se garder de toute connivence avec les grands de ce monde, afin de ne pas être entraîné malgré soi dans leurs litiges. Dans le cas des pays baltes, le premier remède serait pire que le mal : ils seraient obligés de se confier soit à la Russie soviétique, soit à l'Allemagne. C'est ce qu'ils n'ont jamais voulu faire, par souvenir de leurs rapports historiques avec les deux nations. Le procédé le plus avantageux consistait encore à s'entendre avec la Pologne, suffisamment forte pour être d'un appoint sérieux en cas d'agression, trop faible pour nourrir des desseins impérialistes. La grosse erreur psychologique des dirigeants de Kaunas a été de méconnaître ce fait et de soupçonner les Sarmates de vouloir s'annexer la Lithuanie entière. L'affaire de Vilna s'explique tout autrement.

Vilna (ou Wilno, ou Vilnius) est la capitale historique du vieil Etat lithuanien uni à la Pologne, et la population en est polonaise de langue et de sentiment. Cela explique les prétentions des deux nations à posséder la ville et la région environnante. La rivalité datait de l'époque tsariste, mais elle ne put s'exprimer en actes qu'au lendemain de la grande tourmente. Vilna changea de maîtres plusieurs fois, occupée tour à tour par les Soviets, les Lithuaniens et les Polonais. En fin de compte, le général Zeligowski, un compagnon d'armes de Pilsudski (tous deux appartenaient à cette « szlachta » lithuanienne polonisée depuis des siècles), fit entrer ses troupes dans la zone contestée, voter le rattachement à la Pologne par une diète provinciale et ratifier la chose par un plébiscite. Kaunas contesta la validité des opérations, et

se proclama en état de guerre avec le voisin méridional, bien que la Conférence des Ambassadeurs eût sanctionné l'*Anschluss* de la « Lithuanie centrale » à la Pologne. Quinze ans durant, les Lithuaniens mirent une sorte de coquetterie à entretenir les rapports les plus tendus avec les trois riverains importants de la Baltique : Allemagne, Russie, Pologne. Nationalistes et anti-communistes, ils ne pouvaient éveiller les sympathies soviétiques; quant à l'Allemagne, ils étaient en désaccord avec elle à propos de Klaïpėda (Memel). Cette bande de terrain prussienne était devenue pays sous mandat au lendemain de Versailles; une majorité de Lithuaniens y cohabitaient avec une minorité d'Allemands. Le chef-lieu est un bon port maritime comme la Lithuanie de 1919 n'en avait pas. Ayant perdu Vilna, les gens de Kaunas cherchèrent une mince compensation à leur échec en faisant l'acquisition de Klaïpėda; les grandes puissances, heureuses de pouvoir dorénavant la pilule, y consentirent. Et les troupes lithuaniennes prirent possession de la petite province, un beau jour de 1923, et l'annexèrent à leur République. La vertueuse indignation du Reich ne se manifesta qu'en paroles et non en actes; l'hostilité germanique contre les « Polacken » allait même si loin jusqu'en 1933 qu'il y eut un rapprochement lithuano-allemand dirigé contre Varsovie : mais le climat des rapports entre Berlin et Kaunas n'a jamais été chaleureux.

La venue au pouvoir de M. Hitler changea la face des événements. Le Troisième Reich rompit avec l'URSS, et se réconcilia avec la Pologne; les Etats baltes aussi se rapprochèrent de l'Allemagne — sauf la Lithuanie, qui tourna ses regards vers Moscou. La diplomatie soviétique ne redoubla pas seulement ses efforts à Kaunas, elle voulut attirer à ses côtés tous les voisins occidentaux de la Staline; des pactes de non-agression furent en effet conclus avec la Pologne et plusieurs Etats baltes. Bientôt les sympathies du secteur nord de « *Zwischeneuropa* » se tournèrent à nouveau vers le Troisième Reich, jusqu'au jour où M. Beck découvrit sa formule de « lutte contre les croisades idéologiques ». Depuis quelque deux ans la Pologne élabore patiemment, malgré tous les démentis, ce bloc des sans-bloc, des pays décidés à sauvegarder la paix par une neutralité absolue entre les deux dictatures rouge et brune. Ecarter les Russes des Allemands, ou les Allemands des Russes, afin qu'ils ne passent pas sur le corps des peuples qui se trouvent entre eux deux : voilà le but de la politique extérieure polonaise. L'Esthonie et la Lettonie s'y rallièrent après de brèves hésitations, et la Finlande marqua sa sympathie; seule la Lithuanie resta encore à l'écart. Au lendemain de l'*Anschluss*, la puissance allemande devint tellement menaçante que la Pologne ne put se sentir plus longtemps entravée par l'obstruction lithuanienne; un incident de frontière fournit le prétexte d'un ultimatum que Kaunas dut accepter, comme personne ne se portait à sa rescousse. Les ministres du gouvernement Tubelis avaient les larmes aux yeux en annonçant à la Chambre la décision prise; mais la voix de la raison l'emporta bientôt sur les rancœurs. Les relations polono-lithuaniennes reviennent tout doucement à l'état normal; on renoue les liens de famille interrompus vingt ans durant, les communications ferroviaires, aériennes, routières, fluviales et postales ont repris, et l'on négocie déjà la conclusion d'un traité de commerce. Dès aujourd'hui, l'on peut être sûr que la Lithuanie n'entravera plus les efforts de la diplomatie sarmate et letto-esthonienne. La ligne de politique étrangère que suivront les quatre gouvernements baltes est désormais nettement fixée. Aucun d'eux ne désire s'assujettir à la Pologne, et Varsovie est la première à répudier pareils desseins. Mais on entreprend une collaboration efficace avec le pays du maréchal Smigly Rydz, sur un pied de parfaite égalité et de confiance mutuelle. On évite de provoquer soit les nazis, soit les bolcheviks, on maintient le

contact le plus étroit avec les royaumes scandinaves, et sur le plan mondial l'on se fie avant tout à l'Angleterre, principale gardienne de la paix universelle.

* * *

Après ce trop rapide coup d'œil sur le passé et la politique étrangère des pays baltes, leur structure intérieure mérite qu'on y consacre quelques remarques. Tous les Baltes sont de grands patriotes, et chacun des quatre Etats présente de ce chef une forte cohésion interne, qui remédie dans une large mesure à l'insuffisance du peuplement. Seuls les Finlandais ont conservé la démocratie parlementaire; les trois autres nations vivent sous un régime autoritaire de semi-dictature militaire.

La Finlande aux mille lacs et aux vastes forêts de bouleaux compte trois millions et demi d'âmes pour 388.000 km² de superficie. Elle s'étend jusqu'au delà du cercle polaire arctique; sa position géographique à l'extrême-nord du continent explique le caractère des habitants, réfléchi, froid, tenace et travailleur. Les Finlandais sont les plus beaux athlètes d'Europe; leurs innombrables victoires aux Jeux Olympiques suffiraient pour en faire foi. Mais la Finlande ne se contente pas d'une élite de champions; la nation tout entière, du haut en bas de l'échelle sociale, est admirablement entraînée, chacun depuis l'âge d'enfant, aux exercices physiques les plus variés, parmi lesquels le tir occupe une place d'honneur. L'on n'en estime pas moins les choses de l'esprit, et le célèbre coureur Paavo Nurmi n'a jamais été aussi fier que le jour où il a réussi son doctorat en droit! Les Finnois possèdent une riche littérature, depuis les vénérables poèmes épiques populaires jusqu'aux modernes romans; leur folklore, dont les origines se perdent dans la nuit des temps, est des plus pittoresques. Soldats dans l'âme, ils ne sont pourtant pas militaristes, car ils tiennent beaucoup trop à leurs libertés. L'armée avec ses chefs — le vieux maréchal Mannerheim, les généraux Œstermann et Œsch — jouit d'un prestige d'autant plus considérable qu'elle n'est point politicienne. Voici quelques années, le mouvement fasciste Lappo naquit à la campagne sous l'impression d'un danger bolchevik: les influences d'au delà de la frontière pénétraient de plus en plus le puissant parti social-démocrate finlandais et le lançaient dans le sillage communiste. Les paysans entreprirent même une marche sur Helsinki; les choses s'arrangèrent pourtant sans que le conflit fût poussé à son bout. Le Finlandais moyen, au solide bon sens, répugne aux solutions extrémistes; ni les rouges, ni les Lappos n'obtinrent de majorité aux élections. Le régime parlementaire subsiste, la vogue dictatoriale a depuis longtemps dépassé son apogée, et les socialistes se sont « scandinavisés ». Le gouvernement est exercé par les partis du centre, avec des majorités de rechange, fournies tantôt par la droite, tantôt par la gauche. Le Président de la République, M. Kyosti Kallio, est issu de la gauche agraire modérée, ainsi que le Premier ministre, M. Cajander. Grâce à la sagesse de ses dirigeants, au labeur infatigable des habitants, qui ont fait de leur pays un modèle d'hygiène et de culture matérielle, la Finlande pourrait être parfaitement heureuse et prospère si elle n'était affligée de l'inquiétant voisinage soviétique.

Franchissons le golfe de Botnie, et nous sommes en Esthonie. Pays à peine plus grand que la Belgique ou les Pays-Bas et qui possède juste un million d'habitants. Pour être un des plus petits d'Europe, le peuple n'en a pas moins une conscience nationale très accusée; jamais plus il ne cédera son indépendance: le serment en est renouvelé chaque année dans une cérémonie solennelle au bord de la mer, à laquelle participent des milliers de chanteurs venus de toute l'Esthonie. Car les chants populaires jouent un grand rôle auprès de cette nation restée plus primitive que sa sœur finlandaise et où le folklore est encore en pleine floraison. Comme les Finnois, les Esthoniens sont surtout agri-

culteurs; même leurs principaux liens avec l'industrie leur viennent de cultures industrielles: l'Esthonie et la Lettonie sont parmi les premières productrices au monde de lin et de chanvre. Sauf les champs où bleussent à perte de vue les fleurs de lin, tout est ici en miniature, mais parfaitement organisé. Comme dans les plus grands Etats, il y a une Constitution — elle est à base corporative et autoritaire, — un Président de la République, qui s'appelle M. Constantin Pääts, et un dictateur militaire, le général Laidoner, dont les éminentes qualités de chef sont dignes des plus puissantes armées.

Au sud de l'Esthonie, la Lettonie compte deux millions d'habitants pour une superficie un peu supérieure à celle de la Suisse; un quart de la population ou presque vit dans la capitale, le vieux port marchand de Riga. Là encore, un régime semi-« fasciste », et le partage du pouvoir entre un civil, le Président de la République Dr Charles Ulmanis, et un soldat, le général Balodis. Là encore, champs de blé, de lin et de chanvre, coutumes populaires plusieurs fois millénaires, costumes multicolores, toute une littérature de *sagas* et de *lieds* antiques et harmonieux. Un élément nouveau, inexistant plus au nord, mais qui reparait en Lithuanie, et qui indique par sa présence une culture matérielle encore imparfaite: les Juifs, de ces Israélites aux lévites crasseuses, aux papillotes et à la barbe pouilleuse; c'est l'héritage de la Pologne, qui fut une débonnaire maîtresse de céans jusqu'au XVIII^e siècle. Tandis que la Courlande et la Livonie présentent encore un aspect d'aisance et de propreté rappelant l'Allemagne du Nord et la Scandinavie, la Zemgalie et la Letgalie ont déjà cet air oriental et miséreux que nous retrouvons en Russie, en « Pologne B » et en Lithuanie.

Lithuanie mystérieuse aux sombres forêts vierges, où des chênes gigantesques et maintes fois centenaires dressent vers le ciel leurs cimes majestueuses! Où le peuple, chrétien depuis cinq siècles et demi, conserve encore ses superstitions païennes, où certains continuent, paraît-il, d'offrir en cachette des sacrifices aux dieux sylvestres! Où résonne une langue plus mélodieuse que le toscan, plus archaïque dans ses formes que le grec d'Homère. Où habite une race opiniâtre qui a su conserver à travers les siècles une étonnante et toujours jeune vigueur. Les Lithuaniens sont les plus intégralement nationalistes, les plus délicieusement chauvins des Européens. Mais ce patriotisme intransigeant est une grande force. En un demi-siècle, la Lithuanie s'est créé une élite intellectuelle ardente: fils de paysans, ou nobles qui ont rejeté la culture sarmate où avaient grandi leurs pères. Au milieu du délabrement et de la pauvreté dans lesquels cent cinquante ans de domination russe avaient plongé le pays, la génération d'après-guerre s'est mise à l'œuvre courageusement: on a organisé un système de coopératives agricoles très intéressant, et la situation matérielle de la République est déjà meilleure que celle des provinces polonaises voisines. Le mérite en revient pour une bonne part au mouvement nationaliste des « tautininkai » actuellement au pouvoir, auquel il faut pardonner quelques velléités anticléricales, qui ont d'ailleurs cessé depuis que l'abbé Mironas est à la tête du ministère. Le Président de la République, M. Athanase Smetona, est une sorte d'autocrate, qui s'appuie sur l'armée régulière et sur la milice des « sauly » (« loups »); lui et ses adhérents ont fait beaucoup de bien au pays, après les malheureuses expériences antérieures, parlementaire sous Grinius et dictatoriale sous Voldemaras.

Les nations baltes groupent à peine neuf millions d'êtres humains; mais par leur courage, par leur santé morale, par leurs réserves d'énergies non encore exploitées, qui ne demandent toutes qu'à se mettre au service de la paix, elles constituent une des plus fortes espérances que nous ayons pour la reconstruction de l'Europe chrétienne de demain.

ROGER DE CRAON-POUSSY.

Une triste histoire

Il y a eu des brebis plus ou moins galeuses à peu près dans toutes les dynasties depuis que le monde est monde; je rappellerai pour mémoire les archiducs Johann-Salvator et Léopold d'Autriche (1). La défunte Russie impériale ne fait pas exception à cette règle, et je me propose de narrer ici brièvement la pénible aventure du grand-duc Nicolas-Constantinovitch qui nous fut contée, il y a quelque temps, par M. A. Tchebycheff dans le quotidien russe de Paris *Poslednia Novosti*.

Commençons par présenter cet organe à nos lecteurs et disons-leur tout d'abord que *Poslednia Novosti* veut dire « Dernières Nouvelles ». Ce quotidien a pour directeur M. Paul Milioukoff, historien des plus distingués et ancien leader du parti constitutionnel-démocrate. Après la Révolution russe, il fut pendant quelques semaines ministre des Affaires étrangères. Ses sentiments antimonarchistes ne l'empêchèrent pas de tomber vite en disgrâce auprès des extrémistes qui avaient *inter alia* pour mot d'ordre : « Ni annexions, ni indemnités ». M. Milioukoff comprenait l'intérêt primordial pour la Russie de la possession des Détroits : pour une raison ou pour une autre, ces Détroits étaient devenus odieux aux extrémistes et aux « masses ». Force fut à M. Milioukoff de se retirer.

Il est reçu parmi les monarchistes russes de débiter l'organe de M. Milioukoff, coupable de ne pas s'incliner devant toutes leurs idoles. Jusqu'à un certain point — mais jusqu'à un certain point seulement — je partage ces critiques : je voudrais voir les *Poslednia Novosti* plus intransigeantes dans leur antibolchévisme, plus prêtes à se rallier à ce mot d'ordre lapidaire : *Khot s tchortom, da protiv bolchévnikov!* (« Allions-nous au diable lui-même pour combattre les bolchéviks! ») Mais il n'y a rien à faire de ce côté, je le crains.

Tout en disant beaucoup de mal des « Dernières Nouvelles », les monarchistes russes reconnaissent d'habitude que les *Poslednia Novosti* sont bien rédigées et fort intéressantes. L'article que M. Tchebycheff y consacre au grand-duc Nicolas-Constantinovitch nous le démontre une fois de plus.

Le cas de ce grand-duc est curieux et tragique. Comme cet épisode est fort peu connu, je crois intéresser les lecteurs de la *Revue* en résumant ici l'étude de M. Tchebycheff.

Cet ancien magistrat et sénateur nous apprend que dès son enfance il avait beaucoup connu la famille du grand-duc Constantin. Ce grand-duc, frère d'Alexandre II et fils de Nicolas I^{er}, fut à un certain moment vice-roi de la Pologne russe, puis grand amiral. Une de ses filles (Olga) épousa le roi George de Grèce, une autre (Véra) le roi de Wurtemberg (2). Le grand-duc avait aussi trois fils (3), dont l'aîné, Nicolas-Constantinovitch, est le triste héros du présent récit.

(1) L'archiduc Léopold est l'auteur de Mémoires fort curieux et fort bien écrits que j'ai analysés dans cette *Revue* il y a quelques années. Johann-Salvator, devenu Johann Orth, aurait péri dans un naufrage sur les côtes de l'Amérique du Sud il y a plus d'un demi-siècle, mais maints pseudo-Johann Orth ont paru depuis. Le dernier d'entre eux est mort il y a près de deux ans en Amérique centrale.

(2) Une tante à moi, sœur de ma mère, avait beaucoup connu cette reine de Wurtemberg. Son auguste époux paraît avoir été un original plutôt mal élevé. Il ne daignait pas, d'une façon générale du moins, donner la main aux dames; il lui arrivait cependant d'admettre des dérogations à cette règle. Un jour s'approchant de ma tante : « Aujourd'hui che puis fous tonner la main, » lui annonça-t-il d'un air solennel. C'était le « chour » de naissance de Sa Majesté.

(3) L'un d'eux, le grand-duc Constantin-Constantinovitch, a laissé le meilleur souvenir. Homme charmant, poète de talent, président de l'Académie des Belles-Lettres, à vues larges et tolérantes, il est décédé au cours de la Grande Guerre qui lui avait ravi un de ses fils. Il est heureux qu'il ne lui ait pas été donné d'assister aux saturnales révolutionnaires et à la triomphante sarabande des « masses ».

A l'époque où M. Tchebycheff était étudiant à l'Université de Saint-Petersbourg, Nicolas-Constantinovitch était, lui, commandant d'escadron au régiment des « gardes à cheval » de la garde impériale. On se rencontrait souvent au bal, au théâtre, etc. Soudain une femme parut qui était destinée à bouleverser l'existence du jeune grand-duc. Cette femme était une jeune Américaine d'une beauté radieuse, d'une intelligence hors ligne. Elle fut bien vite baptisée dans les milieux russes où elle évoluait « Fanny Lear », mais ce n'était pas là son vrai nom que M. Tchebycheff connaît mais ne nous livre pas et qui ne figure pas non plus dans les mémoires publiés par la charmante aventurière.

Elle rencontra le grand-duc la première fois à un bal masqué, et il se fit tout d'abord passer auprès d'elle pour le fils d'un riche marchand de bestiaux! Il faut croire que la jeune Américaine ne fut pas longtemps dupe de cet innocent mensonge : la porte de la loge impériale ne s'ouvrit-elle pas à deux battants devant le jeune homme lorsqu'il invita « Fanny Lear » à lui tenir compagnie? Un flirt suivi d'un sentiment plus violent, et plus profond, ne tarda pas à s'ébaucher entre les deux. A cela rien que de très naturel : les deux jeunes gens avaient été abondamment pourvus par la nature de tous les dons qui font les héros et les héroïnes de roman. Nicolas-Constantinovitch était grand et svelte; il avait de beaux traits; *last not least*, il était aide de camp du Tsar et membre de la famille régnante : bref, de quoi tourner la tête à une jolie femme, surtout à une jolie femme venant de la « démocratique » Amérique. Le palais de ses parents était à l'époque le rendez-vous de tout ce que la capitale russe comptait de talents et de célébrités en tous genres. Quant à « Fanny Lear » elle n'était pas seulement très intelligente et d'une beauté éblouissante; ses mémoires nous prouvent qu'elle était douée aussi d'un talent littéraire notablement au-dessus de la moyenne. Bref les deux jeunes gens semblaient être faits l'un pour l'autre.

Le sort en décida autrement.

Du vivant d'Alexandre II, Nicolas-Constantinovitch ne fut pas inquiet, le Tsar prêchant lui-même d'exemple dans le même ordre d'idées. Mais le 13 mars 1881 vit la fin de ce règne, un des plus glorieux, tout compte fait, de l'histoire de Russie. Avec Alexandre III (le Tsar de l'alliance franco-russe) le tableau changea. Le nouveau souverain était porté à envisager d'un œil plutôt sévère des aventures telles que celle de Nicolas-Constantinovitch et de « Fanny Lear ». Craignant de perdre celle qu'il aimait, le grand-duc demanda à l'Empereur l'autorisation d'épouser l'Américaine. Ce fut pour se heurter à une fin de non-recevoir inflexible — et, somme toute, fort compréhensible, avouons-le. Le Tsar fit mieux : « Fanny Lear » fut invitée à quitter la Russie. Le grand-duc s'inclina d'abord, puis n'y tenant, plus, vint supplier l'Empereur de lui permettre un voyage de courte durée à l'étranger. Nouveau refus, Alexandre III allant jusqu'à exiger des officiers du régiment du grand-duc la promesse formelle de ne pas prêter d'argent à Son Altesse Impériale. C'en était trop. Et c'est alors que se produisit la catastrophe qui devait décider de toute l'existence ultérieure du fils du grand amiral. Comme il traversait un jour le palais impérial, il s'arrêta dans la salle où étaient gardées les icones de la famille régnante, brisa le verre du *kivot* dans lequel se trouvait l'icône appartenant à sa propre famille au sens étroit du mot (peut-être même à lui-même, pense M. Tchebycheff), détacha le magnifique diamant qui l'ornait et l'emporta...

Ce geste sacrilège, vite découvert, ne lui fut d'aucune utilité : il cessa d'être commandant d'escadron et dut se fixer à Tver (entre Saint-Petersbourg et Moscou). A quelque temps de là, on vit paraître dans la capitale le gouverneur de Tver : ce haut fonctionnaire venait supplier le Tsar de débarrasser Tver du jeune grand-duc devenu singulièrement « encombrant ». Les

dières du gouverneur ayant été vérifiées et reconnues exactes, Nicolas-Constantinovitch fut déporté à Orenbourg (longtemps qualifié dans les atlas français de géographie de « station la plus orientale des chemins de fer de l'Europe »). Là il épousa en bonne et due forme une demoiselle Dreyer, dont le père était préfet de police de la ville.

Cette fois Alexandre III se fâcha pour de bon et ordre fut donné au jeune écervelé d'aller résider à Tachkent, au cœur de l'Asie centrale russe. Tachkent avait été conquis par les armées russes une dizaine d'années auparavant. A la fin de l'Empire il était relié au monde civilisé par une immense voie ferrée en forme d'arc, s'appuyant sur la mer Caspienne au sud-ouest, sur Orenbourg et le fleuve Oural au nord. A l'époque où le grand-duc y fut exilé, le chemin de fer dit Transcaspien, créé par le général Annenkoff et long de quelque 250 kilomètres, existait seul, et pour se rendre de Tachkent à Orenbourg à travers les steppes kirghizes, il fallait certainement, dans les conditions ordinaires, quinze jours ou trois semaines. Bref Tachkent était « au bout du monde ». Nicolas-Constantinovitch s'y construisit un palais, dont le premier étage était encombré de statues et de tableaux. Parmi ces statues celle de « Fanny Lear » attirait les regards. Nicolas-Constantinovitch l'avait ornée de bagues et de bracelets, ce qui fait supposer à M. Tchebycheff que, malgré la conduite, somme toute fort peu édifiante à certains égards du grand-duc, Nicolas-Constantinovitch était resté fidèle, dans le fond de son âme, à sa première grande passion.

Puis il arriva un moment où le grand-duc redevint (« devint » serait peut-être plus exact!) sérieux — et, chose étrange, sut se rendre utile. Il n'avait jusque-là aucune connaissance hydro-technique. Cela ne l'empêcha pas de s'assimiler, en véritable autodidacte, les rudiments de cette science et de construire dans les steppes un canal qui faisait l'admiration des spécialistes. Baptisé *Iskander Aryk* (« Canal Alexandre »), ce canal servit ultérieurement de base à tout le système d'irrigation de la région.

Hélas, ce ne fut là qu'une trêve. Le grand-duc ne tarda pas à se replonger dans ses fredaines. Une nuit il enleva une jeune collégienne et se maria de nouveau dans une église située assez loin de Tachkent. De ce chef, il devenait bigame!

Une commission de médecins aliénistes arriva alors de Saint-Petersbourg pour étudier son cas. La commission estima que le grand-duc était un homme normal, mais amoral, affligé de ce que les Anglo-Saxons appellent *moral insanity*. Valérie X... (la collégienne) et sa maman furent conviées à choisir une autre résidence. Elles jetèrent leur dévolu sur Odessa et partirent — non cependant sans que la jeune personne eût tenté de venir rejoindre le grand-duc, déguisée en Sarte. Cette équipée fut de courte durée, et force lui fut de repartir pour Odessa, cette fois pour de bon et définitivement.

A la suite de cette nouvelle « aventure » Nicolas-Constantinovitch fut privé du titre d'Altesse Impériale par un ukase confidentiel (1).

Cependant l'Empire des Tsars traversait des heures graves, prélude de la catastrophe qui devait le renverser douze ans plus tard. Les désastres russes de la guerre du Japon (1904-1905) avaient eu un profond retentissement en Asie en général, au Turkestan en particulier. Le grand-duc était très populaire parmi les Sartes et autres indigènes. Si le Turkestan russe allait se séparer de l'Empire? Qu'arriverait-il si le grand-duc s'en proclamait le chef?... On décida en haut lieu que pour parer au danger il fallait lui faire quitter Tachkent, et on envoya l'ex-Altesse Impériale à Balaklava, en Crimée. Pour lui dorer la pilule, il lui fut même proposé de lui rendre... Valérie! Mais celle-ci,

(1) Il n'est pas inutile d'ajouter que jamais il ne put rien être publié à l'époque, en Russie, sur les tristes aventures de Nicolas-Constantinovitch.

assagié par l'existence, posa des conditions inacceptables; les pourparlers traînèrent en longueur; sur ces entrefaites la guerre russo-japonaise prit fin et Nicolas-Constantinovitch fut autorisé à revenir à Tachkent. Quant à Valérie, elle resta à Odessa et finit par y épouser un étudiant quelconque. Le grand-duc ne semble pas avoir pleuré la volage enfant plus que de raison : au fond du cœur, pense M. Tchebycheff, il restait toujours fidèle au souvenir de son Américaine.

Dans l'automne de 1913, M. Tchebycheff dut quitter Tachkent : de nouvelles fonctions l'appelaient à Saint-Petersbourg. Il rendit visite au grand-duc une dernière fois et eut avec lui un long entretien. Pour lui, aucun doute : c'est la passion contrecarrée de Nicolas-Constantinovitch pour l'Américaine qui fut cause de tout le mal; c'est dans les obstacles opposés à cette union qu'il faut chercher l'origine et les causes des malheurs, des incartades et, hélas, de la déchéance morale d'un jeune homme intelligent, instruit, à vues larges et prenant à cœur les intérêts des indigènes du Turkestan russe.

Cela est possible — et cependant on comprend très bien que le Tsar n'ait pas voulu du mariage d'un membre de sa famille avec une aventurière yankee!

Nicolas-Constantinovitch aurait évidemment pu passer outre et se marier quand même. Sa fin misérable prouve même qu'il aurait eu raison d'agir de la sorte : car enfin, qu'aurait-il pu lui arriver de pire que ce qui lui arriva effectivement? Mais pour le savoir d'avance il aurait fallu être prophète. Le grand-duc l'était aussi peu que vous ou moi. On comprend qu'il ait reculé devant la perspective de se mettre en état de rébellion ouverte contre l'autorité impériale. Concluons-en que sa lamentable « épopée » est marquée au coin d'une véritable fatalité.

Le sénateur Tchebycheff dit ignorer ce que devint celle qui gâcha toute l'existence du triste héros de son récit. Un beau jour il reçut d'elle une lettre l'informant qu'elle quittait pour toujours l'Europe et rentrait aux Etats-Unis. Elle avait brisé la carrière d'un grand-duc : cela suffisait sans doute à son bonheur.

La lettre se terminait ainsi : « Gardez-moi un bon souvenir, aussi bien que j'en conserverai un de vous. » Le français de la pseudo-Fanny Lear n'était décidément pas impeccable.

Comte PEROVSKY

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

LA NAISSANCE DU FASCISME

D'un article de M. Thierry Maulnier — dans la Revue Universelle — consacré au livre du militant socialiste italien M. A. Rossi : « Naissance du Fascisme », nous détachons ces extraits :

L'observateur le plus impartial est bien obligé de reconnaître, aujourd'hui encore, qu'au lendemain de la guerre les chances du socialisme étaient immenses. Le socialisme était servi, peut-on dire, non seulement par ce qu'il contenait de vrai : sa protestation contre les injustices réelles, la tyrannie réelle, le dénuement, l'esclavage de millions d'hommes que la société existante masquait sous le manteau d'apparat des grands principes démocratiques et libéraux — mais le socialisme était servi encore par ce qu'il contenait de faux : l'affirmation marxiste que le prolé-

tariat, seul producteur réel des richesses matérielles, est par là-même le seul producteur réel des valeurs de civilisation et a, par conséquent, droit au gouvernement de la société. Cette affirmation, grossièrement inexacte du point de vue philosophique, possède, en effet, une efficacité tactique considérable en tant qu'arme de combat idéologique placée entre les mains du prolétariat.

Et pourtant, le socialisme a été vaincu. Il a été vaincu par des forces politiques beaucoup plus neuves, beaucoup moins cohérentes, beaucoup moins entraînées à la lutte, beaucoup moins assurées de leurs procédés de combat. Il a été vaincu par des « idées » qui avaient, si l'on peut dire, sur le marxisme, soixante ou soixante-dix ans de retard, qui n'avaient pas été fortifiées par les travaux précis de nombreux philosophes et économistes, qui n'avaient pas eu les leçons pratiques d'un siècle de lutte révolutionnaire et de la révolution russe, qui n'étaient parfois, à leur point de départ, que des « complexes » violents et instables d'énergies, de sentiments, d'instincts, et qui se forgèrent en doctrine au cours même de la bataille. Or, cette singulière défaite du socialisme, on peut dire que le livre de M. Rossi l'éclaire pour nous plus peut-être qu'il ne croit; car il nous montre que la tare essentielle du socialisme, au lendemain de la guerre, fut l'incompréhension: incompréhension des événements, incompréhension de l'adversaire.

A cette incompréhension M. Rossi participe encore dans son effort même pour comprendre. On peut dire que son étude sur la naissance du fascisme, qu'il veut et croit sans doute impartiale, tend tout entière à diminuer le fascisme historiquement, à lui ôter tout caractère de fait historique valable, à en faire un simple accident dans la marche du monde au socialisme. Aux yeux de M. Rossi, Mussolini est seulement un agitateur prêt, pour réussir, pour « gagner », à toutes les trahisons idéologiques, à toutes les aventures; le fascisme est une technique purement « instrumentale » de la prise et de l'exercice du pouvoir, sa « philosophie », ses principes ne comptent pas. Les événements, à la suite desquels M. Mussolini a reçu le pouvoir des mains du roi d'Italie, ont eux-mêmes eu, selon M. Rossi, un caractère de contingence, et même d'absurdité, qui en fait de véritables *hasards*. M. Mussolini a surtout profité des fautes et de l'extraordinaire inertie de ses adversaires. Les escouades fascistes de la marche sur Rome étaient des rassemblements désordonnés, sans armes, sans liaison entre eux, que l'armée eût dispersés sans peine si elle en avait reçu l'ordre. La marche sur Rome elle-même, la fameuse marche sur Rome est un mythe, et le peuple italien « a permis à Mussolini d'arriver au pouvoir en wagon-lit, le 30 octobre 1922, précédant cette marche sur Rome « qui n'avait pas eu lieu ».

Il est un autre argument de la démonstration de M. Rossi qui, me semble-t-il, se retourne également contre M. Rossi lui-même. Une des raisons principales pour lesquelles le socialisme ne s'oppose pas sérieusement à l'arrivée de M. Mussolini au pouvoir c'est, si l'on en croit M. Rossi, — et l'argument est plausible, — qu'il ne prit pas au sérieux M. Mussolini lui-même. On crut que M. Mussolini, une fois ministre, allait jouer les règles du jeu parlementaire: « Il n'y a pas de quoi s'épouvanter, déclarait Amendola. Mussolini sera pris, lui aussi, dans l'engrenage constitutionnel et nous aurons enfin un gouvernement. » Les chefs socialistes étaient convaincus que M. Mussolini, évadé du socialisme, se comporterait, une fois arrivé au pouvoir, en socialiste, qu'il serait pris « dans l'engrenage », que la « marche sur Rome » réelle ou mythique n'était pas la fin d'une société, et le commencement d'une autre, mais un moyen de chantage pour obtenir un portefeuille. Et ici encore, en nous montrant que le fascisme

ne représentait nullement, en octobre 1922, une force profonde et irrésistible, que M. Mussolini arriva au pouvoir, somme toute, dans des conditions à peine plus révolutionnaires que M. Brüning en Allemagne ou M. Blum en France, c'est la vertu historique et révolutionnaire du socialisme que M. Rossi condamne en réalité. Car les chefs socialistes au pouvoir, eux, ont été « pris dans l'engrenage »: ils n'ont pas fait la révolution. M. Mussolini l'a faite.

C'est, décidément, un rude réquisitoire contre le socialisme que le livre du socialiste Rossi.

La Revue catholique des idées et des faits

est la revue belge de culture générale la plus vivante, la plus importante, la plus répandue, et... la moins chère. Fondée en 1921, sous les auspices du Cardinal Mercier, elle renseigne sur toutes les questions du jour. Ceux qui la lisent depuis ses débuts voudront bien reconnaître la sûreté de ses informations, l'unité et la continuité de ce que l'on pourrait appeler sa vision des choses, et comment, dans les graves problèmes qui dominent notre temps et dont dépendent pour une large part l'avenir de la Patrie et celui de l'Eglise, les points de vue défendus ici se sont trouvés singulièrement confirmés par les faits: Victoire gâchée et Paix perdue; impuissance et faillite de Genève; extension de la réaction antidémocratique en Europe; accentuation et généralisation de réformes sociales profondes visant à redresser les abus d'un capitalisme inhumain, de cette exploitation de l'homme par l'homme qui restera la grande caractéristique du XIX^e siècle; ravages du chancre russe; évolution de l'Allemagne vers la guerre de revanche et vers la persécution religieuse; course aux armements; ascension de l'Italie; guerre d'Ethiopie; guerre civile en Espagne; chaos, erreurs et contradictions de la politique anglaise; faiblesse et décadence de la France; nécessité, pour tous les chrétiens de se rapprocher et de promouvoir l'Union des Eglises; et, chez nous, évolution de notre politique intérieure, plus particulièrement du mouvement flamand...

Soutenez notre effort d'apostolat intellectuel. Faites-nous lire. Recommandez-nous autour de vous.

INSTALLATIONS COMPLÈTES DE CUISINES MODERNES



Usines Gebr.

A.-G. DEMMER

EISENACH

Fondée en 1868

Agence Générale

Ateliers

Raym. Strickaert

5-7, av. Raymond
Van der Bruggen

Tél. 21.04.48

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

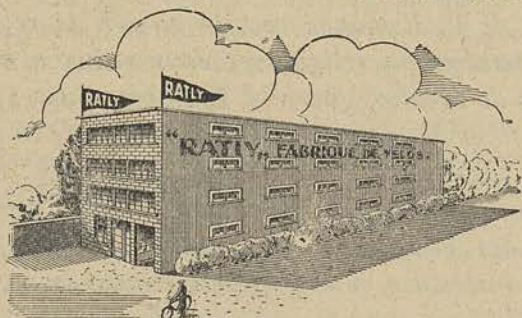
Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Balli, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi

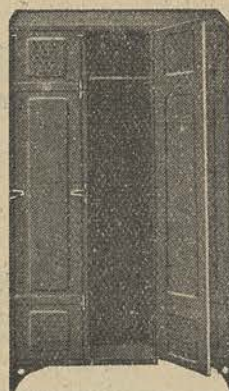
SOCIÉTÉ ANONYME
des

Ateliers GERMAIN

MONCEAU-SUR-SAMBRE

Adr. télégr. : Germain Marchienne-au-Pont
Tél. Charleroi 10340

ARMOIRES-VESTIAIRES spécialement recommandées aux congrégations religieuses. — Armoires superposées ou armoires adossées et superposées. — Construction renforcée. — Meubles pour classement, classement de plans et classement d'outils.



OSTENDE CASINO - KURSAAL

PROGRAMME DU 4 AU 11 SEPTEMBRE 1938

Tous les jours : 3 h. 30 : Concert symphonique; 4 h. 30 : séance d'orgue par M. L. Vilain; de 5 à 7 h. : thé-dansant. Attractions; 9 h. : grand concert symphonique. Après le concert, soirée dansante. Attractions.

Dimanche 4 septembre : CHARLES LOCUFIER.

Lundi 5 : STANY PAILLOT.

Mardi 6 : LYDIA LEARE.

Mercredi 7 : MARIE-THÉRÈSE DE TROCH

Jeudi 8 : ZEMA DELMARCELLE.

Vendredi 9 : EDE HERRY.

Samedi 10 : LE TRIO SCAPUS.

Dimanche 11 : RENÉ TINDEL.

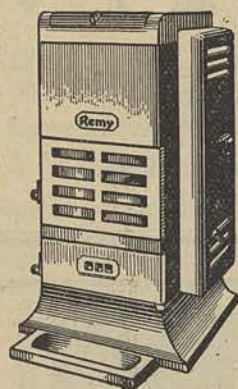
SALONS PRIVÉS OUVERTS TOUS LES JOURS



Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFÈRES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti par des essais officiels aux Laboratoires des Arts et Métiers à Paris

89 %

de rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES

FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls

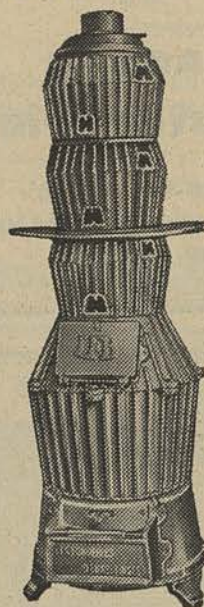
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

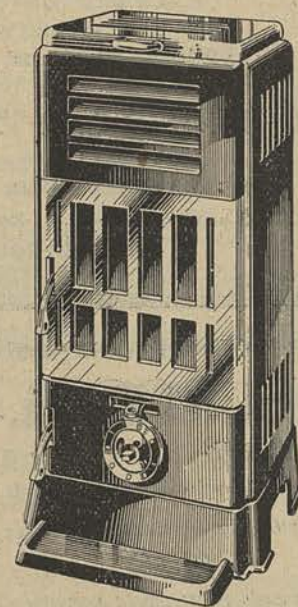
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-LEZ-BRUXELLES

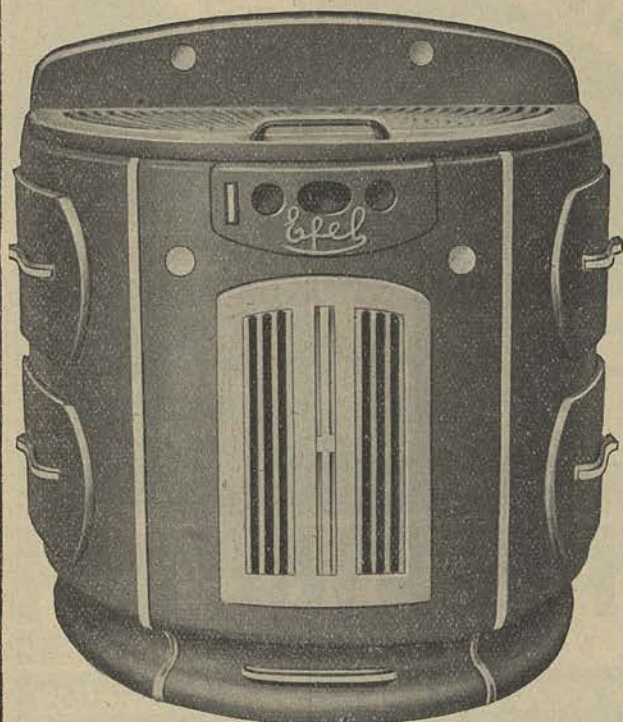
Une réalisation merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



- Poêles Parisiens
- Poêles Flamands
- Poêles Crapauds
- Poêles Triangulaires
- Cuisinières
- Poêles Buffet
- Foyers
- Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE - DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

POÈLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France
EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

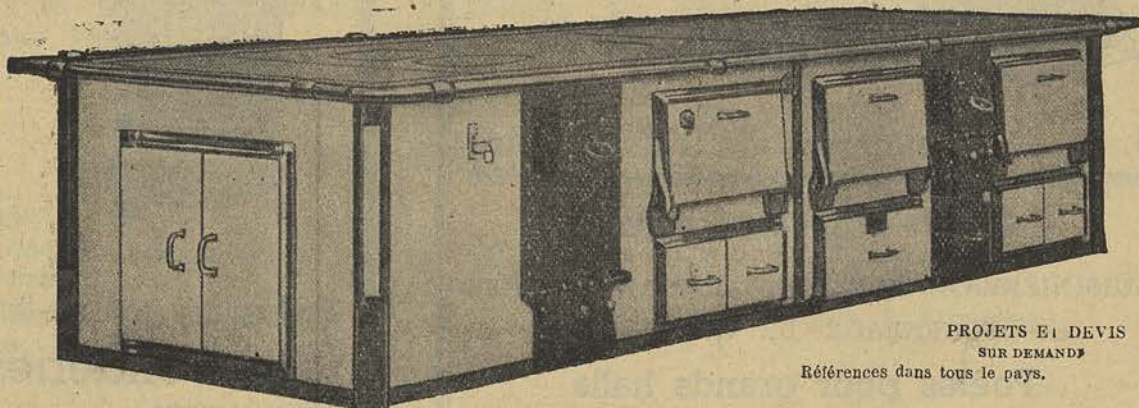
HÉLIOS s.a.

LINTGEN Tél. N° 6
G^l-Duché de Luxembourg

présente ses nouveaux modèles
1938

en Grands Fourneaux, construc-
tion lourde, en tôle émaillée, pour

PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
HOTELS,
RESTAURANTS, etc.



PROJETS ET DEVIS
SUR DEMANDE
Références dans tous le pays.

Calorifère "LE MODERNE"

à triple surface de chauffe par élé-
ments-radiateurs tubulaires, inclinés
et superposés. Il est d'un grand ren-
dement en air chaud.

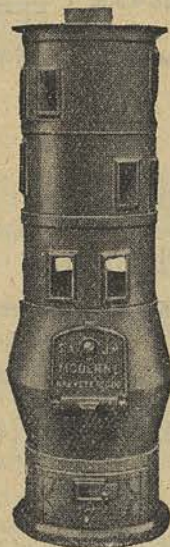
Sa conception simple et robuste per-
met d'en faire un très long usage
sans nécessiter de réparation.

Par mesure de sécurité et d'hygiène,
un joint en amiante est placé entre
chaque élément.

« Le Moderne », conçu en six gran-
deurs, entièrement de fonte, avec des
pièces interchangeables, est très éco-
nomique.

Fournisseur de la Marine Nationale Française,
des Chemins de Fer et du Génie

Service de Fabrication à Dampremy lez-Cherrier

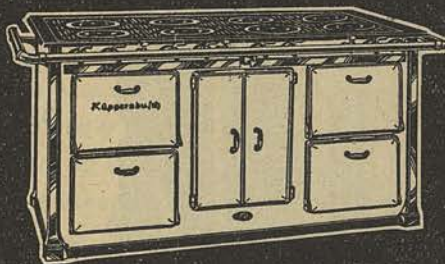


Prière d'adresser toute la correspondance à :

G. MATERNE, boîte postale n° 1, à Erquelinnes

K

Cuisinières
de la plus pe-
tite de ménage
à l'installation la plus importante.



Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

LES VICHYS

pour Tabliers, les Tennis,
les Coutils, les Kakis, etc.,
GARANTIS GRAND TEINT,

SONT LES SPÉCIALITÉS DU

Tissage de Maldegem

Soc. Anon.

à Maldegem

Tél. : Maldegem N° 8

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

R. VEESAERT

COUQUE ROYALE Parijsberg, 3, Montagne de Paris
COUQUE DE NICE GENT Tel. 11813 GAND

HOLLANDSCHE —
— ONTBIJTKOEK

PÉCIALITÉ :

— BREVETS — Couque à la Succade

LAINES



VESDRE

QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

WILLY BAUGNIET

Bureaux : 76, rue Montigny, ANVERS-SUD
Tél. 702.13

Importation directe d'Articles pour Pâtisseries,
Biscuitiers, Chocolatiers, Confiseurs et Fabricants
de Pain d'épice

FRUITS SECS, CONSERVES et CONFITS

Miels d'Abeilles

S. A. Neiryneck-Holvoet

LENDELEDE

Téléphones : 963 et 972 Courtrai et 12 Iseghem

Filature et Tissage de Jute

Tous genres sacs et toiles d'emballage

Paper lined bags

Spécialité : « TEXROOF », toile de jute bitumée. — Assure
l'étanchéité des terrasses, plates-formes, fondations,
isolations, etc.

LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,
Favorise la croissance des en-
fants,

Entretien l'énergie des adultes,
Amplifie l'endurance des sports-
men.

Prépare une jeunesse vigoureuse,
Soutient les vieillards.

Revitalise les malades,

LAIT CRU, PUR ET SAIN

étable indemne de tuberculose
Certifié du Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

• • •

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin

MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTRÔLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisère.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.
TOOTAL (Dépt. B) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Le Bon Pain produit par la meilleure farine provenant des
MOULINS « CONCORDIA », à AUVELAIS-GROGNEAUX

LE PLUS ANCIEN MOULIN DE BELGIQUE

(Le premier moulin de Grogneaux fut construit par les religieux de
l'Abbaye de Floreffe en 1138)

Complètement transformé et modernisé en 1931

PRODUCTION JOURNALIÈRE : 55.000 KILOS BLÉ

Farines supérieures pour boulangerie et pâtisserie le

000 - Extra - Gruau

Franco toutes gares par wagon ou domicile par auto

Téléph. : Tamines 22

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés reli-
gieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Établissements Charles SIX
Moulins à cylindres

TOURNAI

**INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE**

Prix modique comparé à la qualité
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce
Courtrai 48
C. C. P. 5229

Téléphone 10245
Adresse télégr.
Charsix, Tournai

COMMENT TRAITER UNE HERNIE ?

Ce mal à évolution variable ne peut être guéri, chez l'adulte, que par
l'opération. Ceux qui ne veulent ou ne peuvent s'y soumettre n'ont de
ressource que le port d'un bandage. Le NEO BARRÈRE SANS
PELOTES NI RESSORT est le plus parfait des appareils; il maintient
toutes les HERNIES qui disparaissent comme sous l'action de la
main; ne se déplace pas et ne cause aucun gêne. Essai gratuit sans
engagement des appareils du docteur L. BARRÈRE, 98, rue du
Marais, Bruxelles, et en province, chez MM. les Pharmaciens-banda-
gistes, dépositaires de la méthode Barrère. Brochures gratuites.

Établissements
Leroi-Jonau & Co

Société Anonyme au capital de 2.200.000 francs.

TEINTURE - NETTOYAGE

SIÈGE SOCIAL

Usine et Bureaux : 117, rue Saint-Denis, Forest. Tél. 44.00.23
Correspondances, Expéditions

Prix spéciaux pour communautés

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus
33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES
Tél. 381

O. Ohèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

CHOCOLAT
JOVENEAU

TOURNAI Téléphones :
10414-11076

Le chocolat à la tasse.

Le chocolat en bâtons.

PRALINES et BONBONS FINS en vrac
et en boîtes de tous poids.

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN
Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Belges

utilisez les

CAFÉS STANDARD BIARO

CAFÉS DU CONGO

à tous points de vue
excellents!

APPRÉCIÉS, RÉGULIERS DANS LA QUALITÉ

Exploitations Agricoles et Industrielles de la **BIARO**
SOCIÉTÉ CONGOLAISE A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

DÉPARTEMENT : VENTE CAFÉS.

Usines et dépôts : 28 à 31, Quai de Willebroeck, Bruxelles-Maritime
Bureaux : 42, rue Royale, Bruxelles. Tél. 12.66.40. Adr. télégr. Biaro Bruxelles.

Banque : Société Générale de Belgique.
Compte chèques postaux : 136.840.
Registre de commerce de Bruxelles : 8546.

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55 Registre du commerce O. O. Postaux
Tél. 342.53 N° 1551 1329.87
Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, OITRONS, POMMES, BANANES, PAMPLEMOUSES, RAISINS FRAIS, etc. — TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Fabrique de Chicorée

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Reine Astrid

M. QUARTIER

Rue d'Espagne, 15-19, ROULERS (Fl. Occ.)

Tél. 339 — C. Ch. P. N° 115.792 — Reg. Comm. : Courtrai N° 3869

POUR LES CAFÉS TORRÉFIÉS
VOUS FEREZ BIEN DE CONSULTER

La Centrale Coloniale, S.A

82, rue du Couvent, ANVERS

Téléphone 778.25. Compte Ch. Post. 85.405
Reg. Comm. Anvers 1374.

QUALITÉ CORRECTION PRIX AVANTAGEUX
Importation directe de Santos Rio, Saint-Domingue, Centre Amérique, etc.

Un café de notre Colonie
l'Arabica de la plantation « Centrao »
Demandez nos prix en crus et torréfiés.

La maison importe également les conserves et les fruits et peut vous faire les meilleures offres.

TORRÉFACTION de CAFÉ

RUE GRÉTRY, 29
ANVERS

Téléphone N 905.55
C. Ch. Post. :
Robert Castelein : 324.411
Reg. Comm. Anvers : 26.398



Première commande de 25 kil., franco domicile, prix coûtant
Cafés crus et torréfiés de toutes provenances



La colonne cannelée, le plus gros stalagmite connu dans le monde

Visitez la Vallée du SAMSON

Les Grottes et Cavernes préhistoriques de GOYET-MOZET (Namur)

Les beaux châteaux de Goyet-Faulx-Arville. L'Abbaye de Grand-Prés

ENTRÉE : 10 francs
RÉDUCTION pour groupes et pensionnats

Spécialité des bons Combustibles
Charbons — Cokes — Anthracites

Firme Frans DUPONT COURTRAI

Bureaux et Chantiers :

QUAI DE GROENINGHE (Canal) } Tél. unique **670**
et RUE DE SWEVEGHEM (Racc.) }

Prix spéciaux pour Couvents, Eglises, etc.

KOFFIE
Branderij

Alphonse HUBAUT

Noordstraat, 207 - 209
ROUSSELARE

CHICORÉE —
MARGARINE —

Telefoon 198
Postcheck 102640

Apprenez
les langues vivantes
à
L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

*Si vous désirez
du charbon
amélioré de 18%
téléphoner-nous*

*Un de nos administrateurs
se fera un plaisir de
venir vous donner tous
renseignements*

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, volles, camelots, draps, cotons divers,
tolles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munautés religieuses et pour confections

Registre du Commerce
Charleroi : 8851

Compte Chèques Postaux
122.177

CHARBONS BELGES ET ÉTRANGERS

Jacques GODEFROID

CHARLEROI

BUREAUX : rue d'Assaut, 23

Télegr. JAGODEFROID, Charleroi Téléphones : Direction 12322
Expédition 12323

SPÉCIALITÉS :

Fournitures pour Couvents et Grands Magasins

Fournisseur des principales Usines Métallurgiques
— Centrales électriques, Chemins de Fer, etc. —

WELSH ANTHRACITE COMPANY S.A.
BUREAU DE COMMANDES, 42 PLACE VERTE (près de la poste) Tél. 272.64-334.35, ANVERS.

Charbonnière Forestoise
E. OLIVIER

71, rue de la Station, Forest-Bruxelles

Téléphones : 44.78.51-44.94.38 Chèques Postaux : 34.477 Reg. du Commerce : 71785

- VENTE DIRECTE -

de la mine aux consommateurs

Dépôt général du « SYNTHRANOIX »
ANTHRAHITE SYNTHÉTIQUE

UNION CHARBONNIERE
du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

**Couvents!
Pensionnats!
Hôpitaux, etc.!**



Il n'existe aucune méthode de lavage
aussi simple, bon marché, efficace et inoffensif
que le procédé

OSO

créé dans nos Laboratoires par nos
chimistes-praticiens

Demandez le procédé avec échantillons des
produits OSO I et II au seul fabricant
PRODUITS AMINÉS, S. A., HAREN-NORD

LUXECO

PARQUETS LUXUEUX - ÉCONOMIQUE
21, rue des Tanneurs Téléphone : 250.75
ANVERS

VOUS GENRES DE PARQUETS
A prix égal — Qualité supérieure
Qualité égale — Prix inférieurs

Demandez notre parquet 7 =/ et notre parquet pliant
amovible
Spécialement pour revêtement de planchers anciens



LIEGE EXPOSITION INTERNATIONALE DE L'EAU **1939**
LIEGE 1939

EXPOSITION Internationale de l'Eau

MAI - NOV.